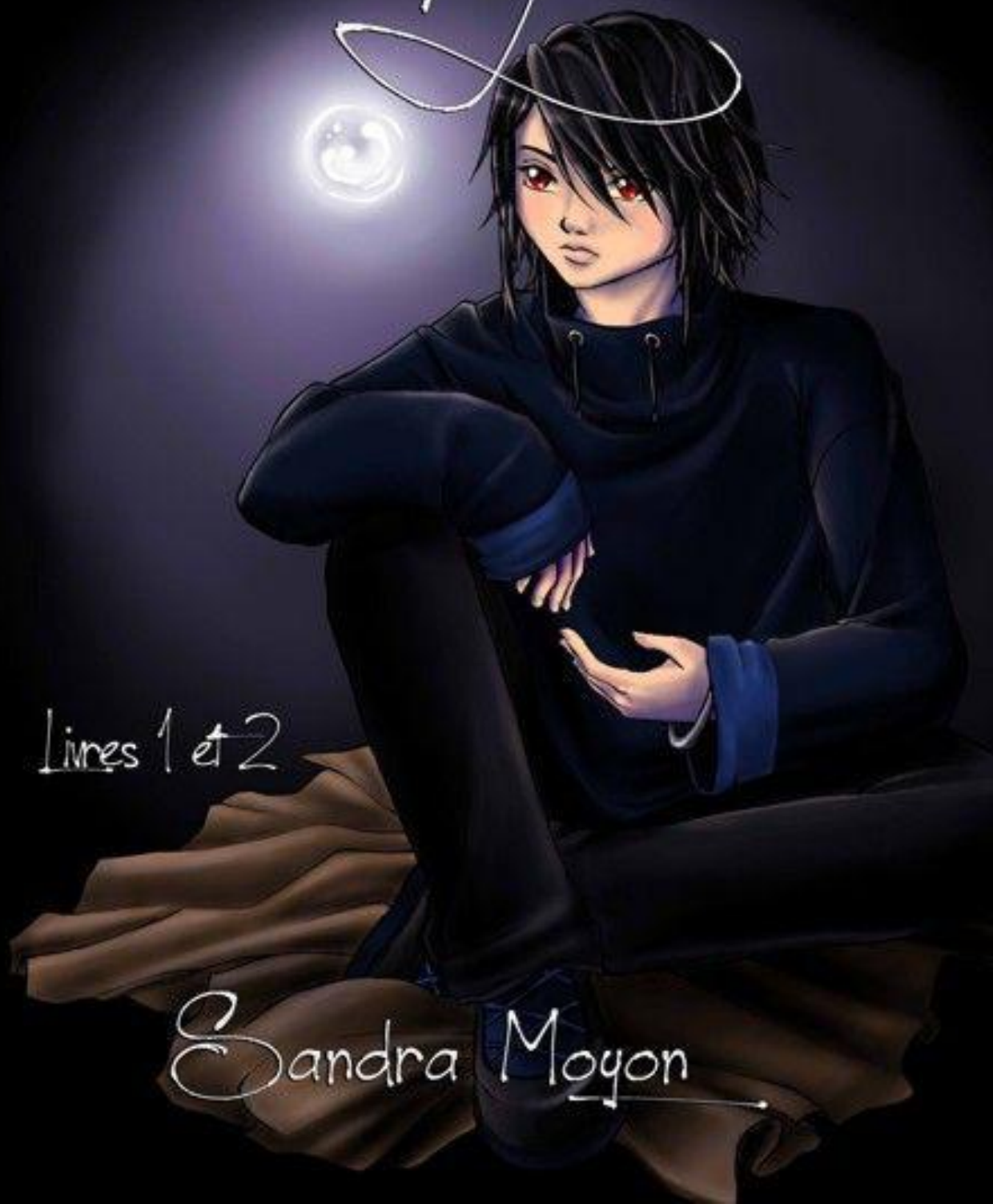


Valentina

Nouvelles d'un Mupien

Livres 1 et 2

Sandra Moyon



Nouvelles d'un Myrien

Tomes 1 et 2

Les Editions Valentina

4 Boulevard Koenigs

Apt 12 Bat B

31300 Toulouse

www.valentina-e.asso.st

Numéro Editeur : 978-2-36639

Le code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes des paragraphes 2 et 3 de l'article L122-5, d'une part, que les "copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective" et, d'autre part, sous réserve du nom de l'auteur et de la source, que "les analyses et les courtes citations justifiées par le caractère critique, polémique, pédagogique, scientifique ou d'information", toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite (art; L122-4). Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, notamment par téléchargement ou sortie imprimante, constituera donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle

© Les Editions Valentina - 2013 – Tous droits réservés.

Directeur de publication : Westley Diguët

Couverture Fotolia / Westley Diguët

Correction : Carine Petit pour le compte des Editions Valentina

Relecture : Charlène Gros-Piron

Nouvelles d'un Myrien

Tomes 1 et 2

Sandra Moyon

TABLE DES MATIERES

[Partie 1](#)

[Les sang-mêlés](#)

[Partie 2](#)

[Errance](#)

À ceux et celles que j'aime et qui m'apportent tant dans la vie. Ils se reconnaîtront sans peine.
J'espère que cette aventure vous distraira et vous fera rêver.

Partie 1

Les sang-mêlés

Prologue

« La vie n'est qu'injustice. Je me suis longuement interrogé sur les raisons qui faisaient que nous ne partions pas tous, dès notre venue au monde, avec les mêmes chances ainsi que les mêmes opportunités. Qu'est-ce qui fait que, parce que nous naissons différents des plus forts, nous nous retrouvons condamnés aux pires desseins ? Pour ma part, je suis myrien et depuis le commencement de ma pénible vie, j'ai été enchaîné à une voie que je n'ai pas choisie.

Les sorciers ont-ils déjà pensé qu'aucun myrien n'avait souhaité naître myrien ? La scélératesse du monde me révolte et m'accable un peu plus chaque année qui passe. On m'a appris, alors que tout m'était encore inconnu, que je n'avais pas le choix, que mon destin était tracé de bout en bout et que je devais me contenter de l'accomplir, sans discuter.

J'aimerais que le Destin puisse être de chair et de sang, ainsi j'irais à sa rencontre et je lui demanderais pourquoi il se complaît à se jouer de nous... »

Luhan

Histoire d'un asservissement

Il y a fort longtemps, la paix et l'harmonie régnaient entre sorciers, myriens et elfes. Le monde était habité par une force blanche si puissante, si pure, que le mal s'était tapi profondément dans l'ombre, au point que son existence ne fut plus qu'un souvenir, trace d'une force noire vaincue par l'éclat de la lumière. Au fil des générations, les trois peuples du pays vécurent dans une atmosphère d'amitié et de respect à l'intérieur de laquelle ils se protégeaient et s'entraidaient. Ce temps de sérénité s'était vu perdurer après qu'Eleran, seigneur des myriens, eut divisé les terres de toute la contrée. Ces derniers, peuple descendant des elfes et des sorciers qui se sont unis au commencement du monde, portaient dans leur sang la force de leurs ancêtres. Eleran, dans sa sagesse et sa bienveillance, confia aux elfes les terres de l'Ouest, dont la nature sauvage et sublime faisait leur singularité. Nul n'ignore depuis l'aube des temps que la volonté elfique n'est autre que de protéger et d'embellir ce qu'ils côtoient. L'Est du domaine, habité par de nombreuses formes de vies, revint aux sorciers et sorcières, afin que le lien magique qui les unissait aux animaux soit au mieux préservé. Enfin, les myriens demeurèrent sur les terres du Nord, dont le rattachement symbolique à l'Est et l'Ouest leur rappelait leurs origines qu'ils portaient avec fierté.

Ainsi passèrent plus de deux cents ans. Sorciers, myriens et elfes vécurent aux trois extrémités de la contrée, tels des mondes à part, oubliant un peu plus à chaque décennie ce qui les unissait les uns aux autres. Pourtant, peu de choses les différenciaient, mis à part l'espérance de vie des elfes qui s'était considérablement allongée au fil des siècles. Certains d'entre eux pouvaient vivre près de cent vingt ans. Mais malgré leur éloignement, rien ne troublait cette sérénité si paisiblement installée. Tout du moins en apparence ; car la force du mal résidait en partie dans sa sournoiserie et sa malhonnêteté. Oublié de tous, il resta muet, se nourrissant secrètement, préparant sa vengeance.

Vint alors au monde Klenon, fils du Roi et de la Reine des sorciers, destiné par les anciens de la cité royale à un avenir exceptionnel, poussé par une puissance magique incomparable. Le mal avait ainsi trouvé le réceptacle idéal et durant dix-sept ans, il murmura aux oreilles de l'héritier du trône, lui promettant pouvoir, richesse et vie éternelle en échange de son allégeance.

Klenon, séduit par le mal, tua son père dans un combat de sorcier tel qu'il n'y en avait plus eu depuis bien des siècles. La Reine, terrifiée par son fils, s'enfuit de la cité, jurant avoir vu le mal au fond des yeux de celui qu'elle ne reconnaissait plus. Le prince la laissa fuir, méprisant sa lâcheté et son insignifiance. Et c'est ainsi que commença une nouvelle ère, menée par le sorcier le plus vil et le plus puissant que le monde ait porté.

La Reine Lénora se réfugia sur les terres myriennes où elle supplia le seigneur Eran, fils d'Eleran, de sauver son enfant et son peuple du mal. Eran, compatissant pour la souveraine déchu et souhaitant honorer leur vieille amitié, lui jura de mettre à son service chaque myrien et de veiller à lui rendre la place qui lui revenait sur le trône.

Animé par le désir de restaurer la paix, il se rendit en personne sur les terres sorcières et se présenta respectueusement au Roi. Malheureusement, Klenon raila le myrien et le chassa de la cité sans aucune courtoisie. Offensé et inquiet, Eran sollicita l'aide d'Elouana, jeune elfe de sang royal et de sa mère, Yrienya, afin de ramener Klenon à la raison.

Mais le mal s'était insidieusement répandu, déversant sa haine ainsi que sa colère dans le cœur et les âmes des sorciers et sorcières. Nombre d'entre eux s'étaient déjà ralliés aux idéologies de pouvoir et de règne de leur nouveau souverain.

Quelques semaines à peine après avoir tué son père, Klenon somma les peuples libres du domaine de se plier à sa volonté et de le nommer Grand Seigneur, maître incontesté de tous. Pour ce faire, il demanda au Roi myrien de sacrifier la Reine Lénora et de ramener son corps à la cité royale. Eran refusa d'obéir et jura de protéger la Reine, quoi qu'il lui en coûtât.

Fou de rage, Klenon condamna sa trahison et lui fit la promesse non pas de tuer, mais de punir chacun de ses sujets et ce pour les siècles à venir. La guerre éclata, plus violente et cruelle qu'elle ne fut jamais contée dans les légendes d'autrefois. La Reine déchue fut arrachée au peuple myrien très peu de temps après les premières batailles et le sort tragique qu'elle connut marqua cette guerre bien plus encore que les massacres qui suivirent par milliers. Encore aujourd'hui, nul sorcier ou myrien n'évoque ce sanglant souvenir ; les premiers peu fiers de leur cruauté, les seconds terrifiés par la croyance qui s'y était rattachée au fil des années. D'après ce que l'on racontait, quiconque oserait évoquer les abominables supplices que la souveraine avait subis la nuit de sa capture, raviverait la colère et la rage de Klenon. Il reviendrait alors d'entre les morts et infligerait le même sort funeste à chaque sang-mêlé qui croiserait son chemin.

Durant près d'un siècle, sorciers, myriens et elfes se battirent sans relâche. Bien après la disparition de Klenon, la guerre se poursuivit et, alors que certains assuraient qu'il était toujours en vie quelque part, d'autres juraient que, caché à l'ouest des hautes montagnes, son disciple, plus fort et plus cruel que son maître, attendait le moment le plus propice pour anéantir les derniers survivants de cette folle guerre.

Les elfes furent décimés, après qu'Elouana, la dernière elfe de sang royal, ne soit brûlée vive au village Rui, peuplé de sorciers puissants particulièrement attirés par la magie noire.

L'histoire rapporte que la nuit où la princesse fut assassinée, la forêt d'Etres perdit la vie. Pas au sens propre certes, mais ses arbres se figèrent pour l'éternité, se renfermant dans un mutisme commun, ses ruisseaux s'endormirent, se taisant à jamais, et ses habitants ne furent plus que l'ombre de ce qu'ils furent par le passé.

Les myriens, quant à eux, furent réduits en esclavage, ne vivant plus que pour servir les sorciers, abandonnant leur vie à leurs mains froides et noircies par le mal.

Et c'est ainsi que les sorciers devinrent Maîtres absolus, se complaisant dans leur pouvoir et leur force.

Au cours des cent années suivant leur victoire, leurs pouvoirs s'assombrirent, et alors que certaines de leurs forces magiques devinrent plus vives, d'autres disparurent, les condamnant pour leur inhumanité et leur cruauté, les maudissant pour l'éternité.

Mémoires d'un myrien

« J'ai tenté de comprendre la cruauté de nos maîtres, j'ai tenté de comprendre la fatalité avec laquelle les miens avaient renoncé, mais je n'y suis pas parvenu. J'ai échoué, comme tous ceux qui m'ont précédé dans cette impuissante velléité.

Alors j'ai baissé la tête et accepté.

Mon destin. Ma punition.

Quand est-ce que l'espoir nous reviendra ?

Qui l'incarnera ? »

Luhan

Depuis bien longtemps maintenant, il est de coutume pour mon peuple d'enseigner aux jeunes myriens un vieux dicton au travers duquel nous apprenons que l'on naît pour des raisons bien précises, déterminées avant même notre venue au monde et que ces raisons font que l'essence même de notre vie est prédisposée à suivre une voie particulière. S'écarter de cette voie n'est pas plus réalisable que de vivre sans respirer. C'est cette voie qui fait que, si l'on naît elfe on ne sera pas sorcier, pas plus que si l'on naît sorcier on ne sera elfe. L'un comme l'autre est simplement impossible. Certains ont tenté de fuir cette destinée toute faite, de la contourner, de la duper. Sorciers et elfes s'unirent et engendrèrent une nouvelle race : le myrien, dont la force et les pouvoirs prenaient source chez leurs deux ascendants. Lors de la Grande Guerre, cette folle guerre, les sorciers tuèrent les elfes un par un, exterminant leur peuple avec une violence effrénée. Les myriens, quant à eux, furent épargnés pour une seule raison : leur sang-mêlé. Cependant, leur trahison envers les sorciers ainsi que leur lien sanguin et amical avec les elfes les condamnèrent à subir une cruelle et sévère punition : l'asservissement, et ce pour l'éternité. La majeure partie d'entre nous raconte que c'est notre châtiment pour nous être écartés de la route du destin. Quoi qu'il en soit, de nos jours, il est des plus courants de dire qu'un enfant né myrien naît esclave et le restera jusqu'à ce qu'il expire son dernier souffle de vie. Là est désormais la voie. C'est tout du moins ce que Lucille tente – *vainement* – de m'enseigner.

C'est aux abords d'un village nommé Rui que j'ai grandi. Et même si treize années de ma vie s'étaient écoulées là-bas, je n'en connaissais rien ou presque. J'ignorais encore à l'époque à quoi pouvaient ressembler les ruelles, les boutiques et les habitants qui lui donnaient vie. L'occasion d'apercevoir un semblant de tout ceci par-delà les vitres de hautes fenêtres m'était donnée à diverses reprises chaque jour, mais quelque chose en moi m'avait toujours retenu de contempler un monde qui ne m'était en rien destiné. Le seul parterre sur lequel je pouvais marcher et les seules portes que je pouvais pousser, appartenaient au prestigieux château de Monseigneur Denoir. Situé à la limite des terres sauvages du sud, il dominait tout le village de par son imposante stature. Le maître des lieux était un homme reconnu par beaucoup comme étant l'un des sorciers les plus puissants depuis la Grande Guerre, cette folle guerre, et c'était bien peu dire sachant que Klenon lui-même était l'un de ses ancêtres. À bien des égards, Audric Denoir ne laissait personne indifférent. Son nom, célèbre pour ses origines royales et l'histoire qui y était rattachée, inspirait respect et crainte à travers toute la contrée. Son allure, irréprochable, laissait entrevoir un homme ordonné soucieux de chaque détail. Habillé de noir et de vert en toutes circonstances, une canne dans la main gauche, les cheveux tirés en arrière et tressés : telle était l'image qu'il me renvoyait chaque fois que ma mauvaise fortune me conduisait à croiser son chemin. De sa veste dépassait toujours la chaîne en argent de sa montre à gousset, qui trahissait son obsession pour le temps. Monseigneur Denoir était toujours pressé et perdre son temps était quelque chose d'inacceptable à ses yeux. Son visage n'en était que davantage marqué par des traits tirés et prononcés. Il était également doté d'une paire d'yeux noirs excessivement perçants qui trahissaient quant à eux une bien faible représentation de sa sévérité et de sa rigidité. Chacun de ses regards était intransigeant et suspect. Monsieur était toujours ainsi : mêmes vêtements, même canne, mêmes chaussures, même coiffure, même regard noir, même visage fermé, même obsession pour le temps. Intarissablement. J'ai toujours préféré croire qu'il s'agissait là de simples lubies de sorcier, cela restait à mon sens le meilleur moyen de ne pas me glacer d'effroi chaque fois qu'il s'approchait de moi. Bien heureusement, Audric Denoir étant un homme respecté et

respectable, puissant et influant ; sa présence aux quatre coins du pays – *dieu merci, bien vaste !* – se voyait réclamée à toutes saisons de l’année, le contraignant à voyager constamment et nous dispenser ainsi de sa présence.

Comme tout sorcier de rang élevé, Monseigneur s’était attaché très jeune à fonder une famille afin d’avoir, d’une part, une femme auprès de lui et d’autre part, un héritier capable de reprendre l’affaire familiale en temps voulu. Madame Élizabeth Denoir était une femme distinguée et discrète. Il était on ne peut plus rare de l’entendre s’exprimer en présence de son mari et étant donné qu’elle ne le quittait jamais, le suivant dans le moindre de ses déplacements, je ne connaissais pratiquement pas le son de sa voix. Madame n’avait rien pour elle, c’était du moins ce que murmuraient entre eux les myriens du château. Malgré mes demandes, aucun ne voulut m’expliquer ce qu’ils sous-entendaient précisément, m’ordonnant de me mêler plutôt de mes affaires – *j’en ai rapidement conclu, après quelques observations minutieuses de Madame, que « n’avoir rien pour elle » était une façon polie et docile de définir sa laideur ainsi que sa stupidité* –. « Mes affaires » étaient, en tout et pour tout, une seule et même personne : mon Maître, fils de Monsieur et de Madame.

Mon jeune Maître n’était âgé que d’une année de plus que moi. Blond, les cheveux en bataille, les yeux bleus transperçant ; en apparence, pratiquement tout en lui rappelait la froideur ainsi que la rigidité de son père, bien que son regard exprimait selon moi quelque chose de très charmeur et de très doux – *ou peut-être est-ce tout simplement la part d’humanité dont Monseigneur était dépourvu* –. Et même si j’étais bien conscient de ne pas être dans le droit de juger mon propriétaire, j’aimais croire en sa gentillesse et sa placidité qui, je le reconnais, avaient toujours été bien cachées. Ressembler à Monsieur était, à mon sens, un devoir de fils.

Je suis entré au service de mon Maître à l’âge de huit ans seulement. Au château de Monseigneur Denoir, l’ensemble du niveau inférieur, c’est-à-dire la partie souterraine, était réservé aux myriens. C’est là que les quatorze esclaves de la famille se nourrissaient, dormaient et se lavaient chaque jour. Chacun d’entre nous disposait d’un rôle précis, auquel il devait évidemment se restreindre. Pour ma part, j’avais pour seul devoir de veiller à ce que l’héritier de la famille ne manque jamais de rien. Je fus « choisi » par Monsieur peu après ma naissance, lorsqu’il eut vent qu’un « yeux rouges » avait vu le jour dans la vallée aux abords de la forêt d’Êtres, célèbre pour les créatures fantastiques qu’elle abritait autrefois, avant la Grande Guerre, cette folle guerre.

À l’époque révolue où les myriens étaient libres et égaux aux sorciers, chaque membre de notre espèce avait la particularité unique d’être doté d’une paire d’yeux rouges. Rouges sang. Cette couleur reflétait la puissance que nous incarnions ainsi que notre sang-mêlé. Avec le temps, mon peuple perdit l’éclat de son regard et chaque nouveau-né se vit ouvrir un premier œil sur le monde non pas vermeil, mais marron. Telle était désormais la couleur de nos iris. Néanmoins, une fois de temps en temps, il arrivait qu’un myrien naisse avec ces mêmes yeux qui, autrefois, furent convoités. Un sorcier, célèbre pour ses prédictions, avait annoncé aux siens que les enfants aux yeux rouges seraient les plus puissants de leur génération. Longtemps encore après ce présage, les quelques myriens nés avec deux iris rouges étaient simplement tués, considérés par les sorciers comme une plausible menace contre la domination de leur règne. Je dois quant à moi mon salut à Iwen, un myrien ayant vécu quarante-cinq années avant moi, qui vint au monde avec un œil marron et l’autre rouge. Cet étrange phénomène amusa le Conseil des Sorciers qui décida de garder l’enfant en vie. Nombre de

savants l'étudièrent et confirmèrent que les pouvoirs de l'esclave dépassaient ceux de ses frères et sœurs de sang. Ils notèrent également que le jeune myrien ne représentait aucune menace pour les sorciers. Au contraire, il fut accordé à Iwen que sa force faisait de lui un esclave utile et robuste et que, le peuple maître, restant de loin supérieur en force et en connaissances, n'avait pas à craindre quoi que ce soit. À partir de ce moment, les deux enfants suivants qui arrivèrent au monde avec des yeux rouges furent convoités tels des bijoux rares. Le premier entra au service du noble seigneur Luor, Roi des sorciers, le deuxième n'était autre que moi, et je fus récupéré par Monsieur avant même d'avoir conscience de ma singularité.

Je fus ainsi formé jusqu'à l'âge de huit ans dans les sous-sols du château de Monseigneur Denoir, éduqué dans le simple et unique but de servir à tout jamais le fils de Monsieur et de Madame. La première fois que je fus autorisé à quitter officiellement les quartiers réservés aux esclaves, je fus tout simplement terrifié. Jamais la peur ne m'avait autant dévoré ou même paralysé. Ce jour-là, je rencontrais mon Maître pour la toute première fois. Depuis lors, je ne le laissais plus, me mouvant à ses moindres gestes, telle l'ombre qui ne le quitte jamais.

Lucille Myn fut la myrienne qui passa le plus d'années au service de la famille Denoir. Au départ, elle était la servante de Madame ; elle eut donc une place au sein du réputé château du village dès l'emménagement des jeunes mariés. Pendant six ans, elle suivit sa maîtresse dans ses déplacements, puis vint au monde mon jeune Maître. Lucille fut alors destinée à prendre soin du nourrisson quand sa maîtresse était fatiguée ou trop absorbée par ses activités. Lorsque je fis mon apparition au château pour la première fois, Lucille reçut l'ordre de s'occuper de moi et de mon éducation. Pendant huit années, je fus élevé dans le dessein qui m'avait été dévolu lors de ma venue au monde : servir la noble famille Denoir.

Aussi loin que je me souviens, j'ai causé beaucoup de soucis à Lucille. Être au service d'une famille ne m'intéressait guère. Tout ce que je voulais, c'était jouer, étant un petit enfant, puis être simplement libre dès que j'en compris le sens. La Grande Guerre, cette folle guerre, me paraissait aussi lointaine que stupide et l'asservissement de mon peuple injuste et cruel. Je ne rêvais que de révolte et de liberté. Du moins secrètement, car je dus très rapidement apprendre à rester à ma place une fois les sous-sols du château quittés, Monsieur n'étant pas d'une grande tolérance et son fils ayant été éduqué dans cette même idée.

Ne sois pas idiot Luhan ! me grondait souvent monsieur Edward, myrien cuisiner – *ronchon, que je soupçonne depuis quelques mois de courtiser Lucille* –. Tu ne peux pas changer l'Histoire, des centaines et des centaines de myriens plus forts et plus braves que tu ne le seras jamais ont tenté de se libérer et aujourd'hui rien n'est différent. Tu devrais t'estimer heureux d'être tombé dans une telle famille ; ici tu manges tous les jours et tu dors sur un lit. Beaucoup de myriens tueraient leurs propres frères pour avoir droit à tout cela ! Alors arrête un peu, crevette, occupe-toi plutôt de grandir et de servir correctement la famille ou...

Blablabla. Il pouvait me sermonner ainsi durant un bon quart d'heure lorsqu'il avait vent d'une de mes tentatives « stupidement futiles » de m'affirmer ou de désobéir « bêtement » aux ordres. Lucille était un peu moins sévère dans ses propos. Pour elle, je me faisais beaucoup trop de mal à rêver de liberté et d'indépendance. Être serviteur et accepter cette condition en s'estimant heureux d'être tombé dans une « bonne famille » étaient à ses yeux le meilleur moyen d'être heureux. Selon elle, je

me torturais tout seul, ni plus ni moins. Si seulement ma si bonne Lucille pouvait saisir ce sentiment étrange qui s'empare souvent de moi : une sensation qui brûle dans mes veines et dans mon cœur, qui me donne envie de m'enfuir loin, terriblement loin... Malheureusement, même si mon esprit me donne chaque jour la force de fuir, mon visage me condamne avec intransigeance. Il me serait impossible de cacher la couleur de mes iris et, dès qu'un sorcier ou qu'une sorcière les verrait, je serais renvoyé au château de Monseigneur Denoir où, dans le meilleur des cas, je serais simplement exécuté.

Telle est ma condition. Mon triste sort. Condamné à l'asservissement et dévoré par une violente envie de liberté.

« Je n'ai connu que deux sentiments aussi puissants que violents. Le premier est incarné par la bête en moi, rugissant son désir de liberté. Le deuxième est provoqué par une jeune femme ravissante, me faisant perdre la raison.

À force de refréner la bête, j'en ai naturellement fait de même avec celle qui fait battre mon cœur.

Quelle bêtise ! »

Luhan

— Luhan ! Luhan !

Alors que mon prénom retentissait au deuxième étage du château de Monseigneur Denoir, je réalisai avec peine qu'il était déjà neuf heures passé. La voix de mon jeune Maître résonnait de colère et je me précipitai dans les escaliers, rejoignant sa chambre en moins d'une minute. J'entrai et déposai déjà sur mon visage un regard d'excuse et de regrets.

— Où étais-tu passé enfin ? me gronda-t-il.

Il était là, vêtu d'une simple chemise de nuit en coton le couvrant jusqu'aux genoux, debout à côté de son lit, quelques vêtements dans les bras. Il les jeta sur ses couvertures alors qu'il me sermonnait du regard. L'armoire de la chambre était ouverte, laissant apercevoir une grande quantité d'habits propres et bien rangés.

Mon Maître était affublé d'une tignasse blonde épaisse qui se mouvait à sa guise, tombant la plupart du temps sur ses yeux bleus océan. Ses cils, longs et fins, l'efféminaient un peu et lui conféraient un air plus doux qu'il ne l'aurait souhaité. Il était assez grand, maigre mais légèrement musclé. Physiquement, nous étions totalement opposés. Pour ma part, j'étais un peu petit pour mon âge. Mes cheveux, noirs, tombaient sur mes yeux rouges par quelques mèches rebelles que j'appréciais. Ma peau était plutôt blanche et mon visage arrondi. Lucille me disait souvent que j'avais l'air « doux et fragile » et que j'étais « beau » mais je ne sais pas si ses propos étaient réellement objectifs. Après tout, elle s'occupait de moi depuis des années ; j'étais un peu son fils et j'aimais la considérer comme la mère que je n'avais jamais eu le droit de connaître.

Sans hésitation, je m'approchai et m'arrêtai à quelques centimètres de lui.

— Laissez-moi faire, je vous prie.

Il ne parut pas satisfait pour autant, toujours contrarié par mon retard de quelques minutes. Néanmoins, il finit par faire un pas de côté, ne manquant pas de me dévisager d'un regard draconien. Sans quitter mon masque de regrets, je me penchai sur les vêtements jetés sur le lit, cherchant ce qui pourrait le mieux convenir à cette journée « spéciale ».

— Si je suis en retard, je peux t'assurer que tu seras puni ! pesta-t-il en tapant légèrement du pied, l'air plus nerveux que furieux.

Je décidai de refouler immédiatement la menace et attrapai une chemise blanche dans laquelle il ne pourrait que paraître rupin et soigné. Sans un mot, je l'aidai à la passer, évitant son regard noir toujours rivé sur mes yeux. Je boutonnai la chemise, déglutissant légèrement.

— Tu m'as l'air bien songeur ? me dit-il à mi-voix.

L'agressivité ayant quitté les intonations de ses mots, je décidai de relever la tête, l'observant d'un regard timide.

— Je suis désolé de vous avoir fait attendre, dis-je simplement.

J’attrapai un pantalon noir qu’il me prit des mains et enfila hâtivement. Je me munis alors de sa cape noire, bordeaux de l’intérieur, et l’accrochai autour de son cou sous son regard perçant. Je fis un pas en arrière et le scrutai brièvement du regard.

— Vous êtes élégant.

— Tu trouves ? demanda-t-il en baissant les yeux sur lui-même.

— Je ne vous mentirais pas, assurai-je d’une voix honnête.

— Aujourd’hui est un grand jour pour moi !

Avec hésitation, je lui souris.

— Vous êtes sûr de vouloir vous y rendre seul ?

— Je peux quand même survivre une demi-journée sans toi, commenta-t-il tout en posant ses poings sur ses hanches.

Il sourit à son tour, l’air un peu plus détendu. Il rajusta les manches de sa chemise et soupira avant de reporter son attention sur moi.

— Et puis, père sera là de toute manière.

Il n’avança pas davantage sa phrase, mais j’en saisis sans difficulté le sens caché ; car s’il y avait bien une chose dont nous étions tous deux certains, sans pour autant en avoir évoqué le fait une seule fois en cinq années, c’était que Monsieur ne m’appréciait guère. La raison de cette antipathie n’avait pas été des plus rudes à déceler ; elle résidait dans le fait que, malgré nos différences de races, mon Maître et moi-même étions en quelque sorte liés. S’il m’était permis de qualifier cette forme de relation qui s’était instaurée au fil du temps, je la nommerais : amitié. Singulière, bien évidemment, je ne restais qu’un esclave.

Cette amitié, Monsieur l’avait condamnée dès qu’il en avait eu vent. Un sorcier ne peut pas apprécier un myrien, il ne peut que le voir tel qu’il est : esclave et moins que rien. Cette – belle – vision des choses excluait évidemment la possibilité d’une entente cordiale entre les deux peuples, même si cette dernière se faisait dans le respect des rôles de chacun. Mon jeune Maître avait alors tenté de mettre une barrière solide entre nous deux, barrière que j’avais haïe mais respectée par crainte de Monseigneur Denoir dont les menaces à mon encontre en cas de manquement avaient été par ailleurs des plus explicites. Néanmoins, mon Maître n’avait pas maintenu cette barrière plus de quelques mois. Nos discussions et notre complicité reprirent finalement petit à petit leurs places dans notre quotidien. La différence étant que désormais, mon Maître leur avait conféré un caractère secret. Je ne m’en plaignis pas, naturellement. Durant les trois mois que durèrent notre éloignement forcé, je me sentis terriblement mal. Jamais la bête en moi qui rugissait au nom de la liberté ne s’était autant manifestée. Je ressentais à ce moment-là, l’abaissante et l’abominable sensation de n’être plus qu’un simple objet, contraint de satisfaire les désirs et caprices d’un autre, docilement, sans la moindre

opportunité ne serait-ce que de m'exprimer dans la journée. J'errais dans le château, j'étais absent, tel un corps sans âme, perdu, sans raison d'exister pour moi et moi seul. Et lorsque cette torture fut enfin terminée, durant toute une nuit, j'ai pleuré. Pleuré pour chaque myrien qui aujourd'hui comme hier ne vit que pour être objet. Pour chaque myrien ne connaissant pas et qui ne connaîtra jamais le droit à la parole. Je me suis juré de haïr à jamais cette fameuse voie dont me parlaient les miens. Cette voie qui nous inculque que si l'on naît myrien, on vit et meurt en esclave et que cet état de fait ne peut être révolu. J'ai versé cette nuit-là autant de larmes que mon corps put m'en fournir et je me suis relevé le lendemain avec la certitude qu'un jour, malgré le fait que j'avais la chance d'avoir « une bonne famille », un « bon Maître », malgré mes yeux rouges et ma condition de myrien, malgré cette idiote de voie, je finirais par laisser la bête prendre le dessus et je me détournerais sans regret de ce stupide chemin tracé, sans même y jeter un regard en arrière.

— Luhan ?

— Oui Monsieur ? sursautai-je.

— À quoi joues-tu ce matin ? Va chercher mes chaussures. Tu veux vraiment que je sois en retard ?

Je m'excusai sans attendre et fis volte-face. Je ramenai les chaussures et il s'assit en silence, attendant que je les lui passe aux pieds.

— Père et mère seront au château ce soir.

— Oui, acquiesçai-je. Je vais aider monsieur Edward à la cuisine cet après-midi, pour le dîner.

— Je ne veux pas de poisson !

— J'y veillerai.

— Tu sais que Romain est invité ?

Sans pouvoir y faire quoi que ce soit, je me figeai bêtement. Mon Maître ricana, moqueur.

— Son père est en déplacement ; il ne sera malheureusement pas présent, au grand regret de père, mais sa mère et sa sœur seront là, elles. Laura ne se déplace jamais sans sa petite myrienne.

Sa voix se teinta d'un amusement non dissimulé.

— Comment s'appelle-t-elle déjà ? Lise ? Lisa ?

— Lilly, monsieur, répondis-je avec détachement.

Je relevai les yeux vers mon Maître, les joues quelque peu empourprées. Il éclata de rire.

Lilly était la servante de la sœur de monsieur Romain, fils d'une famille respectable de sorciers, habitant à quelques lieues du château de Monseigneur Denoir. Elle avait deux ans de plus que moi et c'était la myrienne la plus belle et la plus drôle que je connaissais. Je la trouvais merveilleuse

quelles que soient les circonstances et chaque fois qu'elle se retrouvait à proximité de moi, mon cœur battait une chamade enjouée. Malheureusement – surtout pour ma pauvre personne –, cette chamade entraînait toujours en moi un comportement ridicule incontrôlable que je détestais. Je me retrouvais obligatoirement à un moment ou un autre à bafouiller bêtement, ou à faire tomber ce qui passait entre mes mains, ou à tomber moi-même, ou les trois à la fois. En ajoutant à cela que ma timidité habituelle choisissait précisément ces moments-là pour s'emballer, Lilly n'avait pas d'autres choix que de me trouver bizarre. Je la faisais beaucoup rire par contre. C'était déjà cela. Mon jeune Maître avait évidemment très vite découvert l'attraction que j'avais pour elle et s'amusait énormément de la manière dont mes faibles moyens m'abandonnaient lâchement chaque fois que je la croisais.

— Oui, Lilly, c'est ça. Elle sera présente ce soir aussi, je pense.

Je restai silencieux, ne sachant quoi dire.

— Cela ne te fait pas plaisir ? questionna-t-il en se levant.

— J'imagine que oui, monsieur.

— « J'imagine que oui », répéta-t-il d'une voix guillerette accordée à un haussement démesuré du regard en direction du ciel, comme si ma réponse était ridicule.

C'était sans doute le cas. Je connaissais Lilly depuis un an maintenant, mais pour des raisons inconnues, je refusais d'avouer à mon Maître que j'en étais follement amoureux. Cela l'amusait d'autant plus, bien évidemment.

« Un jour, j'ai voulu comprendre ce qu'était ce que l'on nomme la haute estime de soi.

J'ai regardé le peuple sorcier et là, j'ai compris. »

Luhan

Quatorze ans est un âge bien particulier pour chaque sorcier et sorcière. C'est à ce moment précis de leur existence qu'ils reçoivent leur « Bague de Pouvoirs Sorciers Précieuse ». Monsieur et Madame étant généralement absents – *ajouté au fait évident qu'à chacun de leur passage au Château je veillais à éviter de croiser leur chemin comme si ma vie en dépendait* –, je n'eus jamais l'occasion de voir de près cette fameuse et convoitée bague, appelée parfois « le baguot ».

Au cours d'une – *connaissant nos maîtres : pompeuse et ennuyeuse* – cérémonie très officielle, les jeunes apprentis reçoivent en cadeau une bague magique qu'ils ne quitteront plus jamais de leur vie. D'après ce que mon Maître sait de cette cérémonie, au départ, toutes les « Bagues de Pouvoirs Sorciers Précieuses » – *appelons-la BPSP c'est plus court !* – sont de simples anneaux en argent. Ils sont toujours identiques et réputés pour être parfaits. Parfaitement ronds, légers, sans le moindre défaut. Des anneaux considérés par leurs porteurs comme étant à l'image du peuple sorcier – *BPSP : Bague Pour Sorciers Prétentieux* –. Une fois que le bijou est passé au doigt de son nouveau porteur, il se singularise.

Pour comprendre l'importance que revêt le baguot, il est primordial d'approfondir certaines connaissances à propos du peuple sorcier. Au départ, les sorciers ont tous les mêmes pouvoirs, dont ils usent plus ou moins bien selon leurs capacités respectives. L'apprentissage se fait la plupart du temps dans une école de sorcellerie. Ils y apprennent à maîtriser leurs facultés ainsi qu'à les développer. Les élèves s'initient également à la discipline, au maniement de l'épée ainsi qu'à la fabrication de potions. Dans les familles de hautes bourgeoisies, l'enseignement ne se fait pas par le biais de l'école mais à la maison, à l'aide d'un ou plusieurs précepteurs – *grassement payés* – eux-mêmes issus de lignées on ne peut plus nobles. C'est le cas de mon Maître par exemple, qui n'a jamais mis un pied dans une école de toute sa vie. Cet apprentissage se fait de dix à dix-huit ans et c'est à la moitié de ces années d'études que le jeune élève reçoit sa bague.

L'une des particularités de la race sorcière se reflète au travers du lien très spécifique qu'ils entretiennent avec le monde animal. On raconte qu'autrefois, ils avaient le pouvoir de dompter les animaux et de ne faire plus qu'un avec eux, leur permettant de revêtir n'importe laquelle de leur forme. Avec la Grande Guerre, cette folle guerre, les animaux se sont détournés d'eux, les condamnant pour leur trahison envers leurs plus vieux amis, les elfes. Cette perte fut immense pour les sorciers qui tentèrent vainement de reconquérir leur confiance. Néanmoins, malgré la sévérité de ceux-ci, le lien qui les unissait ne fut jamais totalement détruit car la force animale coule depuis bien trop longtemps dans le sang des sorciers et des sorcières qui, aujourd'hui encore, refusent d'abandonner cette part intime d'eux-mêmes. Cela faisait maintenant plusieurs centaines d'années qu'aucun d'entre eux n'avait pu se métamorphoser. Toutefois, malgré la fragilité du lien qui les rassemblait encore à notre époque, le peuple sorcier conservait en lui une race animale unique qui le caractérisait et entraînait en résonance avec sa personnalité. C'était un peu comme les deux côtés d'une même pièce de monnaie.

C'est à ce moment-là qu'entre en scène la BPSP. Lorsque celle-ci est passée au doigt de son maître, elle prend la forme de l'être qui dort en son porteur et encercle son index, les liant à jamais. Une fois que le sorcier connaît la nature secrète du baguot, il peut aisément utiliser la formule magique « d'invocation ». Elle permet de donner vie à la bague et de matérialiser le dit animal en toutes

circonstances. D'après ce que je crois avoir saisi de toute cette histoire, l'être invoqué est ici pour son possesseur un protecteur. Autrefois, le sorcier et son animal ne formaient en quelque sorte qu'un et ce dernier obéissait à son maître sans qu'il n'ait besoin de prononcer un souhait. On disait alors que l'animal et le sorcier n'étaient qu'un seul et même esprit. Mais depuis la Grande Guerre, cette folle guerre, l'entité du baguot, a sa volonté propre. Par ce fait, même si ce dernier reste un protecteur assuré, il peut choisir de ne pas obéir aux ordres de son maître tant que celui-ci ne meurt pas sous ses yeux.

D'après ce que l'on murmure au château de Monseigneur Denoir, un apprenti met en moyenne une année avant de parvenir à donner pleinement vie à sa bague. Bien évidemment, certains sorciers ont de meilleures capacités que d'autres. Monsieur, par exemple, ne manquait pas de rappeler à son fils qu'il put maîtriser son ours blanc en quatre mois seulement.

— À ton avis Luhan, commença mon Maître tout en attrapant son sac, quel sera mon animal ?

Avec hésitation, je me raclai la gorge. Voyant le col de sa chemise mal ajusté, je m'approchai de lui.

— À vrai dire je ne sais pas trop Monsieur, avouai-je. Un animal puissant, j'en suis certain.

Sèchement, il repoussa ma main du revers de son bras gauche.

— Tu sais que je n'aime pas la flatterie, idiot, me gronda-t-il. Ce n'était pas ma question.

Je fis un pas en arrière et baissai la tête.

— Je suis désolé, veuillez me pardonner, Maître.

Un silence pour le moins pesant s'imposa entre nous et je restai simplement figé. Il soupira bruyamment, trahissant selon moi une certaine tension. J'aurais alors voulu lui offrir une parole apaisante, lui assurer que tout se passerait bien et ce sans le moindre doute. La peur était un sentiment que mon Maître n'avait pas le droit d'éprouver. Monsieur lui avait toujours interdit de se laisser maîtriser par « cette émotion stupide que seuls les crétins et les faibles ne savent pas combattre » ; citation de Monseigneur, faite il y a environ deux ans en pointant sa canne dans ma direction en exemple. Le problème était que mon jeune Maître avait beau être globalement un apprenti assez confiant et caractériel, il n'en restait pas moins humain. La peur étant une émotion naturelle, la repousser en toutes circonstances me semblait assez difficile. Apprendre à son fils qu'avoir peur était à la fois stupide et faible était, je crois, le meilleur moyen d'insinuer la peur en lui. La peur d'avoir peur et surtout que Monsieur s'en rende compte. Ce n'était évidemment que mon humble avis et jamais je ne m'étais permis de le formuler à haute voix. Quoi qu'il en soit, mon Maître avait rarement peur, mais lorsqu'il était effrayé, il ne fallait mieux pas le contrarier.

— Ne vous en faites pas, tout se passera bien, vous serez parfait. Et ce n'est pas pour vous flatter Monsieur, je vous prie de me croire.

Il glissa l'anse de son sac sur son épaule tout en m'accordant un faible sourire.

— Espérons que père t'entende !

Il passa devant moi d'un pas rapide et j'eus l'impression qu'il voulut me cacher son trouble. Peut-être me trompais-je, mais je ne le saurais sans doute jamais.

« Misère ! Pourquoi suis-je né stupide ? »

Luhan

Ma journée ne fut pas des plus exaltantes, comme d'habitude. Mon jeune Maître étant absent pour tout l'après-midi, je passai donc la majeure partie de mon temps dans les sous-sols du château, exécutant les ordres de monsieur Edward sous l'œil avisé de Lucille Myn. Autant dire tout de suite que l'après-midi fut long et fatigant. Néanmoins, lorsque je déposai la dernière assiette sur la table fièrement dressée, je ressentis une pointe de plaisir, satisfait du dur labeur que j'avais enduré au cours des six dernières heures. Le repas allait être somptueux, digne de la famille Denoir. C'était le but après tout et mon Maître en valait la peine.

Une pensée pour lui m'échappa alors que je regardais pensivement la table. Espérons que les choses fussent ce qu'il désire. Ses désirs... je me rendis compte au cours de cette journée, plus que de coutume encore, que je les estimais de ma responsabilité et le fait de ne pas pouvoir être à ses côtés dans un moment si important et de ne pas pouvoir y apporter un minimum de contrôle me rendait extrêmement nerveux. Quelque chose en moi me contrariait et j'étais par avance persuadé que si mon Maître revenait déçu de ce rite de passage, à tort ou à raison, je culpabiliserais.

Sans doute la plupart des sorciers ne prenait pas autant à cœur cette cérémonie. J'imagine même qu'ils s'avèrent principalement surexcités à l'idée d'avoir leur bague et de connaître l'animal qui les accompagnera le restant de leur vie. Mais une même chose n'a pas forcément une incidence identique sur chaque individu. L'animal étant le reflet du sorcier, il semble évident que plus celui-ci sera puissant et respectable, plus il valorisera socialement son porteur et meilleures seront ses capacités de protection. Dans certaines familles de sorciers, le protecteur a plus des allures d'animal de compagnie que de combattant ; et je suppose que si le protecteur en question est par exemple un lapin, il faut mieux avoir une telle vision des choses. Mais dans d'autres familles, ce protecteur est la signature du sorcier et qu'il soit faible devient tout simplement inenvisageable.

— Luhan !

Je sursautai et me retournai vivement pour me trouver nez à nez avec monsieur Edward. Il approcha son visage ridé par la fatigue du mien et posa ses mains sur ses hanches avec réprobation.

— Qu'est-ce que tu fabriques, crevette ? demanda-t-il avec suspicion.

— Rien, répondis-je à mi-voix alors qu'il me regardait avec des yeux teintés d'un noir effrayant.

— Tu veux que j'aie à dire à ton Maître que tu rêvasses alors qu'il va arriver d'une minute à l'autre ? aboya-t-il.

Il leva le revers de sa main droite à quelques centimètres de ma joue gauche et je me figeai. Je sentis mon corps se paralyser sous la menace et je m'empressai de regarder le sol. Répondre ne servait à rien, je le savais pertinemment. Il rabaissa la main sans me frapper et tendit le doigt vers la porte.

— Aux cuisines et plus vite que ça ! ordonna-t-il sèchement.

Bien évidemment, je ne demandai pas mon reste et filai aux sous-sols.

Je détestais monsieur Edward. Son histoire m'était totalement inconnue encore aujourd'hui, mais son visage portait les marques d'une vie éprouvante. On pouvait y voir des cicatrices sur les joues, les bras et les mains, comme s'il avait été torturé ou je ne sais quoi d'autre. Il était entré au service de Monsieur et de Madame deux ans après mon arrivée au château, vendu par son ancien Maître dont je n'ai jamais rien su. Depuis, monsieur Edward travaillait comme cuisinier pour la famille Denoir ainsi que leurs serviteurs. C'était de loin un excellent cuisinier mais quel mauvais caractère ! Je me souviens, lorsque j'étais petit, j'avais toujours le sentiment que monsieur Edward était un homme très triste ; j'avais l'impression que cela se reflétait dans ses yeux. Aujourd'hui, je qualifierais plutôt son regard noir et son caractère ronchon comme étant de la colère. Aussi loin que je me souviens, je ne l'ai jamais vu heureux. Une fois je l'ai entendu rire alors qu'il était en train de discuter – *badiner* ? – avec Lucille ; j'étais dans la pièce voisine et je me vois encore m'arrêter net à l'entente de ce son peu familial.

Quoi qu'il en soit, monsieur Edward n'est pas quelqu'un de gentil. Entre myriens, nous sommes de coutume solidaires et respectueux. Jamais l'un des domestiques ne m'a puni d'une quelconque manière ou menacé de me dénoncer si je faisais une bêtise. Aucun, sauf monsieur Edward. Lui n'hésiterait pas à m'emmener dans le bureau de Monsieur par la peau du cou s'il en avait l'occasion. Il m'a même giflé à deux reprises pour des bêtises futiles – *avoir manqué de mettre le feu à son pantalon avait été bien évidemment un accident* ! –, qui ne justifiaient en rien de tels excès de colère à mon encontre.

Alors que je redescendais aux cuisines en pestant à mi-voix, j'entendis des pas de chevaux à l'extérieur du château de Monseigneur Denoir. Mon cœur eut un léger sursaut : ce ne pouvait être que mon Maître. La cérémonie était donc achevée. Un second sursaut s'empara de mon pauvre cœur alors que le fait que Monsieur Romain, ami de mon Maître, devait sans le moindre doute l'accompagner également, avec sa famille et... Lilly. À ce moment précis, je loupai la marche de l'escalier où je me trouvais et tombai en avant, dévalant les dix suivantes la tête la première pour atterrir tout en bas, sur l'arrière-train.

— Luhan, mon dieu ! cria Lucille qui assista aux premières loges à ma chute spectaculaire.

Elle me rejoignit en courant et s'agenouilla à mes côtés. Je grimaçais déjà, étourdi. Elle porta sa main à ma joue gauche qui me piquait désagréablement.

— Tu saignes, commenta-t-elle.

— Je n'ai rien de cassé, je crois, répondis-je distraitement en vérifiant que chacun de mes membres bougeait encore.

Lucille m'aida gentiment à me relever et je la remerciai poliment tout en me traitant mentalement d'idiot. Lilly allait encore rire en me voyant – *bien que cette fois-ci au moins elle n'aura pas été témoin de mon effroyable et pathétique maladresse* – et j'allais encore passer pour un imbécile.

— Aurais-tu oublié que les myriens ne savent pas voler ? se moqua-t-elle, un sourire en coin sur le visage.

— J'étais distrait, répondis-je simplement, espérant qu'elle ne fasse pas le rapprochement avec l'arrivée probable de Lilly – *pour laquelle elle soupçonnait bizarrement mon faible* –.

Elle sortit un mouchoir blanc de sa poche et l'appliqua sur ma joue. Je grimaçai à cause du picotement, peu courageux, je l'avoue. Je perdais souvent toute ma bravoure en présence de Lucille, j'avais le sentiment constant que, plus je lui semblais fragile, plus elle serait douce et protectrice avec moi. Ce que j'appréciais énormément.

— Ce n'est rien de méchant, murmura-t-elle. Ça guérira vite.

La porte du sous-sol s'ouvrit et monsieur Edward s'empressa de descendre l'escalier.

— Ils sont là. La crevette, j'ai besoin de toi et pas de...

Il n'acheva pas sa phrase, réalisant sans doute que quelque chose clochait.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? grogna-t-il.

— Je suis tombé, j'ai loupé une marche, mais ce n'est rien, ça va.

Voulant minimiser ma maladresse, je repoussai aimablement la main de Lucille qui essuyait le sang qui coulait sur ma joue.

— Les charmes de Lilly opèreraient-ils même à distance maintenant ? ricana-t-il simplement.

— Oh, Edward arrête ça ! gronda-t-elle.

Bien évidemment, je virai immédiatement au rouge pivoine – *une couleur bien assortie à mes yeux d'après une remarque récente de ma Lucille* – et n'espérai plus que disparaître sous terre.

— Bah quoi ? marmonna-t-il en haussant grossièrement les épaules. Si on ne peut plus rire dans ce monde, je ne vois pas ce qu'il nous reste à nous, myriens !

Il fit un clin d'œil à Lucille qui rougit à son tour et se mit à rire d'une petite voix fluette qu'elle n'employait qu'avec lui.

— Bon, la crevette rose, j'ai besoin de toi aux cuisines !

Je tiquai à l'adjectif qualificatif mais restai évidemment muet. Autant ne pas empirer les choses, monsieur Edward étant des plus lunatiques, il fallait mieux, maintenant que le repas le plus important de ces trois derniers mois était sur le point de commencer, qu'il soit plus aimable que ronchon.

— Tu vas d'abord t'occuper de...

Je n'entendis pas la fin des instructions de monsieur Edward. Sans crier gare, me coupant brutalement le souffle, je me sentis aspiré dans un étau. Une sensation de picotements envahit l'ensemble de mon corps alors que j'eus l'impression d'être compressé à la taille d'un dé à coudre. Et ce ne fut qu'une

fois que je repris « consistance » que je compris ce qui venait de m'arriver.

« La grandeur d'un sorcier se mesure à sa puissance ainsi qu'à sa bague. Ils peuvent dominer la terre, les eaux, le feu, l'air. Je regarde mon Maître et sais en un rien de temps combien il est puissant.

Et moi, myrien, à quoi peut-on reconnaître ma grandeur ?

Je me demande ce que furent les réponses des anciens au temps où cette question devait se poser pour mon peuple. »

Luhan

Je tombai brutalement à terre et retins à peine un gémissement. Malgré ma vue troublée, je reconnus sans peine la chambre de mon Maître et je le vis debout à deux mètres de moi. Je compris alors qu'il m'avait téléporté jusqu'à lui à l'aide d'un sortilège. C'était un pouvoir que les sorciers, autrefois, maîtrisaient à la perfection. Ils pouvaient, à leur guise, faire disparaître les choses d'un endroit à un autre. La taille et le poids n'avaient pas réellement d'importance, bien qu'il fût logique que des objets plus lourds ou plus encombrants leur demanderaient un effort un peu plus conséquent. Néanmoins, une exception persistait : il leur restait impossible de se transporter eux-mêmes. Mademoiselle Éléonore, myrienne au château de Monseigneur Denoir, m'avait révélé un jour que ce pouvoir avait abandonné le peuple sorcier après la Grande Guerre, cette folle guerre.

Nous, myriens, n'avons pas le droit de juger nos asservisseurs, de nous moquer d'eux – *ouvertement* –, de leur manquer de respect ou bien d'obéissance. La Grande Guerre, cette folle guerre, n'est jamais évoquée par les sorciers et sorcières en d'autres termes « qu'écrasante victoire des êtres supérieurs de ce monde ». Les anciens myriens savent pertinemment que ces derniers ne sont pas sortis pleinement vainqueurs de ce combat cruel. Ils y ont gagné le pouvoir, certes, mais à quel prix ? Certains de leurs dons les ont lâchement abandonnés, comme si une part d'eux-mêmes se révoltait de leur combat sanguinaire. La capacité de se téléporter d'un endroit à un autre fait partie de ce lot de pouvoirs perdus. Les sorciers ne parlent que rarement de cela, mais nous, myriens, nous n'oublions pas et les souvenirs de ce terrifiant massacre se transmettent de génération en génération, comme une mémoire collective, qui n'existerait que pour nous reconforter nous, peuple assujetti. En entendant les histoires, nombreuses et passionnantes de mademoiselle Éléonore, j'interprétais cette transmission d'une manière bien différente encore. Pour moi, nos ancêtres avaient, par ce geste devenu coutumier, veillé à nous rappeler tout ce que perdirent les sorciers, non pas pour nous consoler de notre sort mais pour qu'un jour, certains d'entre nous réalisent que nos maîtres ne sont plus aussi forts qu'autrefois et qu'en revanche nous, esclaves, n'avons rien perdu de nos dons. En d'autres termes : nous sommes puissants.

Depuis qu'ils sont devenus nos maîtres, les sorciers nous interdisent l'utilisation de la majeure partie de nos pouvoirs dès notre venue au monde. Pour ce faire, chaque enfant né myrien subit aux premières heures de sa vie un « scellement de pouvoirs ». Il s'agit d'une incantation magique qui bloque ces derniers en les affaiblissant considérablement. Par ce sortilège, ce sont nos pouvoirs les plus puissants qui s'avèrent anéantis car ces derniers nous réclament une grande capacité magique et le sortilège nous empêche de puiser dans nos ressources. Les quelques dons dont nous disposons à l'heure actuelle sont donc limités et leur usage, même du plus simple d'entre eux, nous ébranle énormément. Mais pour moi, myrien aux iris rouges sang, la question de ma supposée force fut traitée avec davantage de sérieux.

Comme chacun des miens, je fus soumis au sortilège de scellement dès ma naissance, mais alors que certains me convoitaient pour ma puissance à venir, Monsieur Denoir s'empressait de m'acheter, pour finalement me priver un peu plus encore que les autres de mes pouvoirs. Ce fut l'année dernière, alors qu'il me surprit à essayer de soigner par la volonté de mon esprit – *sans le moindre succès* – une plante probablement déjà morte, que je pus assister au plus grand débordement de colère de Monseigneur.

Nos origines sorcières et elfiques nous ont permis d'obtenir des dons de l'un comme de l'autre. Ainsi, nous sommes capables, grâce à notre héritage elfique, de guérir tout être vivant animal ou végétal par la simple volonté de notre esprit. Nous pouvons également capter les énergies qui émanent des gens ou des objets afin d'entrevoir le passé ou l'avenir. Tout du moins en théorie – *pour ma part je n'ai jamais rien fait de tel* –, et s'il y a bien une chose que les sorciers nous interdisent, c'est le recours à l'usage de ces deux capacités. Bien malheureusement pour nos maîtres, le sortilège de scellement qu'ils nous imposaient agissait bien plus sur nos pouvoirs sorciers qu'elfiques.

Pour me punir de mon insolence – *usage d'un pouvoir d'origine elfique et tentative de réanimation sans permission* – il me fit porter une espèce de bracelet, un morceau de fer épais qui fut tordu magiquement de manière à former un arc de cercle autour de mon poignet gauche. Ce bracelet avait été ensorcelé de telle sorte qu'il réagissait chaque fois que je tentais d'user de mes pouvoirs. Il devenait étrangement lourd et il ne fallait généralement pas plus de deux minutes pour que cette sensation de pesanteur s'empare de tout mon être. Si je cessais alors mes tentatives d'utiliser ce dont je n'avais pas le droit, les choses redevenaient normales, pour ainsi dire. Mais si je m'obstinais, la sensation de lourdeur devenait alors douloureuse, provoquant des picotements de plus en plus violents en moi. Aujourd'hui encore, le bracelet ne m'avait pas quitté et sa simple vue me donnait envie de pleurer. Je le détestais profondément.

Quoi qu'il en soit, nos pouvoirs à nous myriens étaient bien intacts ; brimés par la magie des sorciers, mais nous ne les avons pas égarés pour autant. Ils sont toujours là, prêts à s'exprimer dès que nous leur en donnerons l'occasion. Nous sommes forts. Et un jour, nous nous libérerons.

Je n'ai jamais osé exprimer ce sentiment que j'éprouvais à l'égard de toutes ces histoires. Lucille serait probablement choquée de m'entendre dire une telle chose et monsieur Edward me battrait. Il me donnerait des coups sans penser un instant à me dénoncer à Monsieur cette fois-ci, car un tel acte me condamnerait à deux possibles situations ni agréables, ni heureuses : l'emprisonnement à vie ou la mort. Tout myrien évoquant une rébellion contre, non pas leur Maître, mais leur peuple maître, est tué ou réduit à l'état de silence. Ainsi est la loi.

Mademoiselle Éléonore aime beaucoup me raconter des histoires sur notre peuple ou bien sur les conséquences néfastes auxquelles les sorciers ont dû faire face après leur victoire sur nous et nos respectables amis, les elfes. Elle m'a également raconté énormément de choses à propos du peuple elfe, dont l'évocation est pour le moins interdite, évidemment. Elle m'apprit combien ils étaient bons et généreux et je me suis surpris à penser qu'il aurait été bien plus honorable d'être esclave d'elfes que de sorciers. Ce à quoi mademoiselle Éléonore me reprit aimablement, soulignant qu'un elfe n'aurait pas le cœur à asservir un peuple, peu importe son passé. Et j'étais convaincu qu'elle n'avait pas tort. J'adorais les histoires de mademoiselle Éléonore, mais malheureusement, elles se firent de plus en plus rares avec le temps. Lucille, pourtant douce et gentille, n'hésita pas à la menacer de la dénoncer à Monsieur et Madame si elle continuait à mettre « toutes ces idioties » dans ma tête. Je crois qu'elle pense que les histoires de mademoiselle Éléonore renforcent mon envie de liberté et rébellion. Elle n'a pas tort bien sûr, mais jamais je ne le lui avouerai.

Comme je le disais donc, les sorciers n'ont plus le pouvoir de se transporter eux-mêmes d'un endroit à un autre. Leur sortilège leur permet de déplacer des objets dans l'espace ainsi que des petits animaux. Tenter de transporter un humain n'est, je le précise, pas entièrement impossible mais

potentiellement mortel. Un sorcier n'a pas le droit de téléporter un autre sorcier, le risque étant trop important. Pour les myriens, c'est autre chose. Notre statut d'êtres inférieurs et à peine humains, étant donné notre sang-mêlé à celui des elfes qui les révulsent, ne nous offre aucune protection contre cette téléportation risquée et douloureuse. Après quelques milliers d'expériences réalisées sur une poignée de centaines de myriens, sacrifiés pour « la bonne cause », les membres du Conseil des sorciers, représentants du Roi des sorciers et responsables des lois – *Lubies Odieuses Inhumainement Sorcières* –, déclarèrent qu'une téléportation de myrien sur moins de cinq cent mètres ne s'avérerait pas mortelle. Bien sûr, les membres du Conseil se gardèrent bien de préciser que ce « déplacement » était quelque peu douloureux et très fortement désagréable.

En cinq années, mon Maître avait utilisé la téléportation sur moi à cinq reprises. En moyenne une fois par an. À trois reprises, ce fut sous le coup d'une grande colère et il m'expédiait dans mes quartiers ainsi. La dernière fois, ce fut par impatience, alors qu'il m'avait appelé quatre fois sans que je ne daigne venir à lui. Aujourd'hui était la cinquième fois et mon corps n'appréciait toujours en rien cette expérience.

La respiration saccadée, je relevai un regard craintif vers mon Maître, ne comprenant pas pourquoi il me faisait subir cela. Il savait que c'était douloureux pour moi ; tous les muscles de mon corps criaient leur mécontentement d'avoir été ainsi tordus.

Pendant un instant, je crus voir une expression de remord sur son visage à ma vue, mais il la chassa presque aussi rapidement qu'elle fut venue.

— Je n'ai que quelques minutes ; je voulais te voir avant de commencer le repas.

Inspirant profondément, je me relevai sous ses yeux attentifs. Il semblait aborder un ton qui s'approchait de l'excuse, mais je n'en fus pas franchement certain. Il me regarda et son visage s'attarda sur ma joue ensanglantée. En à peine deux pas, il traversa l'espace qui nous séparait et prit mon menton de sa main droite, tournant ma tête sur le côté pour voir la plaie.

— Que s'est-il passé ? Qui t'a fait ça ?

— Je viens de tomber dans les escaliers, avouai-je en priant une nouvelle fois pour que le rapprochement avec Lilly ne lui vienne pas à l'esprit.

— Je commence à croire que cette Lilly t'a fait jeter un sort !

Prière ratée. Il s'éloigna et ouvrit quelques tiroirs de sa commode en marmonnant des paroles incompréhensibles. Il attrapa un objet et revint vers moi. C'était une fiole en cristal remplie d'un liquide épais bleu foncé. Il me la tendit et m'ordonna simplement d'en mettre un peu sur mes doigts et de les passer sur ma blessure. Je m'exécutai et je pus sentir ma peau se guérir en un instant.

Des sorciers, myriens et elfes, les potions ont toujours été la spécialité des sorciers. Cet art subtil et complexe n'était maîtrisé que par eux et leur offrait une palette de possibilités incroyables. La potion que j'appliquais soigneusement sur ma joue était une potion de guérison extrêmement puissante qui pourrait, d'une simple goutte, guérir les profondes cicatrices qui marquaient le visage de monsieur

Edward.

— Merci infiniment, Maître.

Je m'inclinai respectueusement, sachant qu'avoir droit à cette potion si précieuse ne pouvait être interprété que comme un honneur. Il prit la fiole de mes mains et la jeta sur le lit juste derrière lui.

— Alors, tu ne me demandes pas ? questionna-t-il avec un sourire.

Oubliant déjà la potion de guérison, je souris à mon tour, cachant à peine mon excitation.

— Comment s'est passée la cérémonie ? Votre animal ? J'ai énormément pensé à vous !

Il eut un léger rire et me tendit sa main droite. Je la regardai avec attention. L'anneau d'argent brillait d'un éclat étrange, presque envoûtant. Je le trouvais magnifique et attirant et j'eus l'étrange envie de le prendre pour moi. Évidemment, je n'en fis rien. Je fus même surpris d'avoir éprouvé une telle envie mais je ne m'y attardai pas, m'interrogeant quelques secondes sur l'animal que formait la bague : une créature semblable à un lézard, se mordant la queue, formant ainsi un cercle autour du doigt de mon jeune Maître.

— Pourquoi fais-tu cette tête ? me demanda-t-il.

Sans même pouvoir y faire quoi que ce soit, je déglutis, n'osant même pas prononcer le mot « lézard » à haute voix.

— Eh bien réponds ? ajouta-t-il, un peu plus impatient.

Je relevai alors un regard incertain dans sa direction.

— Monsieur, c'est... c'est un lézard.

Alors que le rire de mon Maître éclatait sans retenue, je le dévisageai avec prudence.

— Idiot, rigola-t-il, regarde mieux.

J'obéis sans attendre et pris sa main dans la mienne. J'observai alors consciencieusement l'animal. Sa tête un peu écrasée, son corps fin, ses quatre pattes robustes, sa longue queue, ses écailles, son air menaçant et fort ainsi que ses crocs visibles par sa gueule légèrement entrouverte, ses... ailes ? Soudain, je réalisai pourquoi mon Maître était si joyeux et relevai un regard empli de surprise vers lui. Il se mit à nouveau à rire et je crus bien ne jamais l'avoir vu si heureux et fier.

— Un... un dragon ? tentai-je maladroitement.

— Un dragon ! s'écria-t-il en faisant de grands yeux ébahis. Tu imagines !

Il récupéra sa main et caressa sa bague avec admiration. Il la regardait comme s'il l'avait toujours eue et qu'il s'agissait là de son bien le plus précieux.

— Félicitations Monsieur, dis-je immédiatement, ressentant moi-même un profond soulagement.

Il ne parut pas prêter attention à mes paroles, ce qui ne me choqua pas. Les félicitations d'un esclave n'avaient rien d'honorable, je présume.

— Est-ce que tu imagines, Luhan, ce que cela peut représenter ? me dit-il d'un regard brillant.

— Que vous êtes puissant, répondis-je simplement.

— Pas seulement Luhan, pas seulement ! N'écoutes-tu donc pas quand je te parle ? Que t'ai-je raconté sur les animaux ?

Je m'empressai immédiatement de farfouiller ma mémoire à la recherche d'une information qui pourrait avoir l'air pertinente. Mon Maître m'avait tellement parlé de cette fameuse bague, de la cérémonie et des animaux ces quatre derniers mois que je ne savais même plus quel était le tout premier animal qu'il aurait souhaité obtenir. Soudainement, une discussion du mois dernier me revint.

— La race des dragons est éteinte depuis plus d'un siècle maintenant, récitai-je comme le plus studieux des élèves.

— Exact ! s'exclama-t-il, ouvertement surexcité. Non seulement le dragon est un animal extrêmement puissant, mais en plus il est magique et disparu !

Par magie, mon jeune Maître sous-entendait qu'il s'agissait là d'un animal qui n'existait pas dans l'autre Domaine, appelé parfois : l'autre Monde. Cet autre Domaine est extrêmement vaste et se trouve juste à côté du nôtre. Là-bas ne vivent que les Hommes, une race d'humains dénuée de tout talent magique de quelque sorte que ce soit. Eux aussi ont des animaux – *je crois même qu'ils les domestiquent* – mais ils n'ont jamais eu dans leur monde de créatures fantastiques. Les dragons font partie de ces animaux hors du commun, que seul notre Domaine a su accueillir.

Qu'un sorcier ait pour compagnon de voyage un animal magique est un honneur et une preuve de grande puissance. Que cet animal ait disparu est par ailleurs extrêmement rare.

— Depuis l'extinction de la race, il n'y a eu que quatre sorciers ayant obtenu pour animal le dragon et les quatre ont été des grands, très grands sorciers. Sa majesté m'a félicité personnellement à la fin de la cérémonie ! C'est un honneur que tu ne pourras jamais comprendre, je pense.

Sans crier gare, la bête en moi se mit à rugir, tiquant à la dernière remarque. À chaque fois que la bête s'éveillait, je me sentais déstabilisé et je devais me faire violence pour rester impassible. Cela arrivait souvent avec mon Maître, à des moments où je ne m'y attendais jamais. Je me forçai alors à sourire, mais je sentis que mes lèvres avaient du mal à s'étirer. Sans doute ai-je seulement affiché une grimace déformée car mon Maître réagit immédiatement.

— Quoi ? Tu n'es pas content pour moi ? C'est quoi cet air faux ?

Sa voix s'était brusquement voilée d'une colère à peine contenue.

— Non... si bien sûr... bien sûr que si je suis heureux pour vous, me rattrapai-je maladroitement. Pourquoi ne le serais-je pas, Monsieur ?

— Tu crois que je ne te connais pas ? me gronda-t-il.

Je baissai les yeux, n'osant plus répliquer quoi que ce soit. Passant le plus clair de mon temps aux côtés de mon Maître, il m'était parfois difficile de cacher mon sentiment d'injustice vis-à-vis de ma condition de serviteur. J'avais beau savoir que j'étais esclave et condamné à le rester, je n'arrivais pas à l'accepter. Bien sûr, je restais toujours poli, respectueux et obéissant mais les expressions de mon visage me trahissaient avec une facilité déconcertante et mon propriétaire avait appris à les interpréter depuis bien longtemps maintenant. Et malheureusement, l'éducation de Monsieur à mon Maître sur les myriens n'était jamais aussi présente à son esprit que dans ces moments-là.

— Il me semblait t'avoir dit que je ne voulais plus voir ça, dit-il sèchement en pointant un doigt menaçant dans ma direction.

Je déglutis, craintif.

— Je te rappelle que tu n'es qu'un esclave alors ne me manque pas de respect !

Ce ton dur était tellement bien calqué à celui de Monsieur que j'aurais facilement pu m'en moquer si je n'avais pas si peur d'être puni. Je restai muet, tremblant légèrement, mais incapable de lui présenter des excuses sincères.

On toqua à la porte et mon Maître, qui me dévisageait avec fureur, sursauta légèrement. Il chassa la colère de son visage et demanda d'une voix à peine aimable qui venait l'importuner.

— C'est Éléonore, Monsieur, répondit une voix de l'autre côté de la porte.

— Quoi ? cracha-t-il.

— Monseigneur vous fait demander ; il s'interroge sur votre absence.

— J'arrive et maintenant va-t'en !

— Bien, Monsieur.

Un nouveau silence se fit et mon Maître soupira avant de reprendre un air calme.

— Père est en bas et je ne veux pas qu'il te voit, dit-il avec une neutralité effrayante.

Je n'eus pas le temps de réaliser ce que cette phrase allait entraîner que mon Maître faisait déjà un vif signe de la main, disparaissant sous mes yeux alors que mon corps se compactait douloureusement. J'atterris avec fracas au milieu de la cuisine, tombant à plat ventre aux pieds d'une servante en bottines. Les quatre myriens dans la cuisine eurent un sursaut de surprise et je relevai les yeux vers celle qui me regardait avec autant de stupeur que d'incompréhension.

— Oh bonjour, Lilly.

« Il y a le maître, il y a l'esclave.

Le maître possède tout, même l'esclave.

L'esclave n'est rien.

L'esclave sans maître est libre, le maître sans esclave n'est plus maître et donc perd tout.

Le maître est esclave.

Suis-je le seul myrien à penser si étrangement ? »

Luhan

Pour la deuxième fois en moins de vingt minutes, je me retrouvai par terre – et bien évidemment il a fallu que j’atterrisse à plat ventre devant Lilly ; la même situation devant monsieur Edward aurait été nettement moins amusante – et Lucille courait dans ma direction avec inquiétude. La voyant foncer sur moi et sentant le regard écarquillé de Lilly m’observer, je me relevai rapidement, serrant les dents alors que tous mes muscles hurlaient leur douleur. Je me concentrai donc sur le fait que cette gêne allait s’estomper en quelques minutes. Lucille tapota les manches de mon pull comme si celles-ci étaient sales.

— Monsieur exagère, marmonna-t-elle en fronçant les sourcils. Est-ce que ça va ?

— Oui, oui, acquiesçai-je immédiatement, l’air parfaitement dé-ta-ché.

Elle m’accorda alors un regard plus que sceptique avant de jeter en coin un coup d’œil à Lilly – étais-je donc si simple à comprendre ? –. Elle était toujours muette, observant la scène d’un air inquiet.

— Qu’est-ce que je peux faire pour vous aider ? demandai-je dans l’espoir d’échapper à cette horrible et gênante situation.

— Tu vas faire le service avec Lilly.

Alors que je jetai un regard suppliant à monsieur Edward, Lucille recommença à tapoter mes vêtements et je compris qu’elle cherchait à ce que je sois présentable. Monsieur Edward me fit dos, ignorant royalement ma supplication à peine masquée. Je n’en avais pas la moindre preuve, mais j’étais certain qu’il riait bien de me mettre dans une situation si peu confortable. Alors que la colère me montait au nez, je mis en œuvre tous mes moyens pour la refouler, elle et l’angoisse de passer les trois heures à venir à faire le service de plats avec Lilly à moins de deux mètres de moi. Sans oublier que mon Maître était mécontent de moi et que Monseigneur était là, ce qui signifiait que si je faisais une quelconque bêtise, je serais assassiné sur place.

Durant deux bonnes minutes, je restai planté au beau milieu de la cuisine, regardant distraitement monsieur Edward s’affairer et débiter des ordres à une vitesse phénoménale. J’avais presque – miraculeusement – maîtrisé mes émotions quand Lilly m’attrapa par la main, accompagnant son geste d’un joyeux :

— Viens, nous allons en profiter pour sortir les prochaines assiettes.

À cet instant, je ne répondais plus de rien. Je perdis pour ainsi dire tous mes moyens et me laissai donc entraîner, presque heureux d’arriver à mettre un pied devant l’autre.

Lilly m’emmena dans l’arrière-cuisine où était rangée la vaisselle. C’était là une sorte de grand placard et nous y rentrions à peine à deux. Elle regarda autour d’elle puis porta son attention sur moi qui restais simplement là, à la fixer bêtement. Elle était magnifique, il fallait bien l’avouer : de longs cheveux noirs, de beaux yeux en amande, un sourire sublime souligné par des lèvres pour le moins

parfaites, des...

— Luhan ?

— Oh ! euh... oui pardon, tu disais ?

— Est-ce que tu vas bien ? me demanda-t-elle d'un regard brillant.

— Bien sûr, répondis-je avec autant de sincérité que j'en fus capable.

— Cela fait mal n'est-ce pas... la téléportation.

Elle se mordit la lèvre et frissonna. À cet instant, je réalisai quelque chose. Un fait évident pourtant, mais il ne prenait son sens en mon esprit qu'à cet instant. Lilly était esclave et elle connaissait aussi bien que moi l'asservissement, la peur et parfois même, la douleur. Elle savait également ce que l'on ressentait lorsque son corps était compressé violemment puis remis en forme tout aussi brutalement. L'idée même qu'elle puisse souffrir me donna envie de hurler de rage.

— Oui, murmurai-je, la voix incertaine, ça fait mal.

— Ton maître utilise souvent ce sortilège sur toi ? m'interrogea-t-elle.

— Non, c'est assez rare en vérité. Et toi ?

— Pareil, mais je donnerais bien une de mes deux mains pour ne pas y avoir le droit une fois de plus.

Elle agita sa main gauche devant moi et j'eus simplement envie de lui dire que je donnerais les deux miennes sans hésiter pour sauver la sienne – ce que je peux être dégoulinant de pathétisme parfois ; heureusement que je ne formule pas à haute voix toutes mes pensées –.

Elle sortit un élastique de sa poche et attacha ses cheveux en une queue de cheval, laissant simplement quelques mèches retomber à droite et à gauche de son visage.

— Alors, où sont les assiettes pour le plat de résistance ?

Bien que je connusse la cuisine par cœur, il me fallut quelques secondes pour me remémorer le placard adéquat. Je les lui indiquai juste derrière elle et elle s'empressa de les récupérer. Nous ressortîmes et retournâmes à la cuisine où monsieur Edward nous attendait de pied ferme.

— Allez ! On se dépêche les amoureux – merci monsieur Edward, vraiment, merci –, nous pressa-t-il.

Lilly eut un petit rire, visiblement amusée à la simple idée de nous voir comme des amoureux et moi j'attrapai les deux premières assiettes d'entrée, ne manquant pas de regarder monsieur Edward aussi méchamment que mon visage me le permit. Il m'envoya un clin d'œil en retour, manifestement des plus amusés. Je ressortis donc de la cuisine, sachant Lilly ainsi que madame Simon et monsieur Michel juste derrière moi, eux-mêmes les bras chargés par des assiettes pleines et surtout...

appétissantes.

Madame Simon et monsieur Michel étaient, bien sûr, deux myriens, âgés respectivement de trente-et-un et trente-trois ans. Au château de Monseigneur Denoir, ils avaient plus des allures de domestiques que d'esclaves. Ils étaient toujours habillés de façon irréprochable et avaient des manières ostensiblement proches de celles des sorcières – disons un peu pompeuses mais surtout distinguées –. Ces manières, ils les avaient et avaient le droit de les avoir parce qu'ils étaient les deux myriens représentants de la famille Denoir. En d'autres termes, ils ouvraient la porte aux visiteurs, accompagnaient Monsieur ou Madame lors de sorties aux environs de la propriété et surtout allaient également faire leurs achats en tout genre librement. Être myrien et avoir le droit de sortir seul dehors, sur les terres sorcières, était quelque chose d'extrêmement rare.

Je pris donc la tête du service de telle sorte que je n'avais pas Lilly dans mon champ de vision. Je quittai la cuisine en prenant garde où je mettais mes pieds et je remontai les marches que j'avais dévalées la tête la première un peu plus tôt avec une telle concentration que l'ours blanc de Monsieur aurait bien pu passer à mes côtés que je ne l'aurais pas même remarqué.

Une fois sorti des sous-sols, je traversai la grande entrée, passai entre les poteaux de marbre qui menaient à la grande salle à manger d'où provenaient des rires joyeux et déjà quelque peu alcoolisés. Cette salle, pour le moins somptueuse, n'était utilisée que lors de réceptions. Elle s'organisait autour d'une grande table centrale pouvant accueillir une bonne vingtaine d'invités facilement, surplombée par de magnifiques lustres en argent que seule une famille riche avait les moyens d'acquérir. Une cheminée en pierre blanche ainsi que quelques tapis bordeaux aux armoiries de la famille complétaient la pièce, la rendant à la fois chaude et sophistiquée.

À mon entrée, les regards se tournèrent dans ma direction et bien que je ne me permisse pas de les regarder en retour, je me sentis observé d'une manière que je trouvais singulièrement désagréable. Je reconnus ainsi sans difficulté la présence de Monsieur. Il était en bout de table, Madame à l'autre extrémité. La politesse ici voulait que les Maîtres de la demeure soient servis en premier. Je traversai donc la salle jusqu'à Monsieur et déposai l'assiette devant lui. Je fis un pas en arrière et m'inclinai afin de le saluer respectueusement après une si longue absence. Cela faisait un mois que je ne l'avais pas aperçu au château ; il y était passé brièvement environ deux semaines auparavant mais je m'étais réfugié dans les sous-sols, espérant ne pas avoir à les quitter avant son départ. Et par chance, ce fut le cas. Je me redressai tout aussi poliment que je m'étais abaissé et ne relevai pas les yeux vers Monsieur, sachant qu'il n'aurait pas le moindre regard aimable envers moi, au contraire, il pourrait bien prendre cela de travers.

Ce qu'il faut impérativement savoir à propos de Monsieur, c'est que Monsieur excelle en trois choses : la magie, les affaires et le mépris. Les myriens sont à ses yeux des insectes, méritant tout juste la vie. J'avais beau ne rien faire de mal, Monseigneur Denoir trouvait toujours quelque chose à redire sur ma façon d'être ainsi que mon comportement. Chaque fois que notre regard se croisait, il n'y percevait qu'insolence et sottise. Pourtant, je prenais toujours grand soin d'être respectueux avec Monsieur, parfois même plus encore qu'avec mon Maître, mais rien n'y faisait. Sans doute mes iris rouge sang n'aidaient pas à aller en ce sens, mais il aurait été difficile – bien que certainement pas impossible – de me le reprocher.

Je fis volte-face, prêt à retourner aux cuisines, satisfait d'avoir été parfaitement poli – et statique comme un porte-manteau, mais bon, le myrien n'est pas là pour exister, il est là pour servir, qu'on se le dise – et d'avoir déposé la première assiette sans l'avoir renversée ou avoir commis tout autre impair. Malheureusement, je ne pensais pas Lilly si près de moi et la bousculai malencontreusement. Par chance, elle avait déjà déposé l'assiette devant Monsieur Romain, assis à la droite de Monsieur, à distance plus que raisonnable. Il n'y eut donc pas d'accident. La catastrophe frôlée, mon cœur s'arrêta de battre quelques secondes et je ressortis de la salle à manger comme si de rien n'était, Lilly juste devant moi.

Et ainsi passa la soirée, servir les plats, les desservir, en servir de nouveaux et les desservir à leur tour jusqu'à ce que tous les estomacs soient rassasiés. Les heures furent longues et une fois le dessert arrivé, Lilly et moi pouvions enfin nous installer pour manger quelques restes, selon nous bien mérités.

Pour ma part, je mourrais de faim – de fin ? – n'ayant rien avalé de la journée. Lilly s'installa avec une assiette dans un petit coin de notre sous-sol et je pris place à ses côtés, ravi de l'avoir uniquement pour moi quelques instants.

— Tu étais là, pour la cérémonie ? demandai-je, curieux d'en savoir davantage sur ce rite de passage par lequel chaque sorcier et sorcière passait.

Elle secoua la tête de gauche à droite, enfournant avec ses doigts un énorme morceau de gâteau dans sa bouche. Elle paraissait aussi affamée que moi.

— J'ai attendu avec les chevaux, dans l'étable, ajouta-t-elle après quelques secondes. Les gens comme nous ne sont pas invités à regarder.

— C'est dommage..., murmurai-je, plus pour moi-même que pour répondre quelque chose.

Lilly fut surprise, du moins c'est ce que je crus comprendre lorsqu'elle stoppa sa main prête à offrir à sa bouche un nouveau morceau de gâteau.

— Pourquoi dis-tu que c'est dommage ? Qu'est-ce qui serait intéressant à voir dans cette cérémonie ?

Un peu gêné, je détournai mon regard, tripotant la propre nourriture qu'il me restait dans mon assiette.

— Oh... pour rien. C'est juste qu'il s'agit là d'une cérémonie vraiment importante et même... unique.

— Pour les sorciers, ajouta-t-elle, comme pour compléter ma remarque – qu'elle trouvait visiblement stupide –. Elle n'est pas des plus passionnantes pour nous, non ?

Je souris simplement, ne souhaitant pas m'étendre sur le sujet. Bien sûr, la cérémonie n'avait en soit pas le moindre intérêt pour le myrien, mais le simple fait de la savoir interdite à certains pour leurs origines me donnait d'autant plus envie d'y assister.

Lilly, au cours de nos occasionnelles rencontres, ne m'a jamais fait part d'un quelconque désir de

liberté ou d'indépendance. Elle est comme tous les autres en un sens : elle se contente de ce qu'elle a... du moins au premier abord. Quand je la regarde, souriante et ravissante, je me dis souvent que je ne suis qu'un idiot d'être aussi révolté. Je dois bien malheureusement le reconnaître, jusqu'à aujourd'hui, mes désirs ne m'ont jamais apporté quoi que ce soit de positif ; au contraire, ils eurent plutôt tendance à me faire du mal.

Je préférerais donc changer de sujet.

— Au fait, Monsieur Romain a obtenu quel animal ? Tu sais ?

— Le cerf je crois, marmonna-t-elle distraitement.

— C'est un bon animal.

— Comment cela « un bon animal » ?

Elle déposa sur moi un regard curieux ; on aurait dit qu'elle louchait un peu, et cela lui donnait un air étrange.

— Eh bien, tu sais, il y a des animaux qui sont plus forts que d'autres et selon que cet animal soit puissant ou non, cela peut jouer sur l'image du sorcier dans cette société. Et puis... l'animal est un protecteur, s'il est puissant, c'est un avantage en cas de combat.

Lilly me dévisagea, un petit sourire aux coins des lèvres. Je me sentis à cet instant aussi stupide que mal à l'aise. Elle parut s'en apercevoir, car elle s'excusa.

— Pourquoi tu t'excuses ? demandai-je, le cœur battant.

— J'ai eu l'impression de t'avoir mis mal à l'aise.

— Non, non pas du tout, mentis-je – on ne peut plus mal comme d'habitude –.

— C'est que, je suis toujours impressionnée par ta fascination pour les sorciers.

La remarque m'étonna et je dus me retenir de froncer les sourcils. Elle me croyait « fasciné » par nos tortionnaires et cela, je ne m'y étais pas attendu.

— Je ne suis pas fasciné par les sorciers, répondis-je simplement.

— Évidemment que si, rit-elle doucement, tu sais énormément de choses sur eux et tu veux toujours en savoir plus.

Elle sourit à nouveau alors que son ton était léger, comme si l'on discutait de la pluie et du beau temps. Pour ma part, je me renfrognai quelque peu. Je n'étais absolument pas « fasciné » par les sorciers et je ne voulais surtout pas que Lilly le croie. La fascination avait quelque chose de l'admiration, de la passion et je ne ressentais aucun de ces sentiments pour le peuple qui nous avait cruellement asservis et nous traitait comme des objets jetables. Je pouvais reconnaître que je portais

beaucoup d'intérêt à mon Maître, mais c'était à mes yeux bien différent, et par conséquent, incomparable.

— C'est mon Maître qui me raconte cela, expliquai-je à mi-voix, ne voulant pas donner l'impression d'être contrarié.

— Pourquoi ?

— Cette cérémonie était très importante à ses yeux. Tu ne savais rien sur ce qui s'y passerait ?

Elle hocha la tête de gauche à droite, accompagnant son geste d'un haussement d'épaules. Elle s'en fichait royalement, c'était certain.

— Tu ne parles jamais avec ta Maîtresse ? m'étonnai-je.

— Si, bien sûr, elle me parle mais pas vraiment de toutes ces choses-là. À sa cérémonie à elle, elle ne m'a pas semblée plus intéressée que ça par ailleurs.

La Maîtresse de Lilly, sœur de Monsieur Romain, avait reçu sa propre bague il y a deux ans maintenant, juste quelques mois avant que Lilly et moi ne fassions connaissance. C'était une sorcière réputée pour ses colères légendaires ; elle avait, à titre d'exemple, fait brûler la demeure de Logan Tims après que celui-ci l'ait trompée l'année dernière avec une autre femme. L'histoire a fait tellement de vagues, que même nous, myriens, en connaissons les sombres – et croustillants ! – détails.

« J'ai recherché la chaleur et le réconfort avec désespoir et c'est paradoxalement le froid et la solitude qui me les ont enseignés... »

Mon havre, ma lumière. »

Luhan

Lorsque Lilly quitta le château de Monseigneur Denoir après la tombée de la nuit, je me sentis pour le moins étrange. Au cours du laps de temps qu'elle passa en ma compagnie aujourd'hui, je fus bien moins maladroit qu'habituellement et pourtant... pourtant je n'étais absolument pas satisfait et son départ laissa place à un vide non seulement plus vaste que de coutume mais gênant qui plus était. Elle me croyait fasciné par les sorciers, c'étaient là ses mots et j'avais du mal à admettre qu'une telle image puisse se dégager de moi. Au fond, j'avais le dérangeant sentiment d'être insulté, moi qui ne rêvais que de liberté, être perçu comme un admirateur de nos bourreaux s'avérait finalement on ne peut plus blessant.

Soupirant, je m'enfonçai dans les sous-sols, espérant pouvoir regagner ma chambre sans que personne ne me parle ou même ne me voie. Je n'avais pas envie de croiser qui que ce soit et n'espérais plus qu'un peu de paix et de repos après cette journée qui m'avait parue si épuisante.

Au château de Monseigneur Denoir, tous les myriens dormaient ensemble dans une pièce bien trop petite pour contenir quatorze personnes. Il y faisait souvent trop chaud et j'y dormais extrêmement mal. Depuis un an et demi maintenant, je dormais dans une petite réserve abandonnée grande comme un placard à balais, sur laquelle j'étais tombé par hasard un jour où monsieur Edward me demanda d'aller récupérer quelques bouteilles de vin à la cave. La réserve en question était à l'intérieur de la cave et était aussi vide que froide. C'était une pièce taillée dans la pierre même du château, qui avait visiblement été oubliée de tous. Monsieur Edward, à l'évocation de la dite réserve le jour de sa découverte, haussa un sourcil de désintérêt grossier sans même commenter ma remarque. Ce soir-là, je décidai donc de m'approprier secrètement cette pièce dont je ne fis plus jamais l'évocation par ailleurs, espérant que Monsieur Edward l'oublie à nouveau. C'était mon endroit, à moi et même s'il était froid, humide et neutre, je l'aimais beaucoup.

C'était cela, ma chambre. Je la regagnai donc avec discrétion, épuisé. Plusieurs myriens étaient déjà au lit à cette heure-ci, mais quelques-uns travaillaient encore, nettoyant le reste de la vaisselle utilisée, préparant celle du lendemain matin. Monsieur et Madame allaient sans doute partir dans la matinée – *du moins je l'espérais* –, tout devait être prêt à temps. Monsieur Edward quant à lui était probablement encore debout quelque part. Du temps où je dormais dans le dortoir avec les autres, je ne l'y avais jamais vu. J'avais beau me lever tous les jours à six heures et me coucher entre une heure et cinq heures du matin, jamais je ne l'y vis. Et bien que je n'en aie aucune preuve, j'ai tendance à croire que monsieur Edward dort lui aussi ailleurs, sans doute dans sa cuisine qu'il ne quitte qu'à de rares et courtes occasions – *enfin s'il dort réellement, car des fois, je me pose sérieusement la question*.

Une fois dans la cave, je me retrouvai dans le noir complet. Je la traversai, aveugle, mais chacun de mes pas se rappelait où retrouver mon havre de paix et de sérénité. J'y entrai et refermai la porte en bois derrière moi. Je m'assis après avoir attrapé à tâtons une fine et miteuse couverture que j'avais – *je dois l'avouer* – volée après quelques nuits blanches, littéralement pétrifié par le froid hivernal de la cave. Je la passai sur mes épaules et croisai mes jambes. Je joignis mes mains, formant une petite coupe et fermai les yeux avec concentration. Et seulement lorsque je sentis l'énergie prendre forme au creux de mes paumes, je rouvris les yeux. Une boule d'énergie blanche avait pris forme dans mes mains, éclairant joliment mon havre d'une blancheur douce et à mon sens, sublime. Je souris,

soudainement un peu plus heureux.

Les myriens ont de nombreux pouvoirs, en théorie. De nos jours, les jeunes comme moi ne reçoivent plus d'enseignement, tant que nous savons – *être assez bête pour* – obéir et que nous sommes prêts à donner nos vies pour nos – *égoïstes de* – maîtres, ils sont satisfaits. L'interdiction majeure qui nous est imposée est par ailleurs liée aux pouvoirs que nous avons en commun avec les sorciers et sorcières : la maîtrise des incantations.

Ceux-ci, par le biais d'incantations, ont la possibilité de lancer ce que l'on nomme des sortilèges. C'est un pouvoir qu'ils utilisent quotidiennement au cours de leur vie. Cela leur permet de faire à la fois des choses incroyables et n'importe quoi, que ce soit changer de tenue vestimentaire ou blesser grièvement un ennemi. Il existe donc des milliers d'incantations et les sorciers et sorcières mettent toute leur vie à les apprendre. Mais le temps qu'ils passent sur l'apprentissage de leurs formules magiques est principalement lié à leur maîtrise, car il ne suffit malheureusement pas de prononcer une incantation de sortilèges avec un air inspiré pour que celle-ci fonctionne. Bien au contraire, elle implique rigueur et concentration. Les sorciers ont ce qu'ils appellent un « point référent magique » ; c'est un endroit au niveau du corps, essentiellement symbolique, où se concentrent leurs capacités magiques. Ce point se situe au niveau du nombril, deux doigts au-dessus. Le sorcier qui souhaite lancer un sortilège doit se focaliser sur ce point particulier de sa magie pour expulser celle-ci hors de leur corps. Autrefois, mon peuple utilisait cette magie puissante qu'il tenait de ses ancêtres sorciers mais après la Grande Guerre, cette folle guerre, il nous fut solennellement interdit de l'utiliser. Ne pas respecter cette loi revient, selon le Conseil des sorciers, à trahir ceux à qui nous devons allégeance et la peine encourue est, selon la gravité des faits, la mort ou l'emprisonnement à vie.

Je n'ai donc jamais vu, au château de Monseigneur Denoir, un myrien formuler la moindre incantation de sorcellerie et je ne le verrai probablement jamais car aucun de nous ne serait assez stupide pour enfreindre une règle si importante. Pour ma part, j'ai souvent été tenté d'essayer d'utiliser cette magie qui, après tout, fait également partie de moi, mais mon courage ne m'a jamais conduit jusque-là pour l'instant. À vrai dire, Lucille et monsieur Edward s'étaient employés à me faire raisonner en ce sens, après qu'ils m'eussent raconté quelques histoires horribles de myriens torturés et tués publiquement pour avoir eu recours à des sortilèges de métamorphoses physiques. J'ignore d'ailleurs ce qu'ils avaient tenté de métamorphoser chez eux, je n'ai même pas voulu savoir. De plus, le scellement subi à la naissance, ajouté au maudit bracelet que l'on m'avait imposé en guise de punition, réduiraient sans doute toute tentative à néant.

Nos ancêtres, côté elfe, nous ont également offert de merveilleux dons. Nous pouvons par exemple, par la simple volonté de notre esprit, agir sur les énergies. Les elfes ont toujours veillé, de leur vivant, à protéger la terre et ses habitants. Par leurs pouvoirs, ils embellissaient le monde, protégeant la nature et ses animaux. Ils pouvaient redonner vie aux végétations, guérir de leurs mains, créer à partir de rien lumière, feu, air et eau ; ils étaient puissants et bons. Il fut un temps où nous partagions tous ces dons avec nos amis elfes mais la Grande Guerre, cette folle guerre, a brisé cette force qui nous habitait alors que ses servants, aveugles et cupides, tuaient sans remords ceux qu'ils ont si longtemps nommés frères et sœurs. À peine quelques mois après que les miens furent réduits à l'état d'esclaves, certains de nos pouvoirs furent désignés comme mauvais et dangereux. Le Conseil des

sorciers en interdit l'usage et mit en place le rituel du scellement. À notre époque actuelle, en ce qui concerne les pouvoirs que j'ai cités précédemment, la guérison ainsi que la matérialisation du feu ne sont plus que de simples souvenirs pour mon peuple. Plus personne ne sait réellement au final si ces derniers se sont amoindris à force d'être refrénés de générations en générations ou s'ils sont tout simplement morts avec nos frères, les elfes.

Plus aucun myrien ne s'interroge sur ces anciens dons perdus, mais moi, je ne peux me résoudre à les oublier. Mademoiselle Éléonore m'a – *sans grande difficulté, je dois le reconnaître* – convaincu que tous ces pouvoirs, désignés désormais par mon propre peuple comme des légendes, étaient toujours en nous, enfouis quelque part, attendant en silence que leur temps vienne...

« L'envie et le désir nous poussent encore et toujours plus loin au-delà de nos limites et de nos choix.

Lorsque l'on est prêt à prendre tous les risques dans le but d'atteindre ses désirs, on risque surtout d'y laisser des plumes !

Rien n'est garanti à la fin, c'est le propre même du désir. »

Luhan

Dans mon havre, je regardais la boule d'énergie au creux de mes mains comme si je la voyais pour la toute première fois. C'était toujours pareil : je n'y voyais que pureté et éclat ; je ne percevais que les elfes dans cette douceur blanche. La maîtrise de la lumière était le seul de mes pouvoirs que je contrôlais réellement car il ne demandait pas beaucoup de ressources magiques, et je l'affectionnais énormément, y voyant se refléter mes origines elfiques. Bien que cela soit probablement des plus présomptueux, j'avais le sentiment de faire revivre à travers cette énergie maîtrisée la mémoire de mes respectables ancêtres. À chaque fois que mes yeux effleuraient du regard cette blancheur éclatante, je me sentais pris d'une envie dévorante d'être maître du temps, de le remonter et de repartir à cette époque où la paix était naturelle et où il était encore possible de rencontrer au détour d'une rue un elfe. Mais les myriens n'ont jamais eu le moindre contrôle sur le temps, si cela avait été le cas, sans doute beaucoup de choses seraient différentes à l'heure actuelle.

Par ma concentration, je fis léviter doucement la boule d'énergie et m'allongeai sur le dos, un bras derrière la tête. Je sentis la lourdeur de mon bracelet commencer à se répandre dans mon corps et je décidai de l'ignorer. De ma main gauche, je fis de petits mouvements dans l'air afin de faire se balancer la boule de gauche à droite doucement. Je trouvais cela apaisant et maintenant que je parvenais à contrôler la lumière, je le faisais chaque soir avant de m'endormir, comme une berceuse qui me calmait et une présence qui me rassurait. Des picotements aigus me prirent au niveau du poignet et remontèrent sans scrupule dans mon bras, me faisant grimacer de douleur. Je cessai alors toute concentration et la boule d'énergie disparut d'un claquement de doigt. Je respirai alors à fond et attendis quelques secondes que la sensation s'évanouisse à son tour.

Ce contrôle de la lumière, je l'ai acquis après six mois d'entraînement. Ce que je n'ai pas précisé, c'est qu'il est on ne peut plus rare de voir un myrien utiliser ses pouvoirs : la plupart des choses, nous les faisons de manière humainement normale. Dans quelques familles de sorciers, dont celle où je grandis, il y a deux ou trois myriens qui apprennent à maîtriser les armes ainsi que leurs pouvoirs légalement utilisables et ce dans le but de protéger leurs maîtres en cas de danger imminent. Au château de Monseigneur Denoir, il n'y a qu'un seul myrien qui soit entraîné au combat, il s'agit de monsieur Clément, un myrien robuste et assez sauvage, brun aux yeux noirs sévères. Je ne le vois pas souvent, d'autant plus que je ne dors plus dans la chambre commune.

Il y a un peu plus de six mois, je me suis retrouvé à aller nourrir les chevaux à l'écurie et je l'y ai vu, derrière les étables, usant de sa magie. Je le vis se battre au corps à corps avec un autre myrien, inconnu de ma personne, et je pus le regarder matérialiser sous mes yeux ébahis un loup blanc énorme qui sauta sur l'autre myrien, crocs et griffes en avant ! Ce fut la chose la plus effrayante mais aussi la plus incroyable que je vis.

Ce jour-là, monsieur Clément m'a surpris alors que je l'espionnais avec admiration. Je me souviens avoir pris peur, comme s'il s'était agi d'un sorcier m'attrapant en flagrant délit de désobéissance. Je me suis alors caché comme un petit enfant. Je suis entré dans l'enclos de l'un des chevaux et me suis accroupi dans un coin, espérant simplement ne pas avoir d'ennuis. Monsieur Clément me retrouva sans grande difficulté et je me revois encore me confondre en excuses pour avoir regardé.

— Ne te mets donc pas dans un tel état ! s'était-il écrié avant d'éclater de rire.

Impressionné, je l'étais. Terrifié ? Encore plus. Il me parut gigantesque et robuste ; j'avais l'impression d'être face à un géant qui aurait pu m'écraser d'un simple pouce.

— Tes iris sont rouges, avait-il fini par me dire, me voyant effrayé.

— Oui monsieur, avais-je marmonné d'une petite voix.

Il avait posé un instant la main sur le dessus de mon crâne, ne me quittant pas un instant du regard.

— Un jour, tu seras fort.

J'ignore encore ce qu'il sous-entendait mais quelque chose dans la situation paraissait l'amuser car il s'était mis à rire de nouveau, bien que moins bruyamment. Il semblait heureux et je n'avais pas l'impression d'être face à un esclave. Sans doute était-ce parce qu'il avait la chance d'exprimer l'essence même de son être. Je savais que quelques myriens étaient parfois libérés du sortilège de scellement après de longues années de servitude loyale, mais cela restait excessivement rare, probablement pas plus d'une poignée d'entre nous... monsieur Clément en faisait peut-être partie. Comment pourrait-il être si puissant sinon ?

— C'est vous qui avez créé le loup ? avais-je demandé avec une admiration non dissimulée.

— Évidemment, m'avait-il simplement répondu.

— Comment avez-vous fait cela ?

Il avait posé une main sur sa poitrine, au niveau de son cœur et m'avait souri.

— Avec... votre cœur ?

Je me souviens avoir froncé les sourcils, ne comprenant pas au mieux le message qu'il tentait de me faire passer.

— Les animaux sont nos amis ; ils font partis de nous et les invoquer n'est plus aussi simple qu'avant. Depuis la guerre, beaucoup ont décidé de se détourner de nous mais certains sont encore là et répondent à l'appel.

— Moi aussi je peux faire ça ? avais-je questionné.

Il avait alors eu un léger rire et avait posé une nouvelle fois sa main sur le dessus de mon crâne.

— Un jour, tu seras fort.

Il me fit un clin d'œil et repartit, me laissant dans l'étable. J'y suis d'ailleurs resté planté – *bêtement* – une dizaine de minutes, m'attirant des ennuis auprès de Monseigneur, mais c'était là une autre histoire encore.

La discussion – *si on peut appeler cela ainsi* – que j'eus avec monsieur Clément ce jour-ci fut pour

moi le point de départ de mon auto-apprentissage de la magie. Je savais que nous étions capables et en droit de créer de l'énergie lumineuse, de l'eau ou de l'air (ce sont là les pouvoirs les plus couramment utilisés par les myriens). Le scellement n'agissant pas sur ces quelques pouvoirs, je m'y étais essayé plusieurs fois, sans aucun succès : pas même une étincelle, ou même un ridicule alizé. Une fois, j'étais seul dans un couloir et, après des efforts épuisants, le lieu s'était faiblement éclairé. Je crus en un miracle mais ce n'était que monsieur Edward – *qui se croyait drôle* –. Il lui est arrivé de pleurer de rire en repensant à cette aventure et pour le peu de fois où je l'ai vu esquisser un sourire, j'imagine que pour le faire rire comme cela j'étais tout simplement au summum du ridicule.

Mais avec le temps et la persévérance, je pus atteindre mon objectif et matérialiser de la lumière. Ce fut difficile et je crus alors à tort que le plus dur était passé. Contrôler cette énergie fut finalement une épreuve d'autant plus éprouvante, mais le résultat était là et en valait incontestablement tous les efforts réalisés. J'espérais donc maintenant maîtriser l'eau mais, sans parler du bracelet entravant, mon esprit lui-même n'entendait pas tout à fait les choses de la même manière, m'empêchant d'avancer dans mon entraînement : je voulais créer du feu, je voulais voir si ce pouvoir était en moi, si j'étais capable de le faire ressortir, de le maîtriser. C'était évidemment un pouvoir dit « interdit » mais cette condition ne le rendait selon moi que plus attrayant.

Cela faisait désormais quinze jours que cette – *très mauvaise et on ne peut plus dangereuse* – idée s'insinuait en mon esprit et ma fascination pour le feu ne cessait de grandir. Je le trouvais envoûtant et captivant et mon désir de le maîtriser, de me l'approprier, était devenu quasi obsessionnel. Toutefois, je n'avais pas même tenté de le créer jusqu'à présent, bien trop craintif d'être surpris malencontreusement par monsieur Edward dont les yeux traînent un peu partout, ou pire, par un membre de la famille Denoir.

Toujours allongé dans mon havre, alors que mes pensées se perdaient au milieu de mes désirs de pouvoirs, de liberté et de monde meilleur, je commençai déjà à somnoler, m'évadant dans des rêves à mille lieues de ma vie quotidienne. Soudainement, un flash me ramena très brutalement à la réalité : je vis Monseigneur Denoir à son bureau dans une vision rougeâtre, typique de l'appel des sorciers. Je me redressai donc et ressortis en vitesse de ma chambre. Pourquoi Monsieur m'appelait-il à une heure si avancée de la nuit ?

Lorsqu'un sorcier voulait faire savoir à quelqu'un – *en somme un myrien* – qu'il souhaitait – *et donc exigeait de* – lui parler, il se concentrait sur lui et lui imposait sa présence à l'esprit, par télépathie. Cette intrusion se caractérisait par une couleur rougeâtre peu agréable au regard car trop criarde. Le fait que l'image de Monsieur s'imposa à moi dans son bureau me signifiait simplement la pièce où il se trouvait actuellement.

Je remontai donc des sous-sols et alors même que je grimpai les escaliers, une angoisse saisissante prit naissance en moi : Monsieur ne me parlait jamais, sauf lorsqu'il s'agissait de me réprimander. J'en conclus donc tristement que j'allais avoir des ennuis. La question était surtout de savoir quelle était la nature de mon crime ? Je me dirigeai vers le bureau de Monseigneur Denoir d'un pas habituel, ne réfléchissant pas au trajet que je parcourais mais plutôt à la bêtise qui aurait pu le contrarier. Peut-être ma bousculade de Lilly lors du service ? Rien de malheureux ne s'était pourtant produit mais le maître des lieux m'avait déjà puni pour bien moins que cela après tout...

Après avoir passé la porte grinçante du sous-sol, je fus en quelques secondes au bureau et cette arrivée me parut bien trop rapide ; je n'étais absolument pas prêt à me retrouver face à face avec mon sévère propriétaire. Néanmoins, l'éventualité – *bien que tentante* – de rester quelques secondes à la porte afin de me donner un peu de force et de courage ne pouvait être espérée sans risque de réprimandes. Je frappai donc faiblement deux coups à la porte d'une main tremblante, signifiant ma présence.

— Luhan, entre.

La voix de Monsieur était celle qui lui était coutumière. J'entrai, espérant ressortir dès que possible, et refermai la porte derrière moi. Je m'avançai devant le bureau derrière lequel il était assis, un parchemin devant les yeux, une plume à la main. Je m'inclinai respectueusement, ignorant mes jambes qui ne voulaient qu'une seule chose : faire demi-tour.

— Vous m'avez demandé, Monsieur ?

Il me regarda quelques secondes et j'eus la désagréable sensation d'être une chose abjecte et inutile. Je baissai alors les yeux, ne supportant plus le regard intransigeant de Monsieur.

— Sais-tu pour le dragon ? me demanda-t-il à mi-voix.

Le regard toujours tourné vers le sol – *une moquette verte criarde ignoble reflétant avec éclat les mauvais goûts de son acquéreur* –, je sentis mon cœur battre un peu plus fort dans ma poitrine. C'était là une question typique des demandes de Monsieur, soit en d'autres termes, une question piège. Je n'étais pas censé avoir parlé avec mon Maître de la soirée, si je répondais « oui », cela signifierait que je lui avais parlé à un moment où un autre depuis son arrivée. Si je répondais « non », cela serait un mensonge et si Monsieur disposait déjà de la preuve que je connaissais l'animal de mon Maître, il me punirait sévèrement pour avoir menti sans retenue à l'un de mes propriétaires. Bien évidemment, que j'aie au cours de la soirée parlé quelques instants à mon Maître ne devrait pas choquer qui que ce soit, mais je connaissais Monsieur, et Monsieur, dans toute sa subtilité – *et Monsieur se croit sincèrement subtile, le myrien étant si « bête »* – cherchait, à chacun de ses passages au château, à savoir si mon Maître me traitait comme je le méritais et surtout à voir s'il ne s'abaissait plus à nouer quelques faibles liens d'amitié avec moi.

— Je suis au courant, Monseigneur, murmurai-je donc sans relever les yeux dans sa direction.

J'entendis Monsieur soupirer sèchement, visiblement contrarié.

— Je me doutais qu'il était parti t'appeler lorsqu'il est remonté à sa chambre avant le dîner.

Je restai muet, pensant que Monsieur se parlait à lui-même. Ce n'était pas son genre de se « justifier » auprès de moi. Je l'entendis se lever et je sursautai malgré moi, effrayé par la suite des événements. Il contourna son bureau et se plaça juste devant moi, me condamnant de son regard intransigeant.

Le silence se fit lourd et stagnant. Les yeux toujours baissés, j'attendis que Monsieur dise ou fasse quelque chose alors que mon corps se sentait impulsé par un désir de quitter le lieu au plus vite. Rien

ne contrariait davantage Monsieur que l'entente cordiale qui pouvait s'instaurer par moments entre mon Maître et moi, même si je restais continuellement à ma place ou tout du moins que j'y veillais au mieux. Monseigneur Denoir se fichait bien de tout cela : de mon respect, de ma soumission et de la manière dont mon jeune Maître me traitait, aussi sévère soit-elle à certains moments.

Lorsqu'il se décida enfin à faire un geste, mon seul réflexe fut de sursauter craintivement. À ma plus grande surprise, il passa à côté de moi sans m'accorder quelque intérêt que ce soit, sortant sèchement du bureau. N'ayant pas la moindre idée de ce que Monseigneur Denoir tramait et n'ayant pas été congédié, je restai immobile, essayant de garder le peu de calme qui m'habitait encore. À peine deux minutes plus tard, il revint accompagné de Sébastian, myrien cocher de la famille Denoir. Sébastian les conduisait à travers tout le pays ; il était habillé d'un costume assez chic, offert par son maître. Je n'aimais pas beaucoup Sébastian car je le trouvais trop austère, trop vide d'expression ; son visage exprimait, si je puis dire, une constante neutralité à faire froid dans le dos. En d'autres termes, il était bien trop semblable à Monsieur. Je ne l'avais jamais entendu parler à aucun myrien du château ; c'était presque à croire qu'il se croyait trop bien pour nous.

Monsieur me désigna du doigt et son serviteur posa sur moi un regard glacial digne de son maître.

— Emmène-le à Fanthom et occupe-toi de faire ce que je t'ai demandé.

Sans crier gare, la terreur s'empara de moi et mon regard se voila en un instant. Mon corps se mit à trembler et j'eus l'impression que l'air qui m'entourait se raréfiait à toute vitesse. Sébastian, telle une machine obéissant au doigt et à l'œil, s'avança vers moi, dénué de toute compassion. Je voulus alors faire un pas en arrière mais mon corps refusa catégoriquement de m'obéir : j'étais totalement paralysé par la peur. Impuissant, je vis Sébastian traverser les quelques mètres qui nous séparaient et lorsqu'il attrapa mon bras, la terreur ne m'habitait plus seulement : elle m'avait totalement submergé.

— Non..., soufflai-je avec désespoir. Pitié...

Les yeux baignés de larmes, je me tournai dans un dernier espoir vers Monseigneur, l'implorant comme jamais je ne le fis par le passé. Il me scruta un bref instant, encore plus glacial que de coutume et rien ne se reflétait dans ses yeux sombres : ni doute, ni compassion. Il fit un geste de la main vers la sortie et Sébastian m'attira sans le moindre ménagement vers la porte du bureau.

— Je vous en prie Monseigneur ! Je vous en prie, pas ça ! Non !

Je me mis à hurler et les larmes ravagèrent sans retenue mes joues. Monsieur ne pouvait pas être aussi cruel ? Il ne pouvait pas m'envoyer chez Fanthom ! Il ne pouvait pas me condamner ainsi et me chasser à tout jamais du château où j'avais passé toute ma vie ! Je ne voulais pas en partir, pas comme ça tout du moins.

— Non ! Non !

Alors que je me débattais, Sébastian m'attrapa par la taille et me souleva, prêt à obéir aux ordres par tous les moyens.

— Oh, Monseigneur, je vous en supplie ! Ne me chassez pas ! Je vais m'améliorer, je le jure !

Mais Monsieur se contenta de me regarder d'un air froid et méprisant, restant des plus insensibles à mes supplications débordantes de sanglots et de peur.

Je me crus perdu au moment où Sébastien ouvrit la porte de l'entrée principale mais il se passa quelque chose à laquelle Monsieur ne s'était sans doute pas attendu. Alerté par mes cris, mon Maître sortit de sa chambre, habillé d'une simple chemise de nuit blanchâtre et se pencha à la rampe de l'escalier. Nos regards se croisèrent et je reconnus dans le sien la surprise et l'inquiétude.

— Maître ! Maître je vous en prie aidez-moi !

— Silence, siffla Monsieur Denoir, visiblement contrarié.

Il quitta l'entrée de son bureau où il se tenait précédemment et avança dans ma direction pour me faire dos et ainsi relever les yeux vers son fils.

— Retourne te coucher, ordonna-t-il simplement.

Mon jeune Maître ne parut pas entendre les choses de la même manière. Il descendit quelques marches, l'air décontenancé.

— Père, que faites-vous ? Où emmenez-vous Luhan ?

— Cet esclave n'est pas digne de notre famille, cracha-t-il avec colère. Sébastien va donc s'atteler à nous en débarrasser et à nous en ramener un nouveau un peu moins stupide !

Il se tourna vers Sébastien, les yeux exorbités.

— Et toi, qu'attends-tu au juste ? cria-t-il sèchement.

Action, Réaction. En un claquement de doigt, je me retrouvai à nouveau entraîné vers la porte d'entrée qui n'était plus qu'à deux pas désormais. J'eus à peine le temps d'apercevoir mon Maître s'élancer dans les escaliers que déjà je me retrouvais hors du château de Monseigneur Denoir, emprisonné par la poigne ferme et robuste de Sébastien.

« L'esclavage est inhumain et réduit l'esclave à la même condition.

Dans ce monde perdu par la folie, c'est finalement la condition humaine qui en a pâti le plus ... »

Luhan

La pluie. Elle tombait en trombes ce soir. Je la sentis sur mon visage, sur ma peau. Elle imbiba mes vêtements en un rien de temps. C'était la première fois que je me retrouvais hors du château de Monseigneur Denoir, la première fois que je ressentais la pluie sur mon visage. L'air était humide et de la terre se dégageait une odeur étrange. Mes sens me paraissaient surdéveloppés, prêts à affronter n'importe quel danger. L'inconnu m'entourait, m'étouffait.

Sébastien m'avait reposé à terre mais sa main gauche entourait mon poignet droit, lui ôtant tout espoir de liberté. Avec hargne, je me débattis.

— Lâchez-moi ! Lâchez-moi ! Je ne veux pas aller là-bas ! Vous ne pouvez pas m'y forcer !

J'étais d'autant plus effrayé ; tout me paraissait dangereux et imprévisible. Je voulais retrouver la sécurité du château, plus encore, je voulais retrouver mon Maître, Lucille et même monsieur Edward.

— Monsieur, ne faites pas ça, par pitié ! Vous ne pouvez pas m'envoyer chez Fanthom ! Vous êtes comme moi vous devez m'aider ! criai-je dans l'espoir d'éveiller en lui quelque chose d'humain ou tout bonnement de myrien.

Il s'arrêta net et resta immobile. Durant une minute, je n'entendis et ne ressentis plus que la pluie qui tombait à n'en plus finir. Je l'observai alors et je crus voir une hésitation marquer son visage, ou plutôt, le traverser. Il ne me regardait pas et j'avais le sentiment qu'il préférerait qu'il en soit ainsi, comme si croiser mon regard allait irrémédiablement le conduire à trahir ses maîtres.

Il reprit sa marche, presque brutalement, et m'entraîna sur l'allée centrale qui menait au grand portail noir du château de Monseigneur Denoir. Sans perdre espoir, je me débattis encore et encore mais ma force était bien inférieure à la sienne. Il ne parut pas même peiner à m'entraîner, comme si mes muscles s'apparentaient à ceux d'un animal faible et insignifiant. Au moment de passer la grille, je m'y accrochai avec rage et détermination, scrutant le château que je ne connaissais que de l'intérieur. Il paraissait sombre et imposant, presque effrayant.

— Tu vas te tenir tranquille, oui ! gronda-t-il.

Il attrapa mes mains et me força à lâcher prise avant de me prendre à nouveau par la taille. Je cessai alors toute résistance et ne fis plus que pleurer, regardant avec désespoir le château s'éloigner, implorant inutilement que quelqu'un vienne à mon secours, mais j'étais seul, totalement seul.

Aux yeux de n'importe quel myrien sensé, le marché de Fanthom était irrémédiablement le lieu le plus abominable et le plus impitoyable qui puisse exister à travers toutes les terres sorcières. Chaque fois que j'entendis un myrien parler de cet homme ainsi que de l'endroit où il se trouvait, un écho de peur résonnait dans la voix du malheureux qui l'évoquait. Fanthom, de son véritable nom, Tom Fanth, était un vieux sorcier disposant du seul et réputé abominable marché d'esclaves : un lieu horrible où les myriens pourrissent lentement et sont soit vendus, soit brûlés lorsqu'ils ne sont plus capables de quoi que ce soit. Monsieur Edward m'avait raconté autrefois d'horribles histoires à propos de myriens torturés, brûlés et même mangés vivants à Fanthom. Les histoires avaient rapidement cessé,

après que Lucille Myn jura, poêle à frire en main, d'assommer monsieur Edward s'il m'effrayait à nouveau de la sorte. J'en avais fait de terribles cauchemars durant plusieurs semaines, et ce furent d'ailleurs mes mauvais rêves les plus violents.

Un coup de tonnerre gronda et, blotti par terre dans la calèche, j'eus un violent sursaut. Tremblotant des pieds à la tête, je m'accrochai au bord de la porte-fenêtre et jetai un coup d'œil craintif à l'extérieur. Tout était noir et effrayant ; j'avais le sentiment d'être en train de tomber dans un immense trou, noir et sans fin, sans le moindre repère d'aucune sorte. Un éclair zébra le ciel, illuminant quelques arbres immenses qui bordaient le chemin que nous parcourions à une allure bien trop vive. Terrifié, je me relaissai tomber sur le plancher dur et me recroquevillai. J'avais peur mais aussi très froid.

Ainsi passa le temps. Ce temps que je ne pouvais là encore pas maîtriser ; il m'échappait constamment, se jouant de moi, de mes rêves et de mes désirs. Il filait, se moquant bien de ce qu'il emportait avec lui comme de ce qu'il laissait derrière. Toujours allongé sur le planché, grelottant un peu, je sentis les premiers rayons du soleil se poser sur ma joue et ainsi la réchauffer. Cette chaleur tiède me redonna quelques forces et j'eus le courage de me relever, regardant une nouvelle fois au travers de la porte-fenêtre. Le jour se levait à peine et tout autour de moi avait une couleur rouge orangée légère. Regarder le soleil se dresser vers le ciel était à mes yeux quelque chose de magnifique et de profondément calme. Je fermai alors les yeux et me concentraï sur la sensation de chaleur que provoquaient les rayons du soleil sur mon visage. Pendant un instant, je me crus à la fenêtre de la chambre de mon Maître qui avait, je dois le reconnaître, une magnifique vue sur le lever du jour. Combien de fois m'avait-il surpris dans sa chambre à contempler le ciel alors que lui-même s'éveillait à peine d'un sommeil profond ? Je ne saurais le dire, mais sans doute cela se comptait-il en centaines de fois. Jamais il ne m'avait disputé pour cela. Il trouvait ma fascination pour le soleil distrayante et bien souvent il m'observait dans ma contemplation naïve et admirative.

— Vous qui savez tant de choses mon Maître, avais-je demandé un matin, là où le soleil sort de la terre, qu'y-a-t-il ?

— Le soleil ne sort pas de la terre Luhan, il tourne autour.

— Il ne s'éteint jamais ?

— Bien sûr que non, avait-il marmonné, riant doucement.

— Croyez-vous que si quelqu'un se trouve tout là-bas, là où il apparaî, il le voit différemment de nous ? Je veux dire... plus grand ? Plus chaud ?

— Je ne pense pas non, mais à vrai dire je ne me suis jamais posé la question.

Il avait ri alors que ses yeux me dévisageaient étrangement.

— Que se passe-t-il, Monsieur ?

— Rien, c'est simplement que par moment tu me donnes l'impression d'être un petit enfant.

— Oh... pardonnez-moi, je n'ai...

— Ce n'était pas un reproche, m'avait-il coupé, me rejoignant à la fenêtre.

— J'aimerais avoir un morceau de soleil, avais-je fini par murmurer, me sachant par avance stupide de prononcer ces mots. Je suis sûr que ses pouvoirs sont inimaginables.

— On ne peut pas découper le soleil, Luhan, et il n'a pas de pouvoirs, à part celui de brûler évidemment. Crois-moi, tu n'aimerais pas en être aussi près que tu le souhaites.

La réponse de mon Maître était incontestablement logique et même irréfutable. Le soleil était une boule de feu, s'en approcher d'un peu trop près ne pouvait qu'être dangereux. Toutefois, malgré ce savoir que j'avais acquis, je ne pouvais m'empêcher de vouloir m'en approcher. Il ne m'intéressait pas, il me fascinait et je ne souhaitais pas en maîtriser les forces, je le désirais ardemment.

Les chevaux s'arrêtèrent brutalement et je perdis l'équilibre. Ma tête heurta alors le rebord de la banquette et je restai à plat ventre quelques secondes, alors que de violents picotements m'élançaient sur le dessus du crâne. J'entendis Sébastien descendre de la calèche et mon cœur se stoppa net. Je m'assis sur le sol à l'opposé de la porte-fenêtre et me mis tout simplement à paniquer. Où étions-nous ? Que se passait-il ? Qu'allais-je devenir ? Quelles que soient les réponses à ces questions, je n'avais aucune envie de les découvrir. Je ne voulais voir que mon Maître et Lucille. Rien de plus, rien de moins. Monseigneur Denoir s'était probablement calmé à l'heure actuelle, j'étais presque certain qu'avec de bonnes et sincères excuses et la promesse d'être un meilleur esclave tout s'arrangerait. J'avais par ailleurs surtout l'espoir que mon jeune Maître ait réclamé avec insistance mon retour à ses côtés.

La porte-fenêtre s'ouvrit sur Sébastien. Son regard était étrange, porteur d'une incertitude ou d'une inquiétude que je ne savais pas vraiment interpréter mais il était clair qu'il ne paraissait pas à son aise.

— Debout Luhan, nous sommes arrivés.

Je l'observai avec attention et ne bougeai pas d'un pouce.

— Où ça ? dis-je à mi-voix, sans même masquer mon souhait de gagner le plus de temps possible.

La calèche me paraissait étrangement rassurante alors que tout mon univers s'effondrait et que l'extérieur ne me promettait que peur et inconnu.

— Tu le sais pertinemment, me répondit-il simplement. Allez, ne fais pas l'enfant et descends de là, tu ne vas tout de même pas m'obliger à venir te chercher, non ?

Je me sentis frissonner et je me mis à regarder autour de moi, à rechercher une échappatoire. Mais je n'avais aucun moyen de fuir. Sébastien me regarda à nouveau avec cet air étrange et monta me chercher. Il me prit par le bras et je ne me défendis pas cette fois-ci. Je n'avais plus le moindre choix, j'étais seul et terrifié et personne ne viendrait à mon secours. Il m'aida à me relever sans le moindre geste brusque ou dur et au moment même où je descendis derrière lui de la voiture, il me

murmura quelques mots de réconfort qui n’eurent pas le temps de faire leur effet.

— Courage, ça va bien se passer.

La première chose que je vis une fois le pied à terre, ce fut deux immenses grilles noires armées de pics d’acier en leur sommet. Au loin, derrière, j’apercevais un vaste domaine avec des chevaux arrêtés dans des allées de terre parallèles qui menaient toutes, une centaine de mètres plus loin, à un manoir étrange. Son haut toit noir lui donnait une allure effrayante. Ses murs étaient de pierre et de longues racines se fauilaient sur sa façade et masquaient même les quelques sordides fenêtres qui apparaissaient. Un frisson remonta le long de ma colonne vertébrale et je déglutis avec difficulté. Sébastian me reprit par le bras, me ramenant brutalement à la réalité. Il se mit en marche vers les grilles et je suivis le mouvement dans un état quasi second.

« La peur est un sentiment étrange. Il nous submerge sans nous laisser le moindre répit. Vient alors la paralysie et là, c'est la noyade assurée. »

Luhan

Habillé de mon simple pull marron à capuche, j'avais froid. Des nuages sortis de nulle part avaient masqué le soleil et une petite brise s'était levée, s'engouffrant à intervalles réguliers dans mes cheveux. Nous n'étions plus qu'à quelques mètres des hautes grilles du domaine de Fanthom : lieu de désespoir et de souffrance pour tant de myriens. J'avais le sentiment aussi effrayant qu'étrange qu'une force très noire émanait de ce lieu dont on racontait tant de mauvaises choses. Un marché d'esclaves. Des êtres vivants vendus pour leur sang à un avenir sordide, promis à l'asservissement, l'humiliation et la souffrance. Les sorciers n'ont-ils jamais songé un instant qu'aucun de nous n'avait choisi de naître myrien ? Cette question ne cessait de tourner en boucle dans ma tête alors que Sébastien, tout aussi myrien que moi, m'emmenait à ceux qui s'enrichissaient de ce que leurs victimes ne pouvaient maîtriser.

Arrivés aux hautes grilles, un petit être étrange apparut devant nous. Il m'arrivait à peine aux genoux et n'était visiblement pas humain. Sa peau était fripée et d'une couleur marron foncé ; on aurait dit qu'elle était vieille et brûlée. Son visage quant à lui était parfaitement lisse et donnait le sentiment plus que flagrant que sa peau était tirée vers l'arrière de son crâne. Il était affreusement laid. Il était doté d'une paire d'oreilles minuscules et trois petites cornes – *à moins que ce ne soit finalement que des grosses bosses* – s'élevaient sur le dessus de sa tête. Ses yeux étaient immenses et hypnotisant. Ils étaient d'une couleur bleu ciel qui contrastait étrangement avec celle de sa peau. L'être étrange posa une main à sept doigts sur la grille et plissa les yeux. Sébastien se racla la gorge.

— Je suis Sébastien, myrien au service de la noble et respectable famille Denoir. J'ai reçu l'ordre de mon Seigneur et Maître de vous revendre ceci.

Il suréleva légèrement le bras par lequel il me tenait et me jeta un regard bref. La créature me scruta de haut en bas puis s'arrêta un long moment sur mes yeux. Je finis par baisser les miens, mal à l'aise.

Un bruit sec me fit sursauter alors que la grille s'ouvrit. Sébastien entra, sans me lâcher et sans porter le moindre intérêt à cette personne si bizarre que nous venions de rencontrer. Au moment de passer devant lui, je ne pus m'empêcher de le regarder une dernière fois. Ses yeux étaient braqués sur moi et son visage se tordit en une grimace affreuse avant qu'il ne me fasse dos pour refermer la grille.

— Qu'est-ce que c'était que cette... personne ? demandai-je maladroitement.

— Un Etumos.

— Mais qu'est-ce que c'est ?

— Ce sont des créatures que certains sorciers apprécient pour leurs... capacités.

— C'est une créature magique alors ?

— Oui, mais celle-ci est maléfique.

J'aurais voulu en savoir davantage. Les créatures magiques étaient des plus rares à notre époque. Beaucoup l'avaient oublié, mais il n'y eut pas que les elfes qui s'éteignirent avec la Grande Guerre,

cette folle guerre. Autrefois il existait de nombreuses créatures magiques incroyables mais, malheureusement, lors de la révolution sorcière, la majorité d'entre elles s'allièrent aux elfes et subirent la même fin tragique. Je n'aurais jamais imaginé que la première fois que je rencontrerais une de ces créatures, ce serait le jour où mes propriétaires se débarrasseraient de moi.

Nous traversâmes les allées d'un pas rapide. Sébastian me paraissait nerveux. Sa main se crispait sur mon bras et son regard allait et venait tout autour de nous, comme s'il s'attendait à être attaqué par quelqu'un ou quelque chose à tout moment. Ce ne fut qu'après l'avoir observé une poignée de secondes que mon cœur s'emballa à nouveau, s'élançant dans une chamade incontrôlable, m'assénant des coups qui me rappelaient à l'ordre. C'était de moi que je devais m'occuper en cet instant, c'était moi qui devais être inquiet et effrayé. Les angoisses de Sébastian, fussent-elles justifiées ou non, ne devaient pas éveiller le moindre intérêt en moi. Je stoppai ma marche brusquement et Sébastian, peut-être surpris que je reprenne ma résistance, s'arrêta à son tour.

— Luhan, ça ne va pas ?

Mes yeux s'écarquillèrent et je fus à deux doigts de lui souligner sa stupidité. « Ça ne va pas » ? C'était donc la seule chose qu'il trouvait à me dire à l'entrée d'un marché d'esclaves où il venait me vendre avant de repartir sans se retourner vers le seul endroit où j'avais grandi depuis ma naissance ?

— Évidemment que non ça ne va pas ! Qu'est-ce que vous croyez ? m'écriai-je – *crétin* ! –.

— Luhan, je sais que tu es terrifié, me murmura-t-il tout en s'approchant de moi pour poser sa main sur mon épaule.

Sans retenue, je me dégageai.

— Je trouve votre compassion aussi bien déplacée que risible monsieur, répondis-je d'un ton sec qui ne m'était pas des plus familiers.

Le regard de Sébastian s'assombrit quelque peu à cet instant et il détourna les yeux, comme mal à l'aise. Il reporta son attention sur moi presque aussitôt.

— Que pouvons-nous faire, Luhan ? chuchota-t-il d'une voix dénuée de toute sa froideur habituelle.

Ce changement me déstabilisa et je fus incapable de desserrer mes lèvres. Il leva à nouveau la main vers moi et serra mon bras tout en s'abaissant au niveau de mon visage.

— Nous ne sommes rien en ce monde, Luhan. J'ignore encore où certains d'entre nous trouvent la force de mettre au monde des enfants qui n'auront pas d'autre choix que de vivre le même enfer quotidien que leurs parents. Si je t'aide à t'enfuir maintenant, nous serons rattrapés et nous mourrons tous les deux après de longues et affreuses tortures. Je ne suis pas même convaincu que nous passerions ces grilles. Les myriens n'ont plus de raisons d'exister, nous ne vivons pas, nous survivons.

Il se redressa, les yeux brillants, et donna un coup sec sur sa chemise pour la remettre droite.

— Alors survis. Survis comme tu peux et fais la seule chose intelligente que tu pourras, avec un peu de chance, contrôler : ne te reproduis pas.

Sèchement, il reprit mon bras et m’attira vers le manoir. Bien que la situation ne fût pas des plus opportunes à mes réflexions, j’étais surpris. Je n’avais jamais songé à la raison pour laquelle des couples de myriens mettaient au monde des enfants. Sébastien n’avait pas tort : à quoi bon donner la vie à un enfant qui ne connaîtra que l’esclavage ? J’aurais d’ailleurs plutôt pensé, après réflexion, que l’on obligeait les myriens à se reproduire afin que de nouveaux esclaves remplacent les premiers lorsqu’ils ne sont plus bons à rien. Mon esprit s’égara rapidement dans un chemin dont je m’interdisais l’accès depuis des années : l’image d’un homme et d’une femme, main dans la main, sans visage. J’ignorais qui étaient mes parents et s’ils étaient en vie. Je n’avais pas la moindre idée du prénom qu’ils portaient et de l’allure qu’ils abordaient. La question de savoir si j’avais été désiré par mes parents m’effleurait l’esprit pour la première fois alors que je me trouvais à la porte du manoir de Fanthom.

Sébastien resserra un peu plus sa poigne autour de mon bras. Les doigts de ma main gauche commençaient à me picoter et bientôt le sang ne les irriguerait probablement plus du tout. Il resta statique, debout devant la porte dix longues secondes avant de s’élancer d’un pas rapide qui me donna l’impression qu’il n’attendait plus que de faire demi-tour. Il fonça droit sur la porte et je voulus brusquement m’arrêter, persuadé qu’il allait rentrer dedans la tête la première, mais rien de tout ceci ne se produisit : nous passâmes à travers sans encombre et j’eus le souffle coupé.

— Un sortilège, murmurai-je en me tordant pour jeter un regard en arrière, mais Sébastien me força à marcher droit.

Je réalisai alors avec effroi que ce n’était pas la porte le sortilège mais le manoir tout entier car nous n’étions pas entrés à l’intérieur : nous étions toujours au dehors, à l’air libre. Ce que je vis alors me paralysa au plus profond de mon être. Des cages, des allées entières de cages avec des gens enfermés dedans. Des myriens sales, aux yeux ternes et aux mines blafardes. Et partout autour de nous, des sorciers. Certains étaient habillés du même haut bleu marqué d’un symbole étrange sur l’épaule gauche. Un triangle noir avec une sorte de vague à l’intérieur. Je supposai alors rapidement qu’ils travaillaient ici. Et parmi eux, d’autres sorciers qui eux se promenaient dans les allées et qui observaient et cherchaient avec attention. À quelques mètres de moi, un homme marchait, la main posée sur le dos d’un enfant d’une dizaine d’années à peine, probablement son fils, qui montrait du doigt une cage en particulier, l’air presque surexcité. Je remarquai alors que les allées à droite ne présentaient que des myriennes alors que celles de gauche ne comportaient que des myriens. Ils étaient de tous âges, certains même plus jeunes que moi. Ils étaient très calmes, le regard vide d’expression. Inconsciemment, alors que les larmes remplissaient mes yeux à tel point que ma vue fut troublée – *ce qui était sans doute préférable à voir l’horreur qui s’étalait devant moi* – je me rapprochai de Sébastien qui passa sa main derrière ma nuque et relâcha mon bras gauche. Je me sentis trembler et je me mordis l’intérieur de la joue pour ne pas laisser échapper le moindre sanglot.

Un homme au loin nous observait d’un air noir suspect. C’était un sorcier portant le même symbole étrange que les autres. Il était très musclé et affreusement laid. Ses yeux louchaient un peu et il

paraissait aussi sale que les myriens en cage. Sa tête était recouverte de quelques mèches de cheveux qui masquaient à peine son crâne jauni. Il devait avoir une cinquantaine d'années.

— Oui, c'est pour quoi ? lança-t-il à Sébastian qui s'inclina immédiatement et appuya sur l'arrière de mon cou afin que je l'imite, ce que je fis maladroitement et tremblotant.

— Bonjour Monsieur, je viens ici à la demande de mon Seigneur et Maître afin de vous vendre un de nos esclaves.

— Et qui est ton Maître ? cracha-t-il sans le quitter des yeux avant de sortir de sa poche un objet étrange rond et long d'environ dix centimètres.

On aurait dit une sorte de morceau de bois pour le moins étrange. Il porta l'objet à sa bouche et claqua des doigts à son extrémité. Une flamme consuma le bout de l'objet et une fumée blanchâtre s'éleva dans les airs, accompagnée d'une odeur nauséabonde qui me souleva le cœur.

— Monseigneur Denoir, du village de Rui.

L'homme ôta l'objet de sa bouche et plissa légèrement les yeux, visiblement sceptique.

— Eh bien, je t'écoute l'esclave, dis-moi ce que ton Maître veut, finit-il par lancer, reportant déjà l'objet à sa bouche.

— C'est lui que je viens vous vendre, Monsieur.

Sébastien me poussa un peu en avant et le sorcier s'intéressa pour la première fois à moi. Au moment où nos regards se croisèrent, il écarquilla les yeux. Il jeta son objet puant à terre et traversa les deux mètres qui nous séparaient. Il passa sa main derrière ma tête et me tira les cheveux en arrière. Il me fixa droit dans les yeux, sans même sourciller. Au bout d'une dizaine de secondes, il me relâcha et je fis un pas en arrière, effrayé et endolori.

— Monsieur Denoir vend son esclave aux yeux rouges ? demanda-t-il à Sébastian, sa voix devenue beaucoup plus sérieuse tout à coup.

— Oui, Monsieur.

L'homme me regarda attentivement, l'œil jaunâtre. Je me sentis presque immédiatement mal à l'aise mais il m'était impossible de lui demander de cesser cette observation qui me donnait le sentiment d'être transpercé de part en part.

— Combien ? demanda-t-il sans détacher ses yeux des miens.

— 700 sem.

Ce fut visiblement excessif comme demande. Le sorcier se tourna brutalement vers Sébastian et s'approcha d'un pas dangereusement menaçant dans sa direction.

— N’essaierais-tu pas de me voler, esclave ?

Sébastien, effrayé, recula d’un pas et s’inclina immédiatement, gardant le dos voûté.

— Évidemment que non Monsieur, je ne me permettrai jamais de commettre une telle faute. Ce ne sont que les propos de mon Maître et je vous les retransmets tels qu’il me les a énoncés.

Le sorcier laissa échapper un bruyant grognement rauque – *dégoûtant* – puis cracha par terre à tout juste quelques centimètres de mes pieds. Il fourra ses mains dans ses poches et sortit de l’une d’entre elles un nouveau morceau de bois étrange qu’il remit à sa bouche et alluma d’un claquement de doigt. Il marmonna quelques minutes et ni Sébastian ni moi n’osions prononcer un mot ni même nous regarder.

— Et qu’a-t-il fait de mal pour être revendu ? finit-il par demander à Sébastian.

— C’est l’esclave du fils de Monseigneur Denoir ainsi que de sa respectable épouse, Madame Denoir. Mon Maître ne semblait pas... trouver saine la... relation amicale qui s’était instaurée entre le jeune maître Denoir et cet esclave. Il préfère donc s’en séparer afin d’obtenir un autre esclave en échange.

— En plus des 700 sem ?

Le sorcier parut à deux doigts d’hurler.

— Mon Maître se doutait que vous ne seriez pas des plus... emballés par sa demande, commença Sébastian de sa voix la plus humble et mélodieuse.

Par moments, Sébastian me donnait l’impression d’ensorceler ses interlocuteurs. Lorsqu’il parlait à mi-voix, ses intonations étaient curieusement mélodieuses et caressaient les oreilles, comme si ses mots n’étaient que douceur et bonté.

— C’est pourquoi il m’a fourni quelques arguments susceptibles de vous intéresser... si vous me permettez de vous les exposer, évidemment.

Avec agacement, le sorcier lui fit un signe de main rapide afin de l’inviter à poursuivre.

— Bien que vous l’ayez incontestablement remarqué de vous-même, l’esclave a les yeux rouges ce qui est plus que rare vous en conviendrez. Il n’a servi qu’une seule et unique famille et a reçu une éducation exemplaire. Il n’a que quatorze ans et sait absolument tout faire, même lire et écrire. Il n’est jamais malade et parle très peu. Vous n’aurez pas de problèmes avec lui.

— Sauf s’il fait ami-ami avec des êtres qui lui sont de loin supérieurs, cracha-t-il d’un air mauvais.

Le ton haineux n’avait visiblement appelé à aucune réponse de mon revendeur. Le sorcier parcourut à nouveau les quelques mètres qui nous séparaient et me contourna afin de m’observer avec attention. Durant quelques longues minutes, il m’observa minutieusement, allant même jusqu’à soulever mon tee-shirt pour regarder mon ventre ainsi que mon torse et mon dos.

— Il est en bon état, finit-il par marmonner, une infime tonalité de déception dans la voix. Tu es encore puceau ?

Bouche bée, la question m'avait totalement déconcerté. Je me tournai alors timidement vers Sébastian qui, au lieu de m'encourager, s'impatia.

— Eh bien, réponds à la question voyons ! Ne sois pas mal élevé.

Je restai tout de même bêtement troublé – *et c'était moi le mal élevé ?* – avant de retrouver la parole dans un sursaut.

— Oui, monsieur.

— Cela ajoute sûrement à sa valeur, commenta monsieur Sébastian. Si personne ne l'a jamais...

— Toi, ferme-la tu veux ! lui lança le sorcier avant d'interpeller un de ses collègues qui m'observait étrangement un peu plus loin.

L'homme s'empressa de nous rejoindre. Il portait la même tenue que les autres sorciers, avec la marque sur l'épaule gauche. Il paraissait jeune et empoté. Il était grand et maigre, brun, les yeux noirs et visiblement très nerveux.

— Oui patron, vous m'avez demandé ?

— Occupe-toi de cet esclave. Donne-lui 700sem et laisse-le emporter l'esclave de son choix dans la section B.

Le jeune sorcier me dévisageait et son supérieur claqua des doigts avec impatience.

— Oh, tu m'écoutes !

— Euh... oui, patron ! Bien sûr, je ne fais que ça ! 700 sem et un esclave de la section B ! Je suis sur le coup !

Il se mit en marche, signifiant à Sébastian de le suivre d'un geste de la main. L'autre sorcier me prit par le bras et je lançai alors un regard empli de désespoir à Sébastian, lui-même apparemment troublé. Mon cœur se mit à battre au rythme de ma peur qui me saisissait douloureusement et me paralysait, comme de la glace lancée à pleine vitesse. Sébastian me regarda quelques secondes, l'air désolé. Je le vis hocher légèrement de la tête sur la droite et j'eus le sentiment qu'il me disait au revoir. C'est alors qu'il se mit en marche vers le sorcier qui l'attendait un peu plus loin. J'eus un mouvement vers lui, j'aurais voulu le rattraper mais le bras de mon nouveau propriétaire me tenait déjà fermement.

— Où crois-tu aller ? me dit-il tout en m'attirant vers la direction opposée.

— Sébastian ! Sébastian ! hurlai-je en vain.

Mais il ne se retourna pas. J'entendis alors mon bourreau ricaner.

— Que veux-tu que cet esclave fasse pour toi ?

En seule réponse, je me débattis quelque peu mais ma force restait tellement inférieure à la sienne qu'il ne sembla pas même s'en rendre compte.

— Ne t'en fais pas petit myrien aux yeux rouges, je vais te bichonner, tu peux me croire. Je n'en rencontrerai probablement pas beaucoup des comme toi.

Il me força à traverser une des allées d'esclaves parmi lesquels certains me regardaient avec surprise. Sans doute la terreur se lisait sur mon visage et encore une fois, les larmes y roulaient. Ils devaient me trouver faible et misérable. Le sorcier finit par s'arrêter devant une cage vide. Elle me paraissait minuscule, je n'étais pas même convaincu d'y tenir assis. Il ouvrit la porte et me poussa sans ménagement.

— Allez entre là-dedans !

— Non... non je vous en prie, tentai-je avec de grands sanglots.

Sanglots qui ne furent pas des plus convaincants. Après m'avoir saisi par les cheveux, il me força à entrer dans la cage, referma la porte sur moi et prononça une formule de scellement.

« C'est incroyable de voir comment une vie peut basculer en un seul instant.

On raconte qu'autrefois, nous avions tous un ange gardien et que, alors que les moments les plus sombres de notre vie étaient à notre porte, il nous envoyait un signe afin que nous ayons une chance d'éviter les pires tracas et souffrances.

On racontait également que l'ange nous protégeait.

Oui, on racontait...

Autrefois. »

Luhan



h

À genoux dans ma petite cage, les mains accrochées au grillage et aussi terrifié que sanglotant, je ne cessai pas de rechercher Sébastian du regard. Je scrutai chaque recoin que mes yeux pouvaient voir, comme s'il existait la moindre chance qu'il revienne brusquement vers moi. C'était pourtant impossible... mais mon esprit n'arrêtait pas de s'agripper à cet espoir, s'obstinant à croire qu'il allait arriver d'un bond pour me porter secours.

Je devais le reconnaître, je n'avais jamais été aussi effrayé de toute ma vie, même Monseigneur Denoir n'avait pas été capable de faire naître en moi ce sentiment avec une telle intensité.

Après un temps de sanglots et de tremblements à rechercher la présence de Sébastian, je commençai à réaliser qu'il ne viendrait réellement pas me rechercher. Je regardai alors les cages autour de moi, craintif et perdu. Je n'étais entouré que d'hommes myriens et tous me fixaient avec un air mi-étonné mi-navré. Je les trouvais tous sales et maigres. On aurait dit qu'ils étaient en train de se décomposer dans leurs cages en attendant d'être vendus ou de mourir. Et quelque chose en moi me disait que ce n'était pas qu'une impression au final. Les cages étaient mises les unes à côté des autres, formant des allées, et à certains endroits, elles étaient même empilées les unes sur les autres.

Je remarquai alors pour la première fois un garçon, pourtant tout juste en face de moi. Il n'avait sans doute pas plus de huit ans. Les cheveux châains et le visage égratigné par endroits, il était assis dans sa cage, genoux serrés contre lui. Son nez retroussé et ses lèvres pincées lui donnaient un petit air doux et fragile. Il me paraissait presque aussi effrayé que moi, à la différence que lui ne versait pas la moindre larme. Il me regardait, comme les autres, et ses yeux brillaient d'une tristesse qui me semblait immense, bien plus énorme que lui. Je cessai alors immédiatement de pleurer. Et bien que mon corps restât parcouru par des spasmes de peur, je tentai d'être aussi courageux que lui.

Lorsque le soleil se coucha, une éternité plus tard, j'avais le sentiment d'avoir été abandonné de toute part et que ma vie avait sombré dans un gouffre de désespoir et de peur. Rien n'aurait pu être pire. C'est alors que la pluie se mit à tomber en trombes d'eaux – *misère !* – et que je me retrouvai au bout de quelques minutes à patauger dans une marre d'eau boueuse. Les sorciers avaient quitté le marché depuis plus d'une heure maintenant et tous les esclaves étaient aussi silencieux qu'en leur présence. Peut-être étions-nous surveillés de loin ? Quoi qu'il en soit, aucun myrien ne prononçait un mot, certains ne desserraient les lèvres que pour laisser entrevoir leurs dents qui claquaient. Un vent frais s'était levé dès le coucher du soleil et je ne pouvais pas croire qu'ils allaient nous laisser là, toute la nuit, dans le froid et sous la pluie.

— Eh ! Eh, quelqu'un ! me suis-je mis à hurler sans même avoir conscience de la folie qui me prenait. Messieurs, venez nous aider ! Il pleut !

J'attendis quelques secondes sans que qui que ce soit ne vienne répondre à l'écho de ma voix. Seuls quelques myriens se redressèrent pour me regarder – *et sans doute repérer qui était l'idiot d'esclave qui espérait qu'on lui apporte une couverture et un potage chaud* –.

— Messieurs, je vous en prie venez nous aider ! On va mourir de froid !

— Ça sert à rien ce que tu fais gamin, me lança une voix chevrotante dans l’allée en face de moi.

Je tournai alors la tête dans sa direction et l’observai un instant en silence. Bien que la pénombre et la pluie ruisselant sur mon visage m’empêchassent d’y voir clair, je pus constater qu’il s’agissait là d’un vieil homme. Il était minuscule et j’avais l’impression que debout, il serait à peine plus grand que l’enfant deux cages à côté de lui. Pour une raison totalement inconnue, il me sourit, laissant entrevoir une bouche à laquelle il manquait quelques dents.

— Ils ne viendront pas. Ils ne viennent jamais, ajouta-t-il sur un ton presque jovial.

Je décidai alors de l’ignorer.

— Je vous en prie ! Ne nous laissez pas sous la pluie !

— Même s’ils t’entendaient, ils ne t’aideraient pas. Qu’est-ce que ça peut faire que les rats prennent l’eau ou pas ? Le mauvais temps élimine les esclaves de petites constitutions et épargne les plus robustes.

Assis dans le fond – *si je puis dire* – de sa cage, il se redressa légèrement pour s’accrocher aux barreaux, me fixant.

— Tu devrais garder tes forces car la nuit promet d’être longue.

— Tu vas la fermer, le vieux ! beugla un homme dans la cage juste au-dessus de celle du vieillard.

Il donna un coup de pied dans le fond de sa cage, faisant sursauter l’importun qui se recroquevilla sur lui-même. C’était un homme aux cheveux foncés et à l’air mauvais et fatigué. Il me regarda avec colère.

— Y’en a ici qui veulent crever en paix ! Alors merci de ne pas rameuter les abrutis de service ! Tout le monde n’a pas ta chance ici, yeux rouges !

Je le dévisageai.

— Ma chance ? répétai-je dans un murmure.

Et malgré la faiblesse de ma voix, il sembla avoir saisi ma question.

— Tu es unique ici, tu ne resteras pas longtemps ! Alors merci de profiter de ton séjour en silence, histoire qu’on se fasse pas tous fouetter pour toi ! rugit-il d’un ton qui n’appelait pas à la moindre confrontation.

Jamais je n’avais entendu un myrien parler aussi sèchement et avec autant de colère. Même monsieur Edward n’était pas aussi vindicatif – *enfin quoi que...* –.

— Tu devrais être plus gentil, Hector, marmonna le vieux en souriant d’une manière effrayante. Quand tu râles comme ça, on dirait un sorcier.

— Va crever, le vieux ! cracha-t-il en se calant le dos dans le fond de sa cage, les bras croisés.

Le vieillard se tut et le silence se fit à nouveau. La pluie sembla redoubler d'intensité et je recherchai désespérément autour de moi un regard compatissant. Pourtant, tout le monde semblait faire comme si de rien n'était. La majorité de ceux que je voyais était en train de dormir ou tout du moins de somnoler. Comment y parvenaient-ils, alors que l'on se noyait dans la boue ? Que nos vêtements étaient tous imbibés d'eau ? Que nos corps tremblaient de froid et de faim ?

Cette nuit-là, je fis un rêve. Enfin... je crois qu'il s'agissait d'un rêve. Il plut toute la nuit, de manière plus ou moins violente, et jamais je n'eus aussi froid. Pourtant, la fatigue me permit de dormir quelques secondes par-ci par-là. Le plus étrange était que dans ces instants rares, aussi fugaces furent-ils, je me sentis « bien », oubliant mon triste sort et la pluie qui me tombait inlassablement dessus. À un moment, je crus voir quelqu'un ou plutôt... quelque chose. Il s'agissait, à première vue, d'un homme torse nu et pieds nus, habillé d'un simple pantalon marron. Il était sous la pluie, à une centaine de mètres de ma cage, et il me regardait avec des yeux tels que je n'en n'avais jamais vus ! Ils étaient jaune ambre et ronds comme des billes. Sur ses avant-bras, des plumes grises apparaissaient et il portait sur son torse un dessin de couleur rouge sang. Il représentait une demi-lune accompagnée de deux sortes de vagues, situées dans le creux que formait la lune. En dessous, deux triangles dont la pointe se touchait. Un sablier peut-être ? L'homme étrange me fixa quelques secondes de ses yeux jaune perçant et j'eus le sentiment d'être transpercé de part en part. C'est à cet instant, je crois, que je me suis réveillé. La pluie s'était arrêtée et le jour n'était pas encore tout à fait levé mais les sorciers étaient déjà là et ils tapaient sur les cages pour tous nous réveiller. Celui qui passa dans mon allée, je ne l'avais jamais vu avant. Il était très grand et énorme, je n'aurais même jamais songé que quelqu'un puisse être aussi imposant.

— Eh, on se réveille bande de chiens ! Plus vite que ça ! Les premiers clients vont arriver et je vous conseille d'avoir l'air docile ! beugla-t-il en donnant un violent coup de pied dans ma cage – *j'étais pourtant bien réveillé !* –

Alors que les myriens autour de moi commençaient à remuer un peu – *enfin façon de parler* –, je regardai vers l'espace vide, près des arbres, où j'avais imaginé cet être étrange. Mon esprit ne semblait pas vouloir se détacher de ce souvenir nocturne. Peut-être était-ce simplement parce que celui-ci refusait de faire face à la réalité qui s'étalait tout juste un mètre plus loin. J'avais néanmoins une impression particulière et innommable, un sentiment angoissant qui m'intimait que je passais à côté de quelque chose.

Le bruit sec d'une serrure rouillée me fit sursauter. On ouvrait ma cage. Je reconnus sans peine le sorcier d'hier à qui Sébastian m'avait abandonné. Il m'attrapa par le bras sans sommation quelconque et me tira à l'extérieur de mon enclos.

Durant une bonne partie de la nuit, j'avais imaginé le sentiment de liberté et d'espace que je ressentirais si jamais je parvenais à quitter ma prison. Le simple fait d'avoir fermé les yeux mille fois et d'avoir mentalement ouvert ma cage et passé sa porte m'avait presque réconforté et protégé du froid qui m'avait assailli sans relâche. La réalité fut nettement moins merveilleuse. La première sensation qui me parcourut fut la douleur ; pas celle occasionnée par la poigne ferme de mon bourreau, mais celle de mes deux jambes, ankylosées par ces longues heures pliées sous mon poids.

J'avais la désagréable sensation de ne plus avoir de jambes et, de ce fait, de pouvoir m'effondrer à terre à n'importe quel instant. Vint ensuite le retour si désagréable et paralysant du froid ; j'étais resté immobile si longtemps que l'humidité de mes vêtements s'était elle-même figée. Mais maintenant que je bougeais enfin pour me redresser, je réalisais qu'ils étaient encore entièrement imbibés d'eau.

— Suis-moi, ordonna-t-il, faisant déjà volte-face.

Il traversa mon allée de cages et je le suivis, grelottant. J'enroulai alors mes bras autour de moi, espérant ainsi capturer un peu de chaleur. Le sorcier accéléra le pas et je continuai de le suivre, regardant avec horreur le nombre d'allées de cages. J'avais l'affligeante certitude d'avoir autour de moi des centaines d'esclaves. Le marché de Fanthom n'était certes pas réputé pour être le plus grand marché d'esclaves pour rien, mais connaître une réalité en principe et la voir de ses propres yeux n'était incontestablement pas la même chose.

Le sorcier me jeta un regard noir et s'arrêta au bout de quelques pas, l'air contrarié.

— Tu vas te bouger, oui ? Stupide esclave !

J'accélérai le pas et traversai ainsi les trois mètres qui nous séparaient. Il m'attrapa par les cheveux et me poussa sèchement en avant, m'arrachant un gémissement étranglé.

— Tu as de la chance de valoir ton pesant d'or ! Sinon je te réduirais en charpie ! Avance !

Le sorcier bifurqua sur la droite d'un pas raide, et je sursautai peureusement au moment où il me dépassa, craignant un coup. Il n'en fit rien, ne m'accordant pas même un regard. Je repris donc ma marche et longeais désormais des centaines de cages contenant cette fois-ci des myriennes. Tout comme les esclaves masculins de l'autre côté du marché, ces dernières me dévisagèrent sur mon passage. J'ignorais si cela était dû au fait que j'avais l'air totalement submergé par la peur – *ou parce que j'étais nouveau dans le coin peut-être ?* – ou si cela avait un rapport avec mes yeux rouges. Je savais, pour l'avoir entendu plus d'une fois par ma douce Lucille, que ma singularité me rendait « précieusement rare », mais je n'avais jamais réfléchi à l'attention que cette distinction pourrait susciter à l'extérieur du Manoir de Monseigneur Denoir.

Ici encore, les myriennes étaient sales et, pour certaines, tout juste vêtues. Je me sentis gêné en voyant une femme dans les âges de Lucille porter une robe blanche tellement déchirée que l'on pouvait voir ses seins nus. Mes joues s'empourprèrent quelques secondes et je m'empressai alors de baisser la tête. C'était la première fois que je voyais une femme à moitié nue. Troublé, j'accélérai vivement le pas et ne quittai mes pieds des yeux qu'une vingtaine de cages plus loin.

Je tombai alors nez à nez avec le regard hypnotique et ravageur d'une jeune myrienne. Elle était assise dans sa cage et m'observait telle une bête curieuse. Ses yeux n'étaient pas comme ceux des autres myriens ; ils étaient marrons, certes, mais avec des reflets rouges très prononcés. Je n'avais jamais vu, ni même entendu parler, de myriens dotés d'iris autres que entièrement rouges ou entièrement marrons (à l'exception de ce fameux myrien né avec un œil de chaque). Elle avait un visage profondément doux et angélique ; malgré les égratignures qui l'écorchaient, et la saleté qui le souillait, il restait magnifique. Elle avait de longs cheveux noirs raides qui, bien qu'encore humides

de la nuit passée sous la pluie, faisaient ressortir ses lèvres fines et rosées et je sentis mon cœur battre une chamade enjouée – *sans la moindre pensée pour Lilly que je m'étais pourtant juré d'être la seule myrienne de mes songes. Honte à moi !* – et je m'arrêtai net au milieu du chemin. Nous restions alors ainsi, à nous fixer en silence, et j'eus l'étrange sentiment que plus rien n'existait en dehors de nous deux. C'était là quelque chose de profondément perturbant ; je n'aurais jamais pu imaginer qu'il puisse être possible d'occulter ainsi tout ce qui m'entourait.

« Lorsque l'on n'a rien et lorsque l'on n'est rien, quelle force peut-on opposer au mal qui nous happe, qui nous attaque et nous jette à terre ?

À quoi bon se battre avec rage à chaque instant, si la vie ne nous donne jamais rien en retour ? »

Luhan

Le retour à la réalité fut quant à lui brutal et douloureux. Ce fut seulement au moment où je tombai violemment à terre, le goût du sang se répandant dans ma bouche, que je repris conscience de ce qui m'entourait, de la réalité. Le sorcier m'avait tout bonnement frappé au visage, s'impatientant de ma lenteur. La myrienne, quant à elle, avait sursauté craintivement mais je compris tout de suite – *non sans surprise* – que cela n'avait rien à voir avec la présence du sorcier ou sa brusque violence. Au contraire, c'était pour moi qu'elle s'inquiétait. Elle se redressa légèrement et agrippa les barreaux de sa cage. À plat ventre par terre, je ne la quittai toujours pas des yeux jusqu'à ce que le – *gros porc puant de* – sorcier m'attrape par les cheveux et me tire sans le moindre ménagement derrière lui. Il m'entraîna ainsi sur tout le reste de l'allée et, malgré la douleur, je gardai les lèvres serrées.

Arrivé au bout de la chaîne sans fin de prisons myriennes, je pouvais voir un peu plus loin l'illusion plus vraie que nature de l'imposant Manoir au toit noir. Je constatai que, vu de l'autre côté, je voyais la même façade qu'à mon arrivée, comme si l'étrange domaine me faisait une nouvelle fois face. Je regardai alors la fausse porte que j'avais traversée avec Sébastian la veille avec attention et un – *grotesque* – espoir me saisit ; celui de repasser de l'autre côté et d'être – *pourquoi pas ?* – libéré. Néanmoins, le sorcier me tira dangereusement vers la droite et mon espoir de libération retomba aussi vite qu'il était monté en moi.

Je remarquai alors une autre porte en bois, beaucoup plus discrète, taillée dans l'angle que formait la façade sur ses côtés extérieurs. Etant donné la direction que prenait le sorcier de son pas sec et lourd, il était clair que cette dernière était notre destination. Pendant un bref instant, je me demandai où cette illusion allait nous mener. À une autre partie du marché d'esclaves peut-être ? Je déglutis, ne voulant pas imaginer qu'il puisse y avoir encore ailleurs d'autres centaines de myriens attachés et prisonniers.

À tout juste un mètre de la porte, le sorcier lâcha mes cheveux pour saisir mon pull. Il me jeta en avant avec force, comme on lancerait une balle à un adversaire à dix mètres de soi. Je crus passer au travers de la porte illusoire mais ma naïve erreur fut pour le moins douloureuse. La porte était parfaitement réelle, et je m'y écrasai la tête la première sans la moindre retenue. Le choc fut tellement violent, que je fis trois pas en arrière et tombai sur l'arrière-train, sonné. Le sorcier éclata de rire. Un rire gras et fort.

Je n'eus pas même le temps de reprendre mes esprits. Il m'attrapa par le bras et me releva comme si je n'étais pas plus lourd qu'un petit chiot. Je titubai et me rattrapai au dernier moment à son bras. Il me repoussa si méchamment, que son coude heurta ma joue. Je me retrouvai alors de nouveau à terre, la joue douloureuse, la tête dans un étau.

— Debout !

Je restai quelques secondes à genoux et plaquai ma tête contre mon bras, essayant de retrouver mes esprits. Une violente nausée me prit et je crus bien vomir aux pieds d'un de mes nouveaux propriétaires. Heureusement pour moi, rien ne sortit – *en même temps avec l'estomac vide...* –, car il m'aurait sans doute donné une correction digne de ce nom pour un tel affront.

— Tu as trois secondes pour te relever, esclave, après c’est moi qui te relève et ça risque bien de te coûter une jambe ! Un ! Deux !

Précipitamment, je me redressai et titubai une nouvelle fois. Ma tête me lançait tellement que ma vue était trouble. Je rejoignis le sorcier comme je le pus et il me tira par le bras jusqu’à la porte. Il l’ouvrit et m’entraîna dans ce qui me parut être au premier abord un hall d’entrée. La vue toujours trouble, je me laissai diriger sans protester et me concentraï sur mes pieds, rassemblant tout ce qui me restait d’esprit pour les faire avancer sans chuter.

J’étais en train de progresser sur un carrelage blanc et vert. Les carreaux, de grandes tailles, alternaient entre ces deux couleurs. À ma grande surprise, ma vue sembla décidée à revenir à la normale, rendant ainsi à ce qui m’entourait une forme définissable. Je me trouvais finalement dans une sorte de grand réfectoire. Il y avait trois longues tables en bois rectangulaires au milieu de la pièce, couvertes de couverts sales et cassés. On aurait dit qu’il y avait eu une bataille de nourriture dont les survivants en matière de vaisselles étaient proches du néant. En observant un peu plus attentivement, je remarquai même que des restes de nourriture tachaient les murs blanc-cassé.

Le sorcier me fit traverser toute la pièce et j’en profitai – *avec toute ma discrétion naturelle* – pour essayer d’attraper un morceau de pain – *visiblement moisi* – resté sur l’une des tables. Le sorcier donna un à-coup sec sur mon bras et je n’insistai donc pas, laissant mon bref espoir de dégustation derrière moi.

J’avais beaucoup de mal à saisir l’explication associée à la situation qui s’étalait devant mes yeux. Étant donné la saleté manifeste et le nombre important de tables, j’avais le sentiment premier que cet endroit servait de « cantine » pour nous autres, myriens. Les sorciers n’avaient pas besoin d’autant de tables dans la mesure où, à première vue, ils n’étaient pas plus d’une dizaine à nous surveiller. J’avais, de plus, on ne peut plus de mal à les imaginer manger dans la crasse et le désordre. Ce genre de conditions ne pouvait être mis en place que pour des êtres tels que les myriens, cela me paraissait évident. Mais d’un autre côté, ce serait bien là la première fois de ma vie que je verrais un myrien assis sur une chaise, devant une table. Pour ma part, je n’en n’avais jamais fait l’expérience, mais peut-être que, dans certains endroits, ce genre de pratique s’avérait courante.

Mes réflexions s’arrêtèrent là, le sorcier ayant parcouru toute la salle afin de rejoindre une nouvelle porte. Cette fois-ci, il eut la délicatesse de ne pas m’y jeter la tête la première, se contentant de l’ouvrir et de me pousser de l’autre côté. Il entra à son tour et referma la porte dans un claquement sec qui me fit l’effet d’une douche froide. Comme si je me réveillais enfin, je commençai à m’inquiéter de ma présence en ce lieu ainsi que de mon sort. Angoissé, je regardai autour de moi : j’étais dans un somptueux bureau. Le sol était habillé du même carrelage blanc et vert que dans la pièce précédente ; les murs, quant à eux, étaient tapissés de vert et de jaune pâle dans des motifs étranges, comme si les deux couleurs se jetaient constamment l’une sur l’autre. L’élément principal de la pièce était incontestablement le bureau en bois vernis. Il m’aurait été bien impossible de ne pas le remarquer étant donné sa taille imposante et les magnifiques sculptures faites main qui l’ornaient. Je n’aurais pas vraiment pu définir ce qu’elles représentaient ; je ne discernais qu’un ensemble de formes harmonieuses et arrondies.

Derrière le bureau, se tenait un homme qui me fit penser immédiatement à Monseigneur Denoir ; cet

air froid, ce regard hautain et intransigeant, c'était là une copie presque conforme de ce qui se dégageait de plus désagréable de mon ancien propriétaire. Je frissonnai alors, persuadé que mes ennuis étaient sur le point de prendre un nouveau tournant, là encore peu rassurant et probablement peu plaisant pour ma personne.

Debout derrière son bureau, le sorcier me regardait de ses grands yeux noirs. Son visage était marqué par des traits tirés et durs. Ses lèvres étaient droites et serrées et je pensai alors immédiatement qu'il s'agissait là d'un homme qui ne souriait guère. C'était un peu triste au fond, ne jamais sourire c'est ne jamais rire, et ne jamais rire revenait un peu à ne jamais prendre plaisir à vivre. Il était habillé d'un costume noir et d'une longue cape fermement attachée à son cou, si fermement d'ailleurs que je me demandais comment il parvenait à respirer.

Le premier sorcier, celui qui m'avait traîné jusqu'ici, me força à avancer de quelques pas, ne lâchant pas mon bras – *croyait-il que j'allais partir en courant à toutes jambes alors que j'étais cerné par des brutes épaisses ?* – Il m'obligea à m'agenouiller et je ne résistai pas.

— Voilà l'esclave que vous m'avez demandé, monsieur.

— Merci Romain, répondit-il sans me quitter des yeux.

Sa voix me parut étrangement calme et aimable, tranchant irrémédiablement avec l'air dur qui se dégageait de lui depuis notre rencontre. L'autre sorcier contourna son bureau et j'abordai malgré moi un regard craintif. J'aurais voulu paraître plus sûr de moi, moins faible, mais le courage – *déjà un peu piteux* – qui résidait en moi s'était profondément enfoui dans un lieu inaccessible à mon esprit. Je baissai donc les yeux à peine un instant plus tard.

— Lève-toi que je te regarde.

J'obéis sans hésitation.

— Regarde-moi, ajouta-t-il à mi-voix.

Je relevai les yeux et il plaça deux doigts sous mon menton. Nos regards se soutinrent quelques instants et il me sembla presque captivé.

— Magnifique, conclut-il.

Il fit un pas en arrière et porta son attention vers son collègue sorcier.

— Où est la myrienne ?

— Corner l'amène.

— Parfait. Tu peux préparer les chevaux et les provisions.

Le sorcier hocha de la tête et fit volte-face. La porte claqua derrière lui et je sursautai nerveusement.

— Comment t'appelles-tu ? me demanda-t-il.

— Luhan, Monseigneur, répondis-je dans un murmure.

— Luhan... Eh bien Luhan j'ai déjà trouvé un acquéreur pour toi.

Surpris, j'ouvris la bouche, près à demander de qui il s'agissait, mais je me ravisai immédiatement, me traitant silencieusement d'idiot ; comme si un esclave pouvait se permettre de poser la moindre question à un sorcier...

— Estime-toi heureux, myrien aux yeux rouges, tu vas avoir l'honneur de te rendre à la cité royale, dans le château de sa majesté le Roi.

— Merci Monseigneur, répondis-je humblement.

Il retourna à son bureau et attrapa quelques papiers qu'il se mit à parcourir des yeux. Mon esprit se concentra sur cette nouvelle information que j'apprenais. J'allais être envoyé à la cité royale. J'avais beaucoup entendu parler de cette cité et mon esprit l'imaginait comme un lieu incroyable et magnifique, rempli d'histoire et de magie. Du peu que mon Maître m'en avait appris à ce sujet, il n'y avait pas d'endroit plus beau et majestueux au monde. J'avais toujours eu du mal à croire que les sorciers puissent être les investigateurs de quelque chose qui s'approchait du merveilleux, mais mademoiselle Éléonore m'avait justement rappelé à l'époque que la cité avait été bâtie bien avant la Grande Guerre, cette folle guerre. Autrefois, les sorciers étaient bons et généreux, et tout était bien différent.

Au fond de moi, à cette pensée, quelque chose de profondément triste s'éveilla. Mon jeune Maître... jamais plus je ne le reverrai, jamais plus je n'entendrai sa voix. Je ne le verrai pas apprendre à maîtriser son dragon et je ne serai plus là pour prendre soin de lui. Au cours de la longue nuit passée sous la pluie, je m'étais strictement interdit de songer à mon Maître, élevant des barrières mentales immenses entre les événements présents et mes souvenirs. Je sentis ces barrières s'effriter dangereusement et mon cœur se serra. J'étais sans doute stupide ; aucun myrien ne voudrait pleurer pour la perte de son Maître je suppose, mais une partie de moi restait vigoureusement attachée au seul sorcier qui sut être, en quelque sorte, mon ami. Et puis... j'avais grandi à ses côtés.

La porte s'ouvrit une nouvelle fois et mes pensées s'estompèrent immédiatement. Un sorcier, Corner je supposai, se débattait avec une myrienne. Il s'agissait de la jeune fille au regard hypnotique. Elle luttait comme une véritable tigresse et je me sentis immédiatement gêné d'avoir été aussi docile comparativement à elle.

— Tiens-toi tranquille !

Elle le griffa au visage avec rage et se figea, comme si elle réalisait soudainement ce qu'elle venait de faire. Le sorcier porta sa main à sa joue et regarda ses doigts : il saignait. Je retins moi-même ma respiration, effrayé par la tournure que risquait de prendre la situation. La colère masqua son visage et il lui astreignit une claque si forte qu'elle tomba par terre dans un gémissement sourd.

— Sale petite garce !

Il lui donna un coup de pied en plein ventre et elle roula sur elle-même avant de se recroqueviller. Je regardai la scène avec de grands yeux, n’osant pas bouger un cil. Le sorcier amorça un nouveau coup de pied, mais il s’arrêta à l’appel de celui qui, visiblement, était le chef en ces lieux.

— Corner ! Cela suffira.

Le sorcier grogna et essuya sa joue ensanglantée.

— Qu’on lui coupe la main, bordel !

— Pas aujourd’hui, répondit-il simplement en posant les feuilles qu’il tenait encore.

Le sorcier parut étonné car il releva sèchement la tête vers son supérieur.

— Pas... aujourd’hui ? Mais monsieur ! Elle a porté la main sur un sorcier ! Cette sale petite chienne mériterait d’être...

— Cette myrienne a un propriétaire et ce n’est pas nous. Et ce dernier a déjà réglé les frais en cours, nous n’avons plus libre droit sur sa vie.

— Un myrien qui agit violemment envers un sorcier doit être puni comme il se doit, monsieur, rétorqua-t-il sèchement. Le contraire serait absurde !

— Faites donc une requête à Lord Rowner, mais je doute fort qu’il coupe une main à une esclave tout juste acquise.

— Lord... Rowner ?

Le sorcier blanchit et jeta un regard à la myrienne. Je l’imitai dans la seconde. Elle était toujours à terre, à genoux. Ses longs cheveux noirs couvraient une partie de son visage, seules quelques mèches se soulevaient au rythme de sa respiration saccadée. Ses yeux étaient tournés vers le sorcier derrière moi et elle paraissait mi-surprise mi-choquée.

Au milieu de toutes ces personnes, je me sentais particulièrement stupide. Ce Lord machin... c’était une célébrité peut-être ?

— Alors, d’autres suggestions ? questionna l’homme d’une voix très légèrement moqueuse.

— Euh... non, non monsieur. Je souhaiterais disposer, si vous n’avez plus besoin de mes services.

— À vrai dire, j’ai encore besoin de vous.

Il contourna une nouvelle fois son bureau et s’arrêta juste sur ma droite.

— Lord Rowner a acheté celui-ci également. Occupe-toi de les emmener à leur Maître.

— Mais la cité est à deux jours d'ici, monsieur !

— Ah bon ? Tu es sûr ? se moqua le sorcier, ne le quittant pas du regard.

L'homme détourna les yeux et soupira d'un air plus que contrarié.

— Lord Rowner a été on ne peut plus clair : il veut ces deux esclaves et sur le champ. Il a d'ailleurs payé une petite fortune supplémentaire afin que sa demande soit traitée en priorité. Nous nous devons donc d'honorer notre part du contrat.

— Je pars immédiatement alors, acquiesça-t-il simplement, résigné.

— Romain t'accompagnera. Il doit déjà t'attendre dans la cour.

Le sorcier acquiesça une nouvelle fois et me fit signe de venir. Je m'exécutai sans broncher.

— Tu vas t'en sortir avec la myrienne ? Ou faut-il que je te fasse aider ? questionna l'homme en écarquillant les yeux.

Le sorcier sembla bouillir sur place.

— Inutile, rétorqua-t-il sèchement. Viens-là, toi !

La jeune myrienne se releva et nous rejoignit en abordant le regard le plus provocateur que je n'avais jamais vu chez un des miens. Le sorcier l'attrapa par les cheveux et les lui tira en arrière.

— Je te conseille de baisser les yeux !

Il dut probablement resserrer sa poigne, car elle grimaça et finit par obéir.

— Attention Corner, prévint l'autre homme, ils sont payés, souviens-toi.

Le sorcier ne répondit que par un grognement et quitta la pièce, jetant la myrienne dehors. Je les suivis et à peine la porte fut-elle refermée derrière moi que le sorcier l'attrapa par le bras.

— Lorsque l'on vend un esclave, on ne rend pas compte en détail de l'état dans lequel il est. Juste le minimum. Pas de membres en moins, pas d'handicap... alors crois-moi, je te conseille de te tenir tranquille petite garce parce que sinon tu vas le regretter ! J'ai deux jours pour te faire regretter ta misérable vie !

Sa voix claqua comme un fouet, signifiant une colère prête à exploser. Il passa devant elle d'un pas raide et je restai quelques secondes à l'observer. Elle respirait fort et vite, et ses cheveux en bataille lui donnaient un air sauvage. Je remarquai pour la première fois qu'elle était pieds-nus, habillée d'une robe marron déchirée aux épaules et au ventre. Elle ne ressemblait pas du tout aux esclaves que j'avais pu rencontrer au château de Monseigneur Denoir ; elle ne paraissait pas « éduquée ». Si elle avait été troublée ou effrayée par les propos du sorcier, elle n'en laissait rien paraître ; ses yeux étaient noirs, emplis de rage et de colère.

Pour ma part, j'étais comme endormi. Après la nuit passée, terrifié et transi de froid, mon esprit ne voulait plus rien percevoir ni comprendre. J'étais là, presque statique, à attendre de voir ce qui allait m'arriver ou ne pas m'arriver. Cette fille, si belle et si mystérieuse, avait l'air tellement en colère, tellement révoltée. Elle me faisait penser à la bête en moi qui rugissait régulièrement au nom de la liberté. Où était-elle passée celle-là à l'heure actuelle ? Je l'ignorais. Pour le moment j'étais comme hors de moi-même ; je me voyais suivre docilement chaque ordre, sans comprendre quoi que ce soit. J'exécutais bêtement.

— Qu'est-ce que tu regardes, toi ? aboya-t-elle à mon encontre.

Je restai sottement muet et elle s'en alla aussitôt rejoindre le sorcier.

« C'est lorsque l'on imagine que notre situation est au plus bas et que plus rien de pire ne pourra nous arriver, que les ennuis commencent vraiment.

Et là, il ne reste alors plus que deux alternatives : se battre ou mourir. »

Luhan

Le sorcier, pestant à mi-voix, ne s'inquiétait même pas de nous voir le suivre. Il avançait en de grandes enjambées furieuses, les poings serrés. Nous retraversâmes la salle à manger, qui était dans le même état qu'à mon premier passage. Ma jeune compagne d'infortune lança un regard succinct au sorcier et, voyant qu'il ne s'intéressait pas à nous, attrapa le morceau de pain que j'avais lorgné un peu plus tôt avant de l'enfourner dans sa bouche. Elle semblait aussi affamée que moi. Je regardai à mon tour le sorcier puis la table la plus proche. J'attrapai d'un geste rapide le reste d'une pomme et le dévorai aussi vite que possible, plus par peur d'être surpris que par faim – *et j'avais pourtant terriblement faim !* –, je dois l'avouer. J'entendis un petit rire qui me surprit. C'était la myrienne ; elle m'accorda un sourire et j'en fus totalement décontenancé et ce pour deux raisons : la première était que l'instant d'avant elle m'avait envoyé promener avec une méchanceté dans la voix qui m'avait presque fait peur – *et cela jamais je ne l'avouerais à qui que ce soit, cela va sans dire* – et la deuxième était que son sourire était tellement sublime, que mon cœur s'arrêta net. Elle se retourna et rattrapa le sorcier qui avait tout juste atteint la porte de sortie. Il nous jeta alors un premier coup d'œil et il se figea sur moi.

— Qu'est-ce que tu fabriques toi, là-bas ? Ramène-toi et plus vite que ça !

Je m'empressai donc de les rejoindre et nous sortîmes en silence. Une fois au dehors, je ne pus me résigner à regarder les cages non loin de moi. Je me sentais honteux, d'une certaine manière. Honteux de quitter ce lieu abominable en abandonnant derrière moi des centaines, peut-être même des milliers, de myriens. Je n'avais vécu que quelques heures dans ce marché, et je n'avais sans doute pas vu un centième des horreurs que mes semblables subissaient, mais j'étais convaincu que tout ce que j'avais entendu à propos de ce lieu n'était qu'une pâle représentation de la réalité des faits. Aucun être vivant ne devrait avoir à passer sa vie en cage, à subir de tels traitements. Aucun.

Alors que nous arrivions à la porte en bois illusoire du Manoir, une pensée pour le jeune garçon qui était dans la cage en face de moi me serra le cœur. Combien de temps resterait-il ici ? Depuis combien de temps déjà était-il là ? Combien de nuits comme celle que nous venions de vivre avait-il déjà connues ? Et puis, combien d'autres enfants si jeunes se cachaient derrière ces milliers de barreaux sordides ? J'avais honte, honte de partir en silence, honte d'avoir eu le culot, bien qu'involontaire, de ne passer qu'une dizaine d'heures là où certains, passeront toute une vie sans espoir d'en ressortir un jour.

La bête en moi était finalement de retour et je la sentis gronder. J'arrêtai ma marche et serrai les poings. Je ne pouvais pas me contenter de partir comme cela et tous les abandonner ; ce serait un véritable déshonneur en tant que myrien moi-même. Mais que faire ? Qui étais-je donc pour avoir une quelconque influence sur notre sort à tous ? Qu'est-ce qu'un insecte pouvait faire contre une armée de loups sanguinaires ?

Toujours immobile, je perçu le contact d'une main se glissant dans la mienne. Je sursautai, surpris, alors que de fins doigts entrelaçaient les miens.

— Pas ici Luhan, pas maintenant, me murmura la myrienne.

Je relevai alors la tête vers elle avec étonnement et rougis en sentant ses doigts chauds serrer ma main.

— Comment...

— Viens, dépêche-toi.

Elle me tira en avant et je me laissai faire sans broncher. Comment avait-elle su ce qui me traversait l'esprit ? Et mon prénom, de quelle manière l'avait-elle connu ?

Nous passâmes l'illusion du Manoir main dans la main et elle me relâcha une fois de l'autre côté. Je reconnus sans peine les allées de terre ainsi que les hautes grilles que j'avais traversées la veille. À côté de ces dernières, se tenait une grande cage aux épais barreaux, montée sur quatre grosses roues. Le tout était tiré par deux chevaux marrons robustes, occupés à secouer à intervalles réguliers leur crinière noire afin de chasser les quelques mouches qui les attaquaient.

— Bon, montez là-dedans vous deux, marmonna le sorcier en ouvrant la porte de la cage.

La jeune myrienne me regarda un instant et je voulus lui tendre la main pour l'aider à monter les cinquante centimètres qui séparaient le sol de la cage. Je n'eus toutefois pas le temps de me montrer aussi galant ; le sorcier l'agrippa férocement par le bras et la propulsa littéralement à l'intérieur.

— Plus vite que ça ! grogna-t-il.

Je m'empressai de monter à mon tour, mais visiblement pas assez vite, car j'eus droit au même traitement. Il claqua la porte derrière moi et la scella d'un enchantement.

Je m'assis sur la gauche de la cage, contre les barreaux et ma compagne de voyage fit de même sur la droite. Elle serra ses genoux contre elle et laissa tomber sa tête contre les barreaux. Pour ma part, je ne pus m'empêcher de jeter un dernier regard au Manoir, ne pensant qu'à tous les miens, prisonniers. J'aurais pourtant dû me sentir soulagé et presque heureux : je n'avais passé qu'une seule journée au marché des esclaves et je le quittais déjà pour rejoindre un nouveau Maître, dans la cité royale qui plus est. Mais mon esprit ne cessait pas de m'assaillir d'images des myriens que j'avais aperçus là-bas et j'avais le sentiment d'être un privilégié sans l'avoir mérité. Mes yeux rouges m'avaient incontestablement sauvé. Au fond de moi, je songeais que ce n'était pas juste cela, pourquoi était-ce moi le myrien aux yeux rouges et pas un autre ? Je n'avais rien fait pour être digne de telles faveurs.

Le sorcier qui m'avait extirpé de ma cage ce matin apparut dans mon champ de vision, un large sac en tissu marron sur l'épaule. Il monta avec l'autre sorcier à l'avant de la cage, sur une espèce de banquette en bois. Il jeta le sac à son collègue qui grogna puis prit les rênes. Les chevaux partirent au trot et je sus dès cet instant que le voyage allait être long et chaotique. Nous allions être ballottés, secoués comme des grelots pendant deux jours. L'horreur.

Nous passâmes les grilles et le Manoir de Fanthom se fit de plus en plus petit, jusqu'à disparaître entièrement de ma vue. Dans un soupir, j'espérai ne plus jamais avoir à revenir en ce lieu maudit.

— S'il se met à pleuvoir, on fait demi-tour !

— Pourquoi tu veux qu'il pleuve, Corner ?

— T'as vu le ciel ? marmonna-t-il. Brrr, il fait un froid polaire en plus !

Le sorcier ricana et le traita de « fillette ».

— Sérieusement Romain, reprit Corner sans se soucier de sa taquinerie, j'en ai marre d'être pris pour le coursier de service ! Tout ça pour deux pauvres esclaves en plus ! Un chariot, okay ! Deux chariots, pas de soucis ! Mais quatre jours de voyage aller-retour pour deux gamins ? La mort, oui !

— C'est une livraison spéciale, répondit le sorcier. Rowner, ce n'est pas n'importe qui.

— Rien à secouer que ce soit Rowner ou le Roi lui-même ! On n'est pas à leur service, non ? C'est à se demander qui sont les esclaves ici !

Je vis le sorcier prénommé Romain hausser les épaules avec indifférence.

— En tout cas, finit-il par répondre, les nouvelles vont drôlement vite. Je me demande comment Rowner a su que le gosse aux yeux rouges était là ? Il est resté au marché quoi... une journée ?

— C'est probablement les Denoir qui les ont prévenus. Audric est le cousin du Roi, j'te rappelle.

— Ouais, pas faux. Et la fille ? Elle sort d'où ?

Je relevai les yeux vers elle et elle ne bougea pas d'un cil. Sa tête était posée au creux de ses genoux, elle semblait ailleurs, quelque part dans ses pensées.

— C'est le vieux Benoit qui l'a raflée, il y a trois jours.

Les deux sorciers gloussèrent.

— Avec sa patte folle ? Il était avec les frères Owen ?

— Nan ! Tout seul !

Ils rirent une nouvelle fois, s'époumonant presque. J'observai toujours la fille, dont le regard se noircissait à vue d'œil. Elle serra davantage ses bras autour de ses jambes, l'air furieux.

— Elle était inconsciente au milieu de la forêt, finit par reprendre le sorcier une fois sa crise de rire essoufflée.

— Toute seule ?

— Ouais toute seule. Sans doute son ancien Maître l'a laissée là pour morte.

— J'ai entendu des gars dirent qu'une myrienne, fraîchement arrivée chez nous, s'était enfuie de chez Rowner justement. C'est sans doute celle-là.

— Nan ? Vraiment ?

Le sorcier se retourna et regarda à l'intérieur de notre cage.

— Je ne sais pas si c'est vrai, mais si la rumeur est exacte, c'est probablement elle. Ses yeux sont bizarres, le genre qui intéresse Rowner.

— Attends, alors elle se serait enfuie de chez son propriétaire ? Une fugueuse ? T'es en train de me dire que je me tape quatre jours de voyage pour ramener cette petite peste à son Maître pour qu'il ait juste le plaisir de l'exécuter lui-même ?

Le sorcier haussa des épaules avant de marmonner quelque chose que je ne pus saisir. L'autre sorcier laissa échapper un juron avant de s'adosser contre la cage, bras croisés.

Les heures suivantes se firent en silence, seul les couinements des roues revenaient à intervalles réguliers. Nous progressions sur des sentiers chaotiques et j'avais l'impression que mon estomac subissait une agitation qui le contrariait grandement. Ajoutant à cela la faim qui me provoquait des crampes de plus en plus saisissantes, je risquais fort d'être bientôt malade.

Lorsque les deux sorciers s'arrêtèrent pour manger, je dus me forcer à rester calme et ne pas avoir l'indécence de réclamer un morceau de pain ou tout autre aliment comestible.

Les deux mains accrochées aux barreaux de ma prison, je les regardais avec des yeux brillants d'espoir, l'eau à la bouche. Le sorcier s'appelant Romain ramena plusieurs branches de bois et les jeta au sol. Il les rapprocha les unes des autres avec son pied, de telle sorte qu'elles formèrent un petit tas, après quoi il claqua des doigts et les branches s'enflammèrent. Je regardai un moment le feu s'élever. C'était incroyable de sentir la chaleur des flammes et de les voir bouger au rythme du vent ; on aurait dit qu'elles dansaient. Alors que les deux sorciers s'affairaient à sortir de quoi déjeuner, un souvenir de mon jeune Maître profita de mon inattention pour s'infiltrer au travers des quelques failles qui s'étaient formées au cœur même de mes barrières mentales. Je me revis, presque deux ans plus tôt, en train d'observer le feu de cheminée de la salle à manger.

— Luhan ! Luhan ! Mais enfin qu'est-ce que tu fabriques, bon sang ! avait crié mon Maître, furieux de m'avoir cherché dans tout le château.

— Pardonnez-moi monsieur, j'étais perdu dans mes pensées.

Mon Maître avait levé un doigt furieux dans ma direction, prêt à me sermonner, avant de se raviser, l'air un peu surpris.

— Que t'arrive-t-il ?

— J'aimerais vous poser une question Maître, mais je crois, je sais même, qu'il s'agit d'un sujet qu'il ne m'est pas permis d'évoquer.

J'interprétais son silence et son immobilité comme une hésitation mais il finit par s'approcher de moi.

Durant tout ce temps, je n'avais pas quitté des yeux le feu.

— Pose-la tout de même, je t'autorise.

J'avais alors quitté mon objet d'attention du regard pour me tourner craintivement vers lui.

— Mais Maître...

— Pose-la je te dis, que je sache au moins pourquoi j'ai dû descendre jusqu'ici te chercher alors que je m'époumone à l'étage depuis dix minutes.

— Je suis désolé Monsieur, vraiment. Je ne vous ai pas entendu, je vous assure. Sinon je serais venu immédiatement.

— Tu n'es pourtant pas sourd, avait-il grogné, un peu contrarié. Alors cette question, cela vient ?

— Eh bien..., je me demandais monsieur, avais-je commencé prudemment, si vous accepteriez un jour que j'utilise mon pouvoir de contrôle sur le feu.

Avoir prononcé cette question à haute voix m'avait fait trembler ouvertement. Je me souviens m'être traité immédiatement d'idiot, réalisant que je n'aurais jamais dû dire une telle chose.

— Tu sais que c'est interdit, m'avait-il simplement dit.

— Pourquoi, Monsieur ?

— Parce que nous l'avons décidé.

— Mais...

— Ne sois pas insolent.

Je m'étais raidi, ayant senti que j'avais dépassé les limites qui m'étaient autorisées. J'avais alors simplement baissé un instant les yeux sur le feu, déçu.

— Cela ne te servirait à rien en plus, idiot.

J'avais acquiescé docilement et mon jeune Maître avait quant à lui tapé du pied.

— Arrête avec ton air de chien battu ! m'avait-il grondé. Qu'est-ce que ça peut te faire de contrôler le feu ou non ? Nous ne sommes pas des sauvages, jamais je ne te demanderais de m'allumer un feu au milieu de la chambre pour me réchauffer, non ?

— C'est juste que cet élément m'attire monsieur, avais-je osé murmurer. Je ne voulais pas vous contrarier ; oubliez ma question je vous prie.

— Je ne suis pas contrarié et je te remercie de ne pas qualifier par toi-même mes états d'âme,

compris ?

— Oui Maître, veuillez me pardonner.

Un silence pesant s'était abattu entre nous deux et j'avais un peu plus regretté encore d'avoir parlé sans réfléchir.

— Tu ne devrais pas penser à des choses interdites comme ça, avait-il fini par ajouter, d'une voix plus douce.

— Jamais je n'imaginerais un instant vous faire du mal, Maître.

— Je n'ai à aucun moment pensé cela, Luhan.

Il m'avait paru étonné, n'ayant visiblement pas supposé cette possibilité ne serait-ce qu'un instant.

— Pourquoi dis-tu une telle chose ?

— Parce que c'est pour cette raison que ce pouvoir, entre autres, nous est interdit. N'est-ce pas ? Parce qu'il peut être dangereux pour vous, nos maîtres, les sorciers. Il ne me viendrait jamais à l'esprit de tenter de vous blesser. Jamais.

L'odeur de poisson grillé me tira de mes souvenirs et je refoulai de nouveau la vague de tristesse qui me terrassait chaque fois que je songeais à mon Maître. Les deux sorciers étaient en train de faire bouillir du poisson et des pommes de terre. Mon ventre gargouilla si bruyamment que celui qui répondait au nom de Corner se retourna vers moi et ricana.

Tout le temps que dura leur déjeuner, je gardai les yeux fermés, humant l'odeur appétissante qui emplissait l'air. Je m'imaginai en train de fourrer un énorme morceau de pomme de terre dans ma bouche. Je n'avais jamais mangé de poisson. Mon Maître détestait cela depuis son plus jeune âge alors, étant donné qu'il était le seul membre de la famille Denoir à être constamment présent au château de Monseigneur, monsieur Edward n'en cuisinait jamais.

— Tu veux finir, Corner ?

— Non, non c'est bon. Ça ira.

Le sorcier attrapa sa gamelle et s'approcha de notre cage. Je m'accrochai alors si fortement aux barreaux que je m'en fis mal aux doigts.

— Tu fais quoi, là ? l'interpella Corner. Jette tout ça.

— T'occupe, va.

— Ne les engraisse pas !

— Ils n'ont rien mangé depuis vingt-quatre heures. Ils sont sages, ils méritent donc un petit morceau

de poisson.

— Pas la fille ! Elle m’a défiguré !

Je vis le sorcier lever les yeux au ciel et s’approcher de moi. Il passa sa gamelle à travers les barreaux et je remarquai que la bague à son doigt formait un aigle. Mon regard dévia sur le bol de nourriture et je m’assurai d’être en droit de me servir par un regard interrogé dans sa direction.

— Tiens, c’est pour toi. Dépêche-toi avant que je ne change d’avis.

Sans attendre une seconde de plus j’attrapai à pleine main les restes de poisson et de pommes de terre.

— Merci beaucoup monsieur, le gratifiai-je humblement.

— Tu as de bonnes manières, myrien, me dit-il alors que je portais goulûment mon gain à ma bouche. Enfin... à peu près.

Je m’arrêtai et baissai les yeux ; il était vrai que je n’étais pas franchement délicat, mais après tout... n’étais-je pas censé être un être en dessous de tout ? Manger comme des cochons était presque devenu un droit pour nous. Sans doute n’avait-il jamais connu l’effet de la faim, qui nous tord, nous retourne et nous étire l’estomac.

— Je reviens, lança Corner, qui ne cachait pas son irritation.

— Où tu vas ? On n’est pas en avance !

— Bah je me dépêche, je me dépêche !

Il partit un peu plus loin, derrière les arbres et je le perdis de vue. Les restes de nourritures dans la main, mon regard alla de la myrienne m’accompagnant au sorcier. Il sembla deviner mon attention.

— Je me fous de ce que tu fais gamin, mais si tu te fais choper, ne viens pas pleurer.

Il fit demi-tour et alla s’asseoir sur la banquette devant la cage, prêt à repartir. Je jetai alors un coup d’œil à l’autre sorcier et, ne le voyant pas, je la rejoignis et m’accroupis à côté d’elle. Elle n’avait pas changé de position depuis notre départ, les genoux toujours recroquevillés contre elle. Je lui tendis la main et elle me regarda comme si elle ne pouvait croire que je puisse partager ces quelques restes avec elle. J’en fus moi-même déstabilisé, – *pourquoi garderais-je tout cela pour moi, alors qu’elle était probablement au moins aussi affamée que moi ?* – mais je décidai de ne rien laisser paraître.

— Prends, vite, avant qu’il ne revienne, murmurai-je.

Elle parut hésiter un instant, puis saisit ce qui restait dans ma main pour l’avaler aussi vite que possible. Le sorcier ressortit de derrière les arbres et je m’empressai de retourner m’asseoir sur le côté gauche de la cage.

« Les barreaux et les chaînes sont peut-être bien là, mais mon cœur est libre. Peu m'importe ce qui m'attend au loin, derrière les hautes murailles de la cité royale ou de tout autre domaine, je resterai tel que je suis : myrien libre de cœur. »

Luhan

Le trajet de l'après-midi fut terriblement long et ennuyeux. Avec les heures qui défilaient, j'avais le sentiment d'être toujours sur le même sentier sinueux, d'y croiser les mêmes arbres, les mêmes bosses et les mêmes cailloux. Moi qui avais été si terrifié lors de mon expulsion du château de Monseigneur Denoir de tout ce qui m'entourait, je regardais maintenant au dehors de ma cage avec monotonie. Le monde extérieur n'était plus aussi effrayant, et le contempler de derrière des barreaux d'acier le rendait même moins exaltant.

Lorsque la nuit tomba, je dus subir une nouvelle fois l'abominable sensation du froid. Heureusement, il ne pleuvait pas, c'était déjà une bonne chose et je priais n'importe quel dieu de faire en sorte que le temps ne vire pas à la tempête, comme la nuit précédente.

Nous les myriens, n'avons ni dieu, ni divinité. Enfin... je dirais plutôt que c'était là un sujet compliqué. Autrefois, les miens avaient une croyance très profonde en une divinité : Niliam, qui prônait l'amour et la compassion. Je ne sais que bien peu de choses sur Niliam et mes connaissances sont d'autant plus mauvaises sur l'existence ou la non-existence d'autres divinités ainsi que d'un ou plusieurs dieux. Les sorciers – *dans leur bonté habituelle* – avaient veillé à nous retirer toute forme d'espoir à la suite de notre asservissement. Ils avaient probablement agi ainsi dans le but de nous abaisser davantage encore et d'éradiquer n'importe quelle idée naissante de rébellion au sein de notre peuple. Les divinités, les dieux sont de grands porteurs d'espoir et confèrent à celui qui croit en eux, protection et chance mais aussi courage. On dit que la foi peut engendrer de véritables miracles. Dans les semaines qui ont suivi la mort des elfes et notre assujettissement, tous les livres myriens furent brûlés. Notre histoire fut décrétée « effacée et inexistante » et tout ce qui s'y rapportait avait subi le même sort funeste. Les sorciers nous avaient alors absolument tout pris : notre liberté, notre identité et notre espoir. Ils contrôlèrent ensuite nos pouvoirs et plus rien ne pouvait alors les stopper.

Quoi qu'il en soit, j'étais prêt à croire et à prier en n'importe quel dieu ou maître, si cela pouvait avoir une incidence, même infime, sur le cours de la nuit à venir. Je ne voulais plus jamais revivre d'aussi longues et pénibles heures.

Nous nous arrê tâmes bien après que le soleil ait disparu, aux portes d'une petite auberge sorcière éclairée par quelques lanternes. De l'extérieur, la maisonnette paraissait austère et séculaire mais les deux sorciers ne s'en formalisèrent pas le moins du monde. Ils descendirent de la banquette, l'un se plaignant de son dos courbaturé, l'autre baillant à gorge déployée.

Un vieil homme sortit de l'auberge, une lanterne à la main. Il salua les deux sorciers qui lui demandèrent s'il était possible d'obtenir deux chambres pour la nuit.

— Mais bien sûr, bien sûr mon bon monsieur !

Il tapota l'épaule de Corner qui cacha à peine son dégoût. L'homme ne se rendit compte de rien et désigna la cage d'un mouvement de lanterne.

— Ce sont des esclaves, je présume ? demanda-t-il.

— Oui, maugréa Corner. Ça pose un problème ?

— Eh bien, oui et non ! Nous n’acceptons plus les esclaves à l’intérieur de l’auberge, nous avons eu beaucoup trop de problèmes, ma femme et moi. Entendez bien que ce n’est pas contre vous, hein ! Mais bon...

Corner soupira ouvertement.

— Vous n’avez pas d’écurie ? demanda l’autre sorcier.

— D’écu-quoi ? grogna le vieil homme, tendant l’oreille.

— D’écurie ! cria Corner avec agacement. D’écurie ! Pour les chevaux !

Il les désigna sèchement de la main.

— Aaaah ! Non, non, ça on n’a pas, non.

Alors que Corner paraissait à deux doigts de la crise de nerfs, Romain prit les devants.

— Nous pouvons vous les laisser dehors, dans la cage ?

— Bah moi je veux bien hein, mais bon... faudra me signer une décharge parce que on ne sait pas ce qui traîne dehors nous la nuit !

— Oui, nous signerons ça, aucun problème.

— D’accord, alors suivez-moi !

Le vieil homme et Romain s’éloignèrent sans un regard dans notre direction, tandis que Corner attirait les chevaux dans l’allée de l’auberge. Il les attacha à l’arrière de la maisonnette et tapa un coup sur les barreaux.

— Pas un mot, pas un bruit vous deux. Et vous avez intérêt à vous tenir à carreaux sinon...

Il serra le poing et le secoua, l’air menaçant, puis s’en alla sans un mot supplémentaire.

Adossé aux barreaux raides de ma prison, je n’osais même plus bouger tant j’avais froid. Le ciel était couvert et les nuages plutôt bas, je craignais qu’il se mette à nouveau à pleuvoir. Ce ne serait vraiment pas de chance, il n’avait pas plu de la journée. Tout en frottant mes mains sur mes bras, je regardai discrètement la – *si jolie* – myrienne. Nous n’avions pas encore échangé un mot et maintenant que les sorciers nous avaient abandonnés là, il ne restait plus personne pour nous disputer de vouloir nous exprimer. Son visage était appuyé sur ses bras qui encerclaient ses jambes, ses yeux étaient d’ailleurs fermés depuis un moment. Peut-être était-elle endormie ? Elle me paraissait aussi sublime que mystérieuse. J’avais du mal à savoir si elle était sauvageonne ou simplement effrayée. Son visage exprimait par moment tellement de colère et de rage... Je ne pouvais toujours pas croire qu’elle s’était autant défendue lorsque le sorcier l’avait traînée dans le bureau.

Je profitai un moment de ses yeux clos, la regardant avec attention. Elle était vraiment belle, plus belle que Lilly même. Je me sentis – *bêtement* – rougir, un peu confus par mes propres pensées. Soudainement, elle se mit à sourire.

— Tu es gentil, me dit-elle en relevant la tête.

Je crus frôler la crise cardiaque.

— Pourquoi... pourquoi... pourquoi tu dis ça ? bégayai-je.

— Je suis désolée, je ne devrais pas écouter tes pensées, murmura-t-elle en étendant ses jambes, les yeux baissés. C’est juste que j’aime bien t’écouter et puis... c’est la première fois que quelqu’un pense d’aussi jolies choses sur moi.

Si j’avais pu rentrer sous terre, je jure que je l’aurais fait sans hésiter. J’étais transi de honte. Une chance pour moi, la pénombre dans laquelle nous étions plongés devait plutôt bien masquer le rouge qui empourprait mes joues.

— Ne sois pas gêné je t’en prie, dit-elle précipitamment.

Je me levai d’un bond et m’éloignai d’elle.

— Sors de ma tête ! Arrête ça ! ordonnai-je d’une voix un peu tremblante.

— J’arrête, d’accord. Promis, je ne le ferai plus.

Elle leva les mains en signe de capitulation et je restai quelques secondes figé, sur la défensive.

— Je te demande pardon vraiment, ajouta-t-elle. Ce n’était pas méchant. Je ne voulais pas te mettre mal à l’aise. C’est juste que je n’ai plus l’habitude de ne pas écouter ce que les autres pensent...

Après un instant de silence, je regagnai ma place contre les barreaux, face à elle.

— Comment ça se fait que tu sais lire dans les pensées ? Ce pouvoir est interdit !

Elle m’observa quelques secondes et je déglutis maladroitement, manquant de m’étouffer. L’intonation de ma voix était celle du reproche mais, au fond de moi, je me sentais fasciné et jaloux ; comme j’aimerais savoir faire une telle chose !

— Je n’ai pas subi le scellement de pouvoirs à ma naissance.

— Tu mens ! l’accusai-je sans détour.

— Évidemment que non, rétorqua-t-elle en écarquillant les yeux.

Je soupirai, tentant de reprendre contenance.

— Mais... comment est-ce possible ?

— Le sorcier qui m’a acheté l’a refusé.

— C’est la loi, répondis-je immédiatement.

— Lord Rowner est au-dessus des lois, marmonna-t-elle d’un air noir.

Je restai un instant muet. C’était donc vrai, elle appartenait à ce Lord. Comment s’était-elle retrouvée ici ?

— Donc ce que disaient les sorciers ce matin était vrai : tu t’es enfuie de chez ton Maître ? demandai-je à mi-voix.

— Oui et j’ai raté mon coup !

Elle soupira avec agacement.

J’avais rêvé de liberté toute ma vie, mais jamais je n’avais eu ne serait-ce que le cran d’organiser une sorte de plan d’évasion. Je m’étais contenté de rêver d’une vie hors d’atteinte et de me révolter par de petits actes répréhensibles. J’étais conscient que la bête en moi serait capable de me pousser à faire des choses dangereuses et bien évidemment interdites mais je l’avais toujours maintenue enchaînée au mieux.

— Mais... les esclaves qui s’échappent ainsi sont passibles de mort...

— Les choses sont différentes pour moi.

Elle soupira une nouvelle fois mais cette fois-ci, j’aurais plutôt dit qu’elle avait l’air triste.

— Qu’est-ce que tu veux dire ?

— Je n’ai pas envie d’en parler, Luhan, répondit-elle à mi-voix.

Je restai muet quelques secondes puis repris la parole, incapable de rester enfermé dans le silence.

— Je ne connais pas ton prénom.

— Je m’appelle Lynn.

— Enchanté, Lynn, murmurai-je.

Elle laissa échapper un sourire et je me sentis fier d’avoir fait perdre à ce beau visage cet air triste et renfrogné.

— Moi aussi, Luhan.

— Dis-moi, j’aimerais tout de même savoir, qui est Lord Rowner ? Pourquoi les sorciers semblent le

craindre ?

— C'est le bras droit du Roi, son fidèle conseiller. À la cour, il dispose de tous les droits. Il fait ce qu'il veut et le Roi a une confiance aveugle en lui. Se mettre Lord Rowner à dos c'est se mettre le Roi à dos.

— Cela signifie donc qu'il... il a réellement décidé de ne pas brider tes pouvoirs ?

— Si je te le dis. Il veut que je sois puissante. Je maîtrise un grand nombre de mes pouvoirs. La loi ne s'applique pas pour moi. Ma seule loi, c'est celle que Lord Rowner m'impose.

Avec de grands yeux, je la regardai. J'étais admiratif tandis qu'une bonne centaine de questions me traversait l'esprit. Je me demandais pourquoi elle nommait son Maître par son nom de famille mais surtout, je me disais qu'elle devait maîtriser les éléments, guérir, contrôler les animaux... mais que faisait-elle encore ici ? Elle devait être capable de s'échapper de cette cage !

— Mais euh..., commençai-je en baissant la voix, pourquoi tu n'utilises pas tes pouvoirs pour t'enfuir d'ici ? Tu pourrais ouvrir la cage ?

— Je n'arriverai jamais à m'enfuir avec toi et tu ne survivrais pas à une vie de fugitif, commenta-t-elle en écarquillant les yeux. Si je me fais prendre et que je suis tuée cela me regarde, mais je ne veux pas être responsable de ta mort à toi ou du fait que l'on te coupe une jambe.

Je ne survivrais pas à une vie de fugitif ? Assimilant ces cruelles paroles, je regardai dans le vide. Avais-je l'air si lâche que cela ?

— Excuse-moi, je ne voulais pas te blesser. Je veux dire... on voit tout de suite que tu es un myrien avec de l'éducation, tu as passé toute ta vie chez les Denoir et même si tu es courageux, tu ne pourrais pas vivre en fugitif, pas comme ça, du jour au lendemain.

— Comment tu sais tout ça ? m'écriai-je d'une voix dure. Tu avais promis de sortir de ma tête !

— Oui pardon, j'avais encore oublié... désolée, c'est un réflexe.

Je soufflai alors avec agacement, le regard sévère.

— Et ça veut dire quoi au juste « un myrien avec de l'éducation » ? Et je n'ai pas pensé à mes maîtres depuis que je suis avec toi, alors comme sais-tu où j'ai vécu ?

— Tu n'arrêtes pas de penser à lui. À ton Maître.

— C'est faux !

— Oui, c'est vrai, tu refuses de penser à lui mais c'est là, en fond, dans ton esprit et ça me donne mal à la tête.

Elle se frotta les tempes par de petits cercles de ses doigts fins – *elle espérait des excuses peut-être*

? – et soupira.

— Sors de ma tête !

— Je n’y suis plus, je n’y suis plus, assura-t-elle. Mais le mal de tête est encore là. Et je voulais dire que tu avais été élevé dans une famille de sorciers riches et que tu as été éduqué pour avoir de bonnes manières, être un serviteur distingué.

— Et ton Maître, il ne t’a rien appris peut-être ? questionnai-je sans la lâcher du regard.

— Il ne m’a jamais soumise en tout cas.

Un silence s’imposa et je me sentis profondément vexé. Sa voix avait claqué sur le ton du reproche et je trouvais cela bien bas vis-à-vis d’une myrienne. C’était comme me reprocher d’être esclave. Qu’est-ce que je pouvais bien y faire ? J’étais obligé d’obéir, je n’avais jamais eu le choix. Me battre sans cesse contre Monseigneur Denoir ou mon jeune Maître était un jeu que j’avais autrefois testé et il ne m’avait apporté que deux choses : larmes et douleur. Lorsque l’on est esclave on ne peut pas se battre contre nos maîtres, nous n’avons ni droit, ni pouvoir. Tenter d’avoir le cœur et l’esprit libres était le mieux que nous pouvions espérer et je ne connaissais pas beaucoup de myriens dans ce cas.

— Excuse-moi, je t’ai encore vexé.

J’ouvrai la bouche pour la sermonner, furieux.

— Je le vois à ta tête, ajouta-t-elle, me coupant dans mon élan.

Je refermai la bouche et réfléchis à ce qui serait le plus approprié comme réponse – *déjà que je passais pour le garçon le plus susceptible de toute notre espèce* – mais rien ne me venait.

— Écoute, je suis désolée, d’accord mais... toi et moi, nous ne venons pas du même milieu. Quand tu rencontreras ton nouveau Maître, tu comprendras. De ce que j’ai perçu de tes pensées depuis ce matin, tu as toujours vécu comme serviteur dans une famille de riches sorciers, tu rêves de liberté mais tu as toujours veillé à servir ton Maître comme il se doit. Lord Rowner n’a rien à voir avec les Denoir. Lui, ce qui l’intéresse c’est la « fascination » que certains d’entre nous lui procurent. Il m’a achetée parce que j’avais des reflets rouges dans mes yeux et c’est pour les tiens qu’il t’a acheté. Il lorgne l’autre myrien comme toi à la cité depuis plus de dix ans, il doit être fou de joie de t’avoir maintenant.

Au ton que prit sa voix à la dernière phrase, ainsi qu’à la manière dont elle avait haussé les yeux vers le ciel, j’eus l’impression qu’elle trouvait cette « fascination » grotesque et que, au fond, elle en était jalouse.

— L’autre myrien ? demandai-je, un peu perdu au milieu de tout ce qui me passait par la tête.

— Tu sais bien, l’autre enfant né aux yeux rouges, un grand blond, super baraqué, genre machine de guerre.

J'acquiesçai à mi-voix, songeur. Je n'avais jamais vraiment pensé à l'autre enfant né comme moi. Je savais qu'il avait été acheté par le Roi lui-même mais mes connaissances à son sujet s'arrêtaient là.

— Maintenant qu'il a son myrien aux yeux rouges, il va sûrement se désintéresser de moi.

Elle soupira et je ne compris plus grand-chose à la situation.

— On dirait que tu es déçue ? Pourtant tu ne dois pas aimer ton Maître, puisque tu t'es enfuie. Non ?

— J'espère juste... qu'il ne va pas me tuer maintenant qu'il t'a toi. Je ne sais pas si je vais l'amuser encore un peu.

Elle resserra ses genoux contre elle et son regard se voila. Elle parut gênée et tourna la tête. Je sentis mon cœur se serrer et j'aurais voulu lui rapporter une parole rassurante. Mais laquelle ? Que pourrais-je dire à une telle remarque ?

— Je ne veux pas que tu meures, Lynn. Et surtout pas à cause de moi ! Vas-y, va-t'en ! Je reste ici. Enfuis-toi.

Elle reporta son regard vers moi et sourit légèrement. Ses yeux étaient emplis de larmes et j'aurais voulu les chasser, ne supportant pas de voir ce si beau visage sali par la tristesse et la peur.

— Je ne peux pas faire ça, murmura-t-elle en secouant la tête.

— Pourquoi ? Tu as sûrement suffisamment de pouvoirs pour t'enfuir alors ne t'occupe pas de moi et fonce ! Je ne te dois rien et tu ne me dois rien. On ne se connaît que depuis quelques heures alors ne te préoccupe pas de moi et sauve ta vie.

Mon cœur battait la chamade alors que la bête en moi se mis à rugir, me traitant d'imbécile. Elle me criait : « enfuis-toi aussi sombre crétin ! C'est ta chance ! Tu ferais mieux de la saisir au lieu de jouer les bourreaux des cœurs ! »

— Ce sorcier, Corner, tu n'imagines pas ce qu'il te ferait subir s'il te retrouvait là, seul dans la cage.

— Tu ne peux pas prévoir, marmonnai-je à mi-voix.

— Non, mais je sais ce qu'il a dans l'esprit, je sais à quoi il pense, je sais ce qu'il a fait à beaucoup d'entre nous pour avoir eu accès à des centaines d'esprits pendant presque quatre jours. J'entends les pensées qu'il a vis-à-vis de moi et de ce qu'il voudrait me faire pour me punir de l'avoir défié ce matin. Il y pensait encore avant de s'en aller dans l'auberge. C'est un grand malade. Il te torturerait durant des heures et tu ne mérites pas un tel châiment.

— J'appartiens à un nouveau Maître, il ne peut pas faire ce qu'il veut, répondis-je, comme pour me rassurer moi-même.

— Il connaît plus de techniques de torture que n'importe quel autre sorcier du marché. Il pourrait te faire terriblement souffrir sans même laisser une seule marque.

Je restai figé, alarmé, alors que je la voyais frissonner. Elle ancrâ ses magnifiques yeux dans les miens et je n'y vis que de la peur.

— Dans sa poche droite, il a une potion. Il n'attend qu'une occasion pour nous la faire boire et, d'après ce qu'il pense, elle devrait nous faire subir plus de douleur que tous les châtements que toi et moi nous avons reçus au cours de nos vies confondues. Et j'ignore combien de fois dans ta courte existence tu as été puni de la main d'un sorcier mais pour ma part, je te l'ai dit, Lord Rowner ne m'a jamais soumise et ce n'est pas faute d'avoir essayé.

Je déglutis puis expirai un peu d'air sèchement, cherchant à paraître parfaitement neutre face à ces propos menaçants.

— Et ça veut dire quoi au juste « Lord Rowner ne m'a jamais soumise » ? Tu es une esclave, non ?

Elle se leva d'un bond, se dressant avec rage sur ses deux jambes, me faisant sursauter au passage.

— J'ai l'air d'être une esclave ? cria-t-elle.

— Tu es myrienne, non ? répondis-je d'une voix que j'aurais aimée plus sûre d'elle mais qui s'avéra tout de même suffisamment agressive. Les myriens sont tous esclaves, sans exception. Tu étais dans un marché d'esclaves et tu es dans une cage au milieu de la nuit, je te rappelle !

Elle se rassit, le regard noir.

— Je ne veux pas être esclave.

Elle resserra ses jambes contre elle et fit la moue, comme une petite fille qui râlait de ne pas avoir eu ce qu'elle voulait.

— Je ne crois pas qu'un myrien au monde le souhaite, non ? demandai-je dans un murmure.

— Je n'en sais rien, répondit-elle. J'ai rencontré des esclaves presque fiers de l'être.

— Pourquoi t'es-tu enfuie de chez toi ?

Elle releva les yeux vers moi et laissa échapper un soupir d'exaspération.

— Je me suis disputée avec Lady Lira. C'est la nouvelle « femme » (elle simula les guillemets avec ses doigts et accompagna son geste d'une grimace) de Lord Rowner. Une idiote aux airs supérieurs. Elle ne supporte pas que je m'entende bien avec son mari et elle m'a battue et enchaînée trois jours dès qu'il a eu le dos tourné sous prétexte que je n'étais qu'une stupide esclave et que je dois rester à ma place !

Elle serra le poing et donna un coup dans le vide.

— Alors dès que j'ai pu m'enfuir, je l'ai fait. Lord Rowner doit être en colère contre moi mais cette traînée a dû se prendre un sacré savon aussi ! Il m'aime ! Et depuis toujours ! Il a dû avoir peur de

me perdre !

Elle serra de nouveau le poing et je restai silencieux, très étonné. Lord Rowner l'aimait ?

— Bien sûr qu'il m'aime ! s'indigna-t-elle. Il m'a dit un jour que j'étais la fille qu'il n'avait jamais eue ! Et même si je dois le respecter et lui obéir, je ne suis pas comme tous les autres myriens ! J'utilise mes pouvoirs et je ne suis même pas obligée de l'appeler « Maître ». Je le nomme par son nom.

— Tu vas arrêter de lire ce qui me traverse l'esprit, c'est agaçant à la fin ! râlai-je avec colère.

— Tu n'as qu'à penser moins fort !

J'écarquillai les yeux et finis par sourire à la remarque. Sans doute était-ce dû à la nervosité, mais je me mis même à rire. Elle finit par rire à son tour et s'excusa pour la énième fois.

— Si ton Maître t'aime comme sa propre fille, ce que, je l'avoue, j'ai du mal à imaginer, pourquoi te tuerait-il avec mon arrivée ? questionnai-je doucement.

Elle resta muette quelques secondes, se mordillant la lèvre inférieure.

— Ce qui l'a toujours fasciné chez moi, ce sont mes yeux. À ma connaissance, il n'existe pas d'autres myriens aux iris comme les miens. Il veut voir de quoi je suis capable, me tester et faire des expériences. Il adore les expériences. Quoi qu'il en soit, je reste malgré tout un jouet. S'il trouve un jouet plus amusant, je ne sais pas s'il m'aimera encore bien longtemps.

Nous passâmes une bonne partie de la nuit à discuter. Parler nous réchauffait et rendait les heures moins longues et pénibles. Elle me posa énormément de questions ; elle voulait tout savoir de moi et des myriens qui m'entouraient au château de Monseigneur Denoir. Je lui parlai longuement de Lucille et je sentis mon cœur se serrer au point que je finis par ne plus parler du tout. Elle me manquait terriblement et je ne pouvais pas imaginer ne plus jamais avoir le bonheur d'entendre sa voix ou de sentir ses mains sur mes joues. Son sourire me paraissait effacé dans mon esprit et je ne savais pas pourquoi. Je le connaissais par cœur pourtant, mais ce souvenir était inaccessible, comme voilé. Lynn tenta de m'interroger par la suite sur mon Maître mais le sujet ne fut pas longuement abordé car la tristesse m'avait happé tout aussi sauvagement.

— Je trouve cela un peu étrange, tu es vraiment très attaché à lui, avait-elle conclu après un long silence.

— J'ai grandi avec mon Maître, nous sommes... un peu... amis.

— Tu dis ça comme si c'était une bêtise, pourquoi ?

— Monseigneur Denoir m'a chassé à cause de cela. Il considérait que j'étais trop proche de mon Maître et que ce n'était pas ma place. Il pense que les esclaves ne doivent que servir et rien d'autre. Il m'a souvent mis en garde dans mon enfance, me menaçant de m'envoyer au marché de Fanthom si je n'étais pas un bon serviteur mais je n'ai jamais cru qu'il le ferait réellement un jour.

— Peut-être a-t-il aussi eu peur.

— Peur de quoi ?

— Que le digne héritier de la famille Denoir, descendant de la famille royale, éprouve de la sympathie pour un être aussi bas que le myrien.

— Peut-être, oui... je n'en sais trop rien.

Songeur, je passai la main dans mes cheveux et aplatiss les quelques mèches rebelles devant mes yeux. Je devais avoir l'air d'un sauvage moi aussi.

Quelques heures passèrent et le soleil se levait à peine lorsque les deux sorciers sortirent de l'auberge, l'air à peine réveillé. Corner bailla bruyamment et Romain tapa sur les barreaux de notre cage, le regard inquisiteur.

— Vous avez été sages vous deux ?

— J'ai besoin d'aller aux toilettes et maintenant, annonça Lynn en guise de réponse, ouvertement provocatrice.

Le sorcier ricana.

— T'entends ça Corner, la diva a besoin d'aller au petit coin.

— Elle a qu'à pisser dans sa cage ! lança-t-il. On n'a pas que ça à faire ! Allez viens, Romain !

Le sorcier lui accorda un sourire moqueur et s'accouda aux barreaux de la porte.

— Navré princesse, on verra ça ce midi.

Et il fit volte-face. Je le regardai partir, moi-même plutôt embêté de ne pas pouvoir aller aux toilettes. Tout était bon pour nous humilier visiblement. Il risquait bien de se passer des heures avant qu'ils ne décident de faire une pause et acceptent de nous laisser nous soulager.

La matinée s'écoula et j'écoutai les deux sorciers discuter de sujets forts peu intellectuels avec monotonie. Ils n'avaient pas franchement d'occupations, mis à part leur travail, boire et sortir avec des sorcières. Corner était un être abjecte – *et dire que ce sont soi-disant les myriens les êtres inhumains dépourvus d'âme !* – et les pensées qu'il exprimait à haute voix étaient souvent offensantes et puérides. Je ne préférais pas imaginer ce que Lynn entendait avec son pouvoir. J'eus l'infini privilège de découvrir que les sorciers du marché pouvaient, s'ils le désiraient, s'adonner à quelques plaisirs sexuels avec les myriennes prisonnières. Visiblement, être myrien et femme à la fois étaient d'autant plus abominable qu'être myrien et homme. J'ignorais jusqu'où pouvaient aller les bassesses des sorciers, mais connaître la réponse à cette question me faisait tout simplement peur. Je ne voulais pas en savoir davantage.

Je tentai alors de me fermer aux voix extérieures et essayai de me concentrer sur mon avenir. J'allais

découvrir la cité royale et bientôt devoir apprendre à servir un nouveau Maître. J'avais beaucoup de mal à me faire une idée de cet homme, Lord Rowner. Lynn avait l'air de l'aimer et de le haïr à la fois. C'était assez étrange. Ce qui m'attirait un peu c'était que Lynn avait eu droit, de par son Maître, à tout ce dont j'avais rêvé depuis l'âge de six ans. Elle pouvait utiliser tous ses pouvoirs et apprendre à les manier librement. Peut-être aurais-je la chance de connaître le même sort ? Pensivement, je me mis à caresser le bracelet métallique qui encerclait mon poignet. Si seulement je pouvais avoir au moins la chance d'en être débarrassé.

Lorsque l'un des deux sorciers se plaignit d'avoir faim, ils décidèrent de s'arrêter. Nous étions dans un bois assez semblable aux vingt autres que nous avions traversés et je commençais même à me demander s'ils ne nous faisaient pas tourner en rond. Romain ouvrit la cage et me fit signe de descendre. J'obéis sans attendre et il me prit par le bras. Il m'entraîna tout juste deux mètres plus loin et ne me laissa pas plus d'une minute pour me soulager. Il me reconduisit à la cage et ordonna à Lynn de descendre.

— Attends, je m'occupe d'elle, lança Corner. Prépare le repas.

Il tapa l'épaule de son ami et je vis une expression très claire de peur traverser le visage de Lynn. Elle resta immobile, jusqu'à ce que le sorcier la menace de venir lui-même la chercher. Elle semblait si terrifiée que je le fus à mon tour, sans la moindre raison.

— Lynn..., murmurai-je au moment où elle descendait.

Le sorcier me fusilla du regard et il n'eut pas besoin de prononcer un mot pour me faire taire. Il me faisait peur, vraiment peur. Il attrapa Lynn par le bras et l'entraîna plus loin. Je les suivis du regard, inquiet. J'avais le désagréable sentiment que quelque chose de mauvais allait se produire mais je refusais de l'imaginer. Il s'enfonça dans le bois et je finis par les perdre de vue. Mon cœur se mit à battre à tout rompre et je m'accrochai aux barreaux avec force, priant pour les voir revenir au plus vite.

J'attendis longtemps. L'autre sorcier avait même eu le temps de préparer tout le repas. Lorsque Lynn réapparut, maintenue par le sorcier au niveau du bras, je ne réalisai même pas immédiatement que je tremblais. Le sorcier ouvrit la cage et l'y jeta sans retenue. Elle avait les larmes aux yeux, ses joues étaient rouges et sa robe un peu plus déchirée encore.

— Lynn, murmurai-je en m'approchant d'elle.

— Va t'asseoir, toi ! cracha le sorcier à mon encontre. Ou je t'en colle une !

J'obéis, terriblement mal. Lynn se redressa et reprit sa place assise, les genoux serrés contre elle. Elle tremblait et je ne savais pas quoi faire. Je me mis simplement à penser.

« Lynn ça va ? Lynn ? Dis-moi si ça va ? »

Elle finit par relever des yeux pleins de larmes vers moi et afficha un faible, très faible sourire alors que les larmes se mirent à rouler sur ses joues blanches. Elle acquiesça et mon cœur se serra.

J'aurais voulu hurler, attraper cet imbécile de sorcier et le tuer de mes propres mains. J'en aurais été capable à cet instant, j'en étais convaincu. Ne supportant plus mon inaction, je m'approchai discrètement d'elle et m'assis à ses côtés. Elle se serra contre moi et je l'entourai, un peu gêné, de mes bras maladroits.

« C'est toujours lorsque l'on s'y attend le moins, qu'une aide extérieure nous prend par surprise...

Je n'oublierai jamais cette rencontre hors du commun. »

Luhan

Il est parfois étrange de voir ce que le destin peut nous réserver. Trois nuits auparavant, je me couchais dans mon petit havre de paix et rêvassais à une vie d'homme libre. Depuis lors, j'avais été vendu à un marché d'esclaves, j'avais rencontré une myrienne incroyable, puis j'avais été revendu à un homme puissant et j'étais maintenant en route vers la cité royale, lieu sacré et unique, dans une cage sur roulotte. Je tenais dans mes bras la plus jolie, la plus sauvage et la plus énigmatique myrienne que j'avais pu connaître et je me contentais d'espérer que les sorciers ne feraient plus un seul arrêt d'ici notre arrivée à la cité royale. Je ne voulais pas que l'un d'eux, ou les deux, aient l'occasion de faire encore une fois du mal à Lynn.

Le temps passa et je commençai à somnoler. Mon esprit se tourna vers mon jeune Maître et je me demandai ce qu'il pouvait bien être en train de faire. Est-ce que je lui manquais ? Son nouveau serviteur était-il déjà là ? Je le voyais maladroit et stupide et j'espérais être regretté par mon Maître. Je l'imaginais furieux, lui hurlant dessus :

— Si Luhan était là, il ferait bien mieux que toi ! Si seulement Luhan était là, comme je le regrette ! Tu n'es qu'un bon à rien !

Je sentis Lynn bouger contre moi ; elle riait doucement.

« Sors de ma tête ! » pensais-je immédiatement. « Tu es incorrigible ! Je pourrais être un peu tranquille, non ? »

Évidemment, je n'eus pas la moindre réponse mais elle serra ma main, glissant ses doigts entre les miens. Je me sentis troublé et je me mis à paniquer alors que j'essayais désespérément de bloquer les pensées qui me venaient à l'esprit. Je m'étais assez rendu risible, il était bien inutile que je la laisse s'apercevoir en plus de mon malaise. J'ignorais si elle lisait toujours mes pensées, mais elle ne retira pas sa main de la mienne.

« Lynn ? »

J'attendis quelques secondes sans qu'elle ne fasse un mouvement et je compris qu'elle n'écoutait plus — *ouf !* —. Je me détendis immédiatement et caressai le dessus de sa main avec mon pouce. Elle devait sentir mon cœur battre, je l'entendais moi-même résonner à mes oreilles mais cela ne m'importait pas vraiment. J'étais bien, pour la première fois depuis que Monseigneur Denoir m'avait convoqué dans son sordide bureau. Je fermai les yeux, bien décidé à m'accorder enfin un peu de repos. J'étais épuisé et j'ignorais de quelle manière j'avais pu tenir autant de temps sans dormir. Je m'assoupissais à peine qu'un cri et l'arrêt brutal des chevaux me ramenèrent à la réalité.

— Oh ! cria Romain, tirant sur les rênes.

Les chevaux s'immobilisèrent et Lynn retira sa main de la mienne, alarmée.

— Qu'est-ce qui te prend ? demanda Corner qui faisait la sieste adossé contre la cage depuis leur départ suite au déjeuner.

— J’ai vu quelque chose de bizarre.

Pour la première fois, sa voix ne paraissait pas franchement rassurée. Il avait l’air préoccupé. Corner jeta un coup d’œil vers nous et son regard se noircit lorsqu’il nous découvrit l’un contre l’autre.

— File en face, toi ! m’ordonna-t-il. Plus vite que ça !

Je m’empressai donc de rejoindre le côté opposé de la cage et lui lançai un regard singulièrement noir, mécontent d’être chassé. Il ne parut pas apprécier ma provocation car il fronça les sourcils.

— Toi, tu vas le regretter si tu ne baisses pas les yeux !

— Corner, on s’en fout ! Va plutôt voir en face. Je sens un truc bizarre.

Mais le sorcier ne l’entendait visiblement pas ainsi. Il me regardait d’un air noir et offensif. Ce fut le moment que la bête en moi trouva le plus opportun pour réagir : elle se mit à rugir et m’obligea à le défier. Je pinçai mes lèvres et le regardai droit dans les yeux, provocateur.

— Non, mais je rêve ! s’exclama-t-il, fou de rage.

Il se leva et descendit d’un pas sec à terre. Il passa devant la cage et ouvrit la porte à la volée.

— Quand j’en aurai fini avec toi, tu ne me manqueras plus jamais de respect, sale esclave stupide ! Tu vas le regretter, crois-moi !

Je déglutis mais ne baissai pas les yeux pour autant. Au moment où le sorcier monta à l’intérieur de la cage, il se figea, écarquilla les yeux et tomba raide sur le sol. Lynn et moi sursautâmes dans un même geste et le deuxième sorcier se tordit le cou pour regarder dans notre direction. Il poussa un juron et descendit à son tour, me promettant le pire des châtiments pour avoir agressé un sorcier.

— Ce n’est pas moi ! Ce n’est pas moi ! assurai-je lorsqu’il monta à son tour dans la cage.

La bête en moi avait fichu le camp et je me retrouvais seul face à la colère du sorcier. Il se pencha en avant pour secouer son collègue mais il s’effondra à son tour, l’écrasant de tout son poids. Lynn et moi restâmes immobiles, interdits.

— Comment tu as fait ça ? lui demandai-je avec étonnement. Tu les as tués ?

— Je n’ai rien fait, assura-t-elle en se levant.

Elle poussa du pied la tête de Corner qui dépassait sous le corps gras de Romain. Il n’eut pas la moindre réaction. Elle se pencha vers eux et tendit l’oreille.

— Ils dorment ! s’exclama-t-elle. Comme des gros porcs !

— Mais qui a fait ça ? questionnai-je d’un air ébahi.

— C'est moi.

Lynn et moi relevâmes la tête vers la porte de la cage en même temps. À cet instant, mon cœur s'arrêta net et ma respiration se bloqua à son tour. Devant mes yeux, là, à deux mètres de moi, se tenait la créature dont j'avais rêvé durant ma courte nuit au marché de Fanthom. Ses yeux jaune ambre et si étrangement ronds me regardaient fixement. Un sourire était dessiné sur son visage fin et angélique. Je le fixai à mon tour, totalement subjugué. Son sourire se fit plus large et mon attention fut attirée par Lynn qui avança d'un pas et s'agenouilla, mains à plat sur le sol. Elle me regarda brièvement alors qu'elle paraissait totalement troublée.

— À genoux, Luhan ! C'est un elfe !

Bien que je comprisse chaque mot sans ambiguïté, je restai néanmoins béat. Un... elfe ?

L'homme fit un pas en avant et attrapa la main de Lynn. Je remarquai à nouveau les plumes sur ses avant-bras ainsi que le symbole étrange sur son torse nu.

— Relevez-vous, je vous en prie. Je ne mérite pas tant.

Elle se redressa, les yeux brillants de larmes.

— Je savais que les rumeurs à la cité étaient vraies ! Je suis honorée ! Tellement honorée !

Elle se tourna vers moi et me fit signe de venir.

— Viens, Luhan ! Ne reste pas planté comme ça, tu vas prendre racine !

L'homme me regarda à son tour et sourit à nouveau. Je restai malgré tout muet et statique. Les elfes étaient une race éteinte, c'était impossible d'en avoir un en face de nous. Ils avaient été exterminés. Peut-être subissions-nous une hallucination collective ? Je tentai alors de rassembler mes souvenirs, songeant aux histoires de mademoiselle Éléonore. Je n'avais jamais entendu parler de bras plumés et encore moins de « rumeurs » comme quoi nos amis les elfes étaient encore en vie.

— Ne sois pas irrespectueux ! Tu imagines la chance que tu as ! s'exclama Lynn avant de me rejoindre et de m'agripper par le bras.

Elle me fit descendre de la cage et je la suivis sans réfléchir, ne quittant pas l'homme des yeux.

— Il n'a jamais entendu parler des rumeurs, dit-elle à l'homme. Il ne croit pas que vous êtes réellement un elfe, excusez-le.

Je lui lançai un regard courroucé et pensai en moi-même qu'elle m'énervait à lire dans mon esprit.

— Monsieur est susceptible qui plus est, marmonna-t-elle.

— Tu veux bien arrêter ! finis-je par lancer, me dégageant de son emprise.

L'homme étrange s'approcha de moi et mit sa main sur mon épaule. Je me sentis soudainement beaucoup plus calme : le doute, la peur et toutes autres émotions négatives qui embrumaient mon esprit s'étaient brusquement dissipées, chassées bien loin de moi.

— Cela va mieux ? me demanda-t-il.

— Je... comment... comment... comment...

— Comment est-ce possible qu'un elfe soit là, devant toi ?

J'acquiesçai, tremblant d'excitation. Un elfe ? Un elfe se tenait devant moi ! Toutes les histoires de mademoiselle Éléonore me revenaient en bloc et mon admiration pour ce peuple me fit battre le cœur à une vitesse incalculable. Un être si beau, si pur ! Lynn avait raison, j'avais là une chance incomparable.

— Suivez-moi, je vais vous expliquer. Je ne dois pas être vu.

Il scruta autour de lui et s'engouffra dans un petit sentier en contrebas. Nous le suivîmes sans hésitation et ni Lynn ni moi ne regardâmes en arrière. Nous arrivâmes au niveau d'un Saule Pleureur. L'elfe écarta les lanières de branches et passa de l'autre côté. Ce qui se cachait derrière le voile que formait l'arbre était plus beau et plus incroyable que tout ce que j'aurais pu imaginer. Nous étions dans une clairière splendide, éblouie par les fleurs aux couleurs chatoyantes. J'avais le sentiment que la nature était en vie et brillait de mille feux. Jamais je n'avais vu autant de couleurs vives et éclatantes, ni sentis d'odeurs si douces et envoûtantes. Il y avait une cascade d'eau et, plus loin, des rochers qui protégeaient la clairière des regards indiscrets.

— Ici, nous sommes invisibles, commenta l'elfe. Les sorciers ne peuvent pas nous voir.

— Aveugles comme ils sont ! s'écria Lynn.

L'homme laissa échapper un sourire et reporta son attention vers moi.

— Est-ce que cela ira ? me demanda-t-il. Vous m'avez l'air tant choqué.

— Oui, oui, je suis juste troublé... Monseigneur.

Je m'inclinai très légèrement, ignorant tout du comportement qu'il était digne d'adopter face à un elfe. Il ouvrit la bouche, mais fut interrompu.

— Passil !

Il se retourna et je vis alors le deuxième elfe de ma vie. C'était encore un homme, marqué du même signe sur son torse mais sans plume sur ses bras. Il avait des cheveux noirs, attachés en queue de cheval.

— Passil, te revoilà enfin ! Nous étions tous inquiets !

— Excuse-moi mon ami, mais j'étais en mission spéciale... une mission unique.

L'homme regarda brièvement Lynn mais il s'attarda longuement sur moi. Je me sentis rougir. Il me sourit et s'inclina très légèrement. C'était bien la première fois que quelqu'un s'inclinait devant moi.

— Tu l'as trouvé !

— Il est venu à moi, répondit Passil. Je n'ai pas eu à quitter le domaine. Je n'ai fait qu'attendre que l'heure soit venue.

— Les esprits sont avec nous !

Passil acquiesça, un nouveau sourire sur le visage.

— Préviens les autres, ajouta-t-il. Qu'ils restent au refuge.

L'homme hocha de la tête et s'inclina légèrement avant de partir en direction de la cascade. Mon impression était que Passil était le chef, ou quelque chose du genre.

— Majesté, commença Lynn, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

Majesté ? Lynn avait-elle perçu qu'il s'agissait d'un Roi ?

— Depuis la Grande Guerre. Ce lieu est notre seul refuge depuis bien des décennies. Nous sommes bien trop peu nombreux pour oser nous montrer. Je suis étonné que des rumeurs circulent à notre sujet à la cité des sorciers.

— Cela ne fait pas plus d'une année et les rumeurs sont maintenues dans les hautes sphères, Majesté.

— Vous êtes... un Roi ? les coupai-je.

Ils me regardèrent tous les deux, comme si ma question fut idiote.

— Je suis le plus ancien elfe, le patriarche, ce qui fait de moi la plus haute autorité. J'étais là, lors de la Grande Guerre, bien que trop jeune pour la comprendre. Toutefois, aucun sang royal ne coule dans mes veines.

Il baissa un instant les yeux et je crus l'avoir offensé. Je n'osai donc pas m'attarder sur son âge, qui devait avoisiner les cent cinquante ans au moins.

— Je ne voulais pas être désobligeant, Monseigneur.

Il posa une main amicale sur mon épaule.

— Vous êtes tous les deux bien respectueux, mais appelez-moi Passil, cela suffira largement. Je ne mérite pas tant d'honneur et de révérences.

— Vous êtes le Seigneur des elfes, répondit Lynn, et nous ne sommes...

Elle me lança un regard en coin que je ne sus pas interpréter.

— Vous êtes nos frères et sœurs, acheva-t-il.

Lynn laissa transparaître un sourire et je ne pus que rester bouche bée. J'avais beaucoup de mal à réaliser ce qui se passait devant mes yeux et tout autour de moi. Assimiler le fait qu'il existait encore quelques elfes dans ce monde était déjà assez difficile, alors comprendre notre présence ici me paraissait totalement hors de portée. Sa Majesté Passil sembla lire dans mes pensées et il reprit :

— Vous n'êtes pas là par hasard, jeunes myriens. Vous êtes nés avec la force et le pouvoir. Les esprits sont clairs depuis bien des lunes. Les enfants nés avec des yeux rouges porteront en eux les germes du renouveau et de la paix.

Son regard s'attarda sur moi et je ne sus plus vraiment où me mettre. Je baissai les yeux, confus.

— C'est vous, jeune Luhan, qui devrez mener cette lutte. Vous avez la force nécessaire pour libérer les vôtres de leurs chaînes.

— Moi ? murmurai-je d'une petite voix chevrotante. Je ne suis qu'un esclave et je n'ai aucun pouvoir.

Il prit mon bras gauche et attrapa avec deux doigts le bracelet de fer. Lynn fronça les sourcils mais resta silencieuse. Comment avait-il su que je l'avais ?

— Vous avez été davantage bridé que les autres encore, parce que vous êtes fort.

— Non, non, vous faites erreur Monseigneur, répondis-je humblement tout en récupérant mon bras. J'ai reçu ce bracelet en guise de punition, pour avoir tenté d'user de pouvoirs interdits.

— Ces pouvoirs vous attisent car ils brûlent en vous et vous consomment. Vous êtes né pour les faire vivre à travers vous. Je l'ai vu dans l'avenir.

— Vous pouvez lire l'avenir ? demandai-je.

— C'est un elfe, Luhan ! Bien sûr qu'il peut ! me réprimanda Lynn.

Et c'était vrai. Mademoiselle Éléonore me l'avait enseigné bien longtemps auparavant. C'était d'ailleurs un pouvoir que les myriens étaient supposés avoir autrefois maîtrisé. Je l'avais simplement oublié.

— L'avenir n'est pas gravé, il varie constamment. Nos choix et nos actes le modifient mais nous avons tous un rôle à jouer et le vôtre est plus clair que n'importe quel autre. Cela vaut également pour vous Lynn. Vous êtes tous deux nés pour que cette abominable ère s'éteigne.

— Mais... comment pouvons-nous faire quoi que ce soit ? demanda Lynn.

Voyant Lynn aussi surprise que moi, je fus soulagé. Je ne m'étais jamais vu comme le défenseur de mon peuple ni comme un guerrier. L'injustice que reflétait notre esclavage m'avait toujours révolté et la Grande Guerre, cette folle guerre, m'avait quant à elle toujours parue injuste et inhumaine, mais je ne devais sûrement pas être le seul myrien à penser ainsi. Beaucoup devaient rêver de liberté, beaucoup devaient se révolter. Cela ne signifiait rien. La preuve, nous étions aussi proches d'être libres que moi de créer du feu.

Lynn m'astreignit un coup de coude et je lui lançai un regard noir en retour. Décidément, elle ne pouvait pas s'empêcher de lire en moi.

— Tout viendra en temps voulu.

La réponse n'aurait probablement pas pu être plus vague.

— Je vous ai libéré pour deux raisons. La première est que vous ne devez pas appartenir à Rowner.

Il me regarda avec attention et j'écoutai ses paroles sans en saisir vraiment le sens. Je comprenais juste que j'étais le principal intéressé.

— Rowner est un homme avide de pouvoir. Il convoite le trône.

— Quoi ? s'exclama Lynn. Pardonnez-moi mais... vous faites erreur, Majesté. Lord Rowner a déjà beaucoup de pouvoir. Il n'a pas besoin d'en avoir davantage.

— La vérité est que Rowner espère la mort du Roi des sorciers et l'acquisition du trône.

Mon regard passa de Lynn à sa Majesté Passil. Je ne connaissais quasiment rien de cet homme, Lord Rowner, mais Lynn avait grandi à ses côtés, j'avais donc du mal à imaginer qu'elle ne puisse pas le connaître mieux que cela. Et puis, elle lisait dans les pensées...

— Si le Roi des sorciers mourait, il y aurait bien des personnes pour reprendre le trône avant que celui-ci ne revienne au Conseiller. Je pense sincèrement que vous faites erreur, Majesté. Je reconnais que Lord Rowner aime le pouvoir mais il est le premier à servir le Roi avec obéissance et respect.

— Rowner est un beau parleur doublé d'un bon menteur. Il projette de tuer les héritiers du trône potentiels jusqu'au dernier. Ce que vous oubliez, jeunes myriens, c'est que vous disposez en vous de pouvoirs plus grands que ceux des sorciers. Vous avez des pouvoirs qui vous proviennent de mon peuple. Le fait que vous soyez nés avec des iris rouges, ou presque, fait de vous des élus. Rowner convoite ces pouvoirs et cette force dont vous disposez inconsciemment et il souhaite les utiliser pour imposer sa tyrannie.

— Je lis dans les pensées, Majesté. Je lis dans les pensées..., murmura Lynn en secouant la tête.

— Tout bon sorcier sait très bien user de potions adéquates pour masquer certaines pensées. Ces potions ont été créées bien avant notre extermination supposée, vous le savez pertinemment. Vous lisez dans les pensées soit, mais vous ne lisez pas « les » pensées de Rowner, mais les pensées que Rowner accepte de partager avec vous.

— Mais..., souffla Lynn, troublée.

— Il vous a appris à user de vos pouvoirs, lui répondit-il d'une voix pleine de sagesse. Il vous prépare à sa conquête du monde. J'ignore quels sont précisément ses projets mais ses ambitions sont sombres, cela ne fait aucun doute. Tous les signes divins vont en ce sens, tous les esprits nous le murmurent. Le fait que Rowner soit patient et qu'il cache aussi bien son jeu aux yeux du monde sorcier ne fait que donner davantage de poids à la menace qu'il représente. Luhan, vous ne devez pas entrer en sa possession. Il ferait de vous un myrien puissant, rallié à sa cause.

J'acquiesçai – *un peu bêtement je l'avoue* – et songeai à mes pouvoirs. Apprendre à les maîtriser m'attirait tellement... j'aurais voulu servir ce sorcier rien que pour cela.

— Mais... pardonnez-moi mais ce n'est pas parce que j'apprendrai à utiliser mes pouvoirs que je ferai le mal.

— Nous savons tous très bien que les myriens appartiennent désormais aux sorciers. Vous obéirez à ses ordres, sans discuter.

— Et si je sais que cela dessert notre peuple et que vous...

— Luhan, ne vous méprenez pas, mais vous êtes un myrien fidèle. Nous ne pouvons pas prendre le risque que vous vous ralliez à la cause de Rowner.

J'ouvris la bouche, vexé, mais ne répondis rien. Un myrien fidèle ? Était-ce une manière aimable de me faire comprendre que je n'étais qu'un pauvre petit esclave soumis à son Maître ? Et d'où sortait-il ce genre d'idée ?

— Il ne faut pas qu'il puisse avoir vos pouvoirs entre les mains, répéta sa Majesté Passil. Et puis j'ai besoin de vous pour protéger et prendre soin du plus jeune Denoir.

— Mon... Maître ? bafouillai-je.

Je ne comprenais assurément plus rien. Qu'avait-il à voir dans toutes ces histoires ? Un silence s'imposa et Lynn sembla trouver opportun de m'éclairer.

— Il pense que Rowner va bientôt s'attaquer à la famille Denoir. Ce sont les plus proches descendants du Roi sorcier et donc... si le Roi meurt, Audric Denoir héritera du trône.

Passil afficha un très vague sourire et inclina la tête dans la direction de Lynn. Mon ventre se tordit douloureusement à la pensée de mon jeune Maître. Il courrait un grave danger et ne se doutait probablement de rien. Monseigneur Denoir et sa femme pouvaient bien mourir dans d'atroces souffrances, cela m'importait peu, mais je ne voulais pas qu'il arrive de mal à mon Maître, c'était plus fort que moi.

— Vous devez rester à ses côtés pour ces deux raisons : pour ne pas appartenir à Rowner et pour protéger le plus jeune héritier du trône.

— Je ne comprends pas, Majesté, coupa Lynn. Vous souhaitez que l'on vous aide à rétablir la paix, n'est-ce pas ? C'est ce que vous nous dites, que l'on est des élus, que Luhan est le porteur de notre liberté à nous, myriens, peuple asservi depuis presque deux cents ans.

Son regard brillait et sa voix tremblait. Elle était sans doute aussi perdue que moi et probablement aussi effrayée.

— Pourquoi faudrait-il protéger ceux qui nous ont battus, tués et réduits à l'état d'êtres inhumains ? Pour ma part, tous les sorciers peuvent bien mourir, cela ne me fait ni chaud ni froid.

— C'est là qu'est votre erreur : nous n'avons pas pour dessein l'extermination de la race sorcière.

— Qui dit cela ? demanda-t-elle sèchement.

Sa Majesté Passil resta quelques secondes muet et je n'entendis plus que la respiration saccadée de Lynn. J'étais moi-même dans un état quasi second. Mon esprit emmagasinait tellement d'informations à la fois qu'il ne parvenait même plus à réfléchir correctement.

— C'est moi qui dis cela, finit-il par répondre. Les esprits des miens m'ont choisi il y a bien longtemps, ils m'ont murmuré aux oreilles durant des dizaines et des dizaines d'années d'être patient, de prendre soin de nos quelques survivants et d'attendre. Attendre que la prophétie se réalise.

— Une prophétie ? répétai-je, un peu étonné.

Sa Majesté Passil se racla la gorge et nous récita, d'une voix calme et mélodieuse, la prophétie dont il fut le réceptacle.

Lorsque deux iris rouges naîtront à l'aube de la troisième lune,

Le destin, au service de leur peuple, scellera à jamais leur infortune.

Le premier né,

leurrera les êtres aveugles et sournois, avides de gloire ;

de leur cupidité jaillira leur perte.

Le plus jeune,

portera en son cœur, des esprits elfiques la force et l'espoir ;

de sa ferveur éclora leur chute.

Suivra, après quatre saisons,

La venue au monde de l'enfant de raison,

Gardien d'une ère sereine,

Où paix et harmonie seront souveraines.

S'ensuivit un long silence. Les mots tournaient en boucle dans ma tête et j'avais énormément de mal à en saisir le sens. J'étais obligé de produire un effort de concentration infini. J'ignorais encore un instant auparavant, que les prophéties existaient réellement. J'avais déjà entendu parler de ce phénomène, de ces êtres, sorciers, myriens et elfes capables, de temps à temps, de prédire un évènement majeur à l'aide de phrases étranges, souvent à double sens. Toutefois, je n'avais jamais eu l'occasion d'entendre l'une de ces prophéties être récitées et j'avais encore moins imaginé pouvoir en être un jour l'objet. La question de savoir si une prophétie avait un jour annoncé la Grande Guerre, cette folle guerre, me traversa l'esprit.

Lynn me prit la main et je sursautai, m'extirpant de mes songes à contrecœur. Je ne savais pas si j'avais envie d'être cette personne-là. Je ne me sentais pas puissant, ni courageux au point de mener... une nouvelle guerre ? Je me mis à serrer la main de Lynn et elle serra la mienne en retour. Je savais qu'elle lisait dans mes pensées – *encore !* – et j'étais convaincu que lorsque l'idée de « guerre » m'avait traversé, elle s'était sentie au moins aussi effrayée que moi.

— Que devons-nous faire alors ? demandai-je, l'air sûr de moi.

— Lynn, vous devez retourner auprès de Rowner, comme vous vous en doutez certainement. Reprenez votre place à ses côtés, servez-le de nouveau et gardez sa confiance ; elle nous sera utile en temps voulu.

Lynn acquiesça sans un mot mais je perçus dans son regard quelque chose de très proche de la peur et du refus.

— Je vais devoir vous ramener aux deux sorciers avant leur réveil. Ils croiront que Luhan s'est échappé.

Je relevai brusquement la tête à ces mots, inquiet.

— Non, ils vont la punir ! m'écriai-je.

Sa Majesté Passil pinça ses lèvres d'un air plein de regrets.

— Laisse, Luhan, finit-elle par me dire.

— Comment ça « laisse » ? Tu m'as dit la nuit dernière que tu ne pouvais pas t'enfuir et me laisser seul car Corner me ferait subir de terribles tortures ! Il est hors de question que tu...

— J'ai déjà pris la potion, une fois, me coupa-t-elle. Je saurai anticiper la douleur. Tout ira bien.

Son ton neutre ne lui ressemblait que fort peu et j'étais convaincu qu'elle cherchait à me duper. Anticiper la douleur ? Et puis quoi encore...

— Mais...

— Il n’y a pas d’autre solution, coupa sa Majesté. Je regrette, vraiment. J’espère de tout cœur que les sorciers seront cléments avec vous, Lynn. Mais quoi qu’il en soit, nous ne pouvons pas prendre le risque qu’ils soupçonnent notre existence. Ils doivent croire que Luhan s’est échappé, vous laissant derrière lui.

— Je comprends, acquiesça-t-elle.

Je sentis ses doigts trembler et mon cœur se serra.

— Il doit bien y avoir un autre moyen, tentai-je vainement. Monseigneur, ayez pitié d’elle, vous n’imaginez pas ce qu’ils pourraient encore lui faire.

Sa Majesté Passil me dévisagea quelques instants, l’air navré.

— Luhan, arrête, je ne suis pas une gamine, me disputa-t-elle.

Elle lâcha ma main et j’aurais voulu la reprendre. Je savais pertinemment qu’elle faisait semblant d’être dure ; son regard la trahissait : il ne reflétait ni colère, ni certitude. Je ne lisais peut-être pas dans les pensées, mais j’étais capable d’interpréter la peur là où je la voyais.

— Quant à vous, Luhan, vous devez vous rendre au château des Denoir et reprendre votre place auprès du jeune héritier.

— C’est impossible, murmurai-je d’une voix à peine audible.

— Pourrais-je savoir pourquoi ?

Il me regarda avec attention, l’air profondément bienveillant. J’aurais voulu lui hurler dessus, entre ses projets pour Lynn et ceux qu’il prévoyait pour moi, mais il paraissait tellement bon et paisible que je ne pouvais que me montrer humble et respectueux en retour.

— Monseigneur Denoir m’a chassé et revendu. Si je reviens maintenant, il m’exécutera. Je n’avais aucun droit de m’enfuir, pas plus que je ne peux avoir l’audace de me présenter devant lui. Je serais sans aucun doute tué dans d’atroces douleurs si j’osais être aussi impétueux.

— Vous n’êtes pas destiné à mourir maintenant et encore moins de cette façon. Vous avez une tâche à accomplir et, que vous l’entrepreniez avec succès ou que vous échouiez à la fin, votre vie n’est pas prédestinée à s’arrêter ainsi, à l’aube de tous nos espoirs. Excusez-vous, de mille et une manières, implorez pardon. Le plus jeune des héritiers est votre Maître, n’est-ce pas ? Faites en sorte qu’il décide de votre sort. Il vous épargnera.

Très drôle. Implorer pardon ? Jamais cela ne serait suffisant, Monseigneur Denoir me détestait bien trop pour avoir la moindre pitié à mon égard. J’allais obligatoirement mourir dans d’abominables et bien longues souffrances.

— Cela ne fonctionnera jamais... Je vais mourir, c'est certain.

Mon regard devait sans aucun doute laisser transparaître une peur indescriptible car sa Majesté Passil traversa les trois mètres qui nous séparaient et mit ses mains sur mes épaules.

— Vous devez trouver le moyen. Il est en vous quelque part. Je suis certain que vous y arriverez.

Alors que ses mains étaient posées sur moi, tous mes doutes s'envolèrent et je finis même par acquiescer, convaincu.

« Se considérer comme la personne la plus importante de son propre univers n'est pas, à mon sens, égoïste. Cela signifie seulement qu'il faut savoir se protéger de tous les tourments. Après tout, c'est nous qui les subissons au final. »

Luhan

Lynn me serra dans ses bras et je l'entourai des miens avec fougue. Nous ne nous connaissions que depuis si peu de temps et pourtant... Elle se dégagea au bout de quelques minutes et me regarda un bref instant. Son visage était toujours aussi magnifique et ce malgré les larmes qui y perlaient. J'avais le sentiment qu'il se passerait beaucoup de temps avant que je ne la revoie et que, sans doute, nous vivrions tous deux de pénibles périples d'ici là. Au fond de moi, j'étais convaincu qu'elle n'en pensait pas moins.

Sa Majesté Passil la reconduisit à la cage et je dus rester au sein de la clairière. Chaque seconde me paraissait douloureuse et je ne pouvais croire que tout ce qui nous arrivait était réel. J'allais sans doute me réveiller d'un instant à l'autre dans ma petite réserve au fond de la cave du château de Monseigneur Denoir et monsieur Edward me disputerait pour avoir traîné à me lever et me demanderait où je pouvais bien avoir encore disparu aussi longtemps. Il serait alors ronchon après moi tout au long de la journée et ma vie suivrait son cours, comme à son habitude.

— Luhan ?

La voix de sa Majesté Passil me fit sursauter, me happant dans une réalité que je ne voulais ni voir, ni accepter. J'avais les larmes aux yeux et j'avais le sentiment d'être au bord d'un précipice sans la moindre chance de ne pas y sombrer. Mes doutes étaient revenus et ils faisaient battre le sang dans mes veines si violemment que je risquais bien d'en mourir d'un instant à l'autre.

— C'est l'heure, Luhan. Vous devez partir.

Il tenait dans sa main les rênes d'un cheval gris. Je n'étais jamais monté à cheval de ma vie et j'allais probablement me tuer avant même d'avoir atteint le château de Monseigneur Denoir.

Il m'aida à monter et je ne pris même pas la peine de lui expliquer à quel point j'étais loin de savoir diriger un cheval.

— Faites-lui confiance : il vous conduira à votre destination, guidé par les esprits des elfes. Contentez-vous de tenir fermement les rênes et ne chutez pas.

Il serra mes mains autour des rênes de l'animal et j'acquiesçai, me disant que l'incertitude et la maladresse devaient être flagrantes sur mon visage.

— Ne parlez pas de notre rencontre et de la prophétie, à qui que ce soit. Surtout pas à votre Maître et encore moins à vos amis myriens, si vous en avez. Le secret doit rester intact.

— Je ne dirai rien, acquiesçai-je.

— Allez, ne perdez pas de temps. Vous les convaincrez Luhan, vous y arriverez, croyez en vous.

Je n'eus pas le temps de répondre quoi que ce soit ; le cheval partit au galop et je dus concentrer toute mon énergie à ne pas tomber. Je serrais les rênes entre mes doigts ainsi que mes jambes contre son corps musclé et puissant. J'étais pétrifié. Le vent fouettait mon visage et j'avais le sentiment de

voler. J'étais devenu plus rapide encore que le vent.

Il ne nous fallut pas moins d'une journée pour rejoindre le village de Rui et même si plus de treize années de ma vie s'étaient déjà écoulées là-bas, je n'en connaissais toujours rien ou presque. J'ignorais encore autrefois à quoi pouvaient ressembler les ruelles, les boutiques et les être humains qui lui donnaient vie. Je l'ignorais, jusqu'à ce jour. Je parcourus le village, quittant à peine des yeux le château de Monseigneur Denoir, qui surplombait la ville majestueusement. Les villageois me regardèrent passer avec étonnement et j'avais l'impression d'être une personne bien différente tout à coup, sans pour autant être capable de définir ce changement qui opérait en moi.

Mes pensées se tournèrent vers ma douce Lucille. S'inquiétait-elle de moi ? M'avait-elle pleuré ? Monsieur Edward était-il heureux de ne plus m'avoir dans ses pattes ? Et Lilly... Lilly avait-elle su pour mon renvoi ? Avait-elle ressenti quelque chose à l'annonce de mon expédition au marché de Fanthom ? Mon Maître... mon jeune Maître... me sauverait-il la vie ?

Le cheval s'arrêta aux hautes grilles du domaine et je me laissai glisser contre son flanc pour redescendre.

— Merci de m'avoir ramené chez moi, cheval.

Je m'inclinai légèrement et l'animal fit demi-tour. Il se remit au galop et s'éloigna, me laissant seul devant mon triste sort. Je fis face aux grilles et la pluie tomba d'un seul coup du ciel. En un rien de temps, je me retrouvai trempé et je souris malgré moi ; j'avais quitté ce lieu sous la pluie et j'allais y retourner de la même manière.

Je poussai les grilles et passai de l'autre côté, aussi excité que terrifié. J'étais chez moi et j'allais avoir une chance de retrouver tous ceux que j'avais perdus. Mais quel prix devrais-je payer ? Y survivrais-je ? J'aurais voulu être aussi confiant que sa Majesté Passil.

Je traversai l'allée et regardai autour de moi avec une sensation étrange. Marcher là, seul, me présenter à la porte principale ; j'avais le sentiment absurde d'être un homme libre. J'en étais pourtant tellement, tellement loin. Et Monseigneur Denoir allait probablement me le rappeler d'un instant à l'autre.

La pluie s'arrêta et je soupirai, éveillant tout le courage qui subsistait en moi. Il était grand temps de prendre ma vie en main.

Partie 2

Errance

« Depuis bien longtemps maintenant, la notion de « chance » m'est étrangère. Être myrien et croire en une forme d'énergie positive ayant le pouvoir d'influencer favorablement notre vie, revient à être un insecte et croire que le gros crapaud baveux – et affamé ! – qui nous regarde ne nous dévorera pas. »

Luhan

Il n'y a pas de choix sans conséquences, pas plus qu'il n'y a de décisions sans contraintes. Lorsque l'on est comme moi, myrien, et de ce fait esclave, la notion de choix nous est étrangère. Il ne nous appartient pas de nous poser la question de prendre un chemin particulier, présenté parmi d'autres sentiers, libres d'accès. Bien évidemment, il peut nous arriver de prendre la décision de ne pas nous abandonner à nos maîtres ou de les affronter volontairement. Choisir d'obéir, choisir de défier... ces deux options constituent irrémédiablement nos seules opportunités quotidiennes. Mais à mes yeux, cela revient toujours au même. Ce dont je parle, ce sont de véritables choix, influant sur le cours de nos vies, sur nos rêves et nos espoirs.

Pour ma part, j'avais presque quinze ans et je n'avais jamais eu à prendre de véritables décisions depuis ma naissance. J'avais toujours avancé au bon vouloir de mes propriétaires, comme l'aurait incontestablement fait n'importe quel esclave. Là est notre raison d'être : servir et appartenir.

Au fond de moi, je m'étais toujours imaginé avec ferveur que la vie d'homme libre devait être fabuleuse. Être son propre maître, avoir les rênes de son avenir et de son existence entre les mains... quelle sensation cela pouvait-il procurer ? J'aimais croire que c'était en soi un sentiment gratifiant, qui devait nous rendre plus fort et plus sûr de nous. Mais j'avais bien tort. Tout du moins, je n'avais pas suffisamment pris en compte les répercussions et les contraintes qui pouvaient survenir lorsque l'opportunité d'agir en toute conscience de ses actes se présentait à nous. Ce jour-là, j'étais parvenu à un tournant étrange de ma vie et je ne m'étais jamais senti aussi impuissant. Je portais en moi un terrible secret doublé d'une imposante responsabilité et j'ignorais encore si je serais capable de tenir sur mes épaules ce si lourd fardeau. Après tout, qui étais-je donc pour sauver mon espèce ? La prophétie de sa Majesté Passil était porteuse du plus terrifiant et du plus excitant bouleversement de ma vie et j'avais beau ne l'avoir entendue qu'une seule fois, chaque mot s'était gravé en mon esprit, comme une marque au fer rouge.

Lorsque deux iris rouges naîtront à l'aube de la troisième lune,

Le destin, au service de leur peuple, scellera à jamais leur infortune.

Le premier né,

leurrera les êtres aveugles et sournois, avides de gloire ;

de leur cupidité jaillira leur perte.

Le plus jeune,

portera en son cœur, des esprits elfiques la force et l'espoir ;

de sa ferveur éclora leur chute.

Suivra, après quatre saisons,

La venue au monde de l'enfant de raison,

Gardien d'une ère sereine,

Où paix et harmonie seront souveraines.

À cet égard, je restais perplexe. Mon esprit ne cessait pas de se loger derrière une sensation de peur et de refus ; ce ne pouvait pas être moi, ce n'était pas possible... Néanmoins, une excitation certaine se mêlait à tout ceci, retournant mon estomac et oppressant ma poitrine. La liberté. J'en avais tant rêvé et pour la toute première fois, ce rêve, je pouvais le frôler du doigt. Il me semblait loin, terriblement loin, mais il était là et, contre toute attente, il avait pris forme d'une réalité. Une réalité terrifiante et excitante.

Devant la porte du château de Monseigneur Denoir, j'avais la main tendue vers le heurtoir et je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il s'agissait là de mon premier acte – *officiel* – de rébellion. J'étais en train de réaliser un véritable choix ; le choix de frapper à cette porte et de m'imposer, malgré la décision de Monsieur de ne plus vouloir de ma présence en sa demeure. Le choix de ne pas me rendre à la cité royale servir Lord Rowner mais de rester ici, au village de Rui, à servir mon jeune Maître. Le choix – *terrifiant* ! – d'être fidèle et d'appartenir au Maître que je voudrais, de me retrouver sous le toit que j'aurais désigné comme étant celui où je séjournerais.

J'étais incontestablement – *cinglé* – sur le point de défier Monseigneur Denoir et j'imaginai déjà combien cet acte répréhensible allait me coûter cher. Sans doute allait-il prendre un certain plaisir – *et connaissant Monsieur, il ne pourrait être que jouissif* – à me remémorer la dure réalité de notre monde actuel : un esclave ne décide de rien, il subit.

Toc, toc.

Je l'avais fait. Mon acte de rébellion était en marche et j'aurais cru que la bête qui séjournait en moi aurait rugi de plaisir. Ce ne fut pas le cas, bien au contraire. J'ignorais où ma soif de liberté et de révolte s'étaient logées, mais seule ma peur battait à mes oreilles. J'avais l'oppressant et étrange sentiment qu'un nouvel être venait de prendre forme en moi, se tenant côte à côte avec la bête et lui astreignant de grands coups sur la tête afin de la réduire au silence. Cet Être tout juste arrivé, malgré son animosité manifeste, je le sentais paradoxalement craintif et dénué de toute forme de courage. Il me paralysait de l'intérieur, me saisissant jusqu'au plus profond de mon âme.

Nombreux sont les sorciers prétendant que le myrien est un animal dépourvu d'âme – *les sorciers auront tout inventé pour justifier leur stupidité effarante* – et j'avais beau connaître ce discours par cœur, je ne pouvais me résoudre à me renvoyer une telle image de moi-même ou de mes semblables. J'étais humain et comme tout être humain, j'avais une âme. Elle était peut-être faible et peu lumineuse, je l'ignorais, mais elle était là et je la revendiquais.

Ma main resta faiblement accrochée au heurtoir et un frisson glacé remonta du bout de mes doigts jusqu'à ma nuque dans une course effrénée. J'étais tout bonnement pétrifié et je ne parvenais pas à croire que j'avais pu agir de manière aussi stupide et téméraire ! Je l'avais pourtant fait et la seule impression qui battait en mon esprit me faisait l'écho d'un acte de suicide. À ce constat, ma première réaction fut de faire un pas arrière, affolé. La porte d'entrée s'ouvrit – *tellement vite* ! – et mon cœur s'arrêta net.

— Luhan ?

Le regard de Sébastian se posa sur moi et je ne sus pas vraiment interpréter les émotions qui ravageaient son visage. C'était étrange de voir une telle palette d'expressions traverser un même faciès en si peu de temps. J'y voyais quelque chose qui allait au-delà de la simple surprise ou de l'étonnement, j'y percevais également de l'incompréhension et une forte impression de désarroi. Mais surtout, je me retrouvais face au témoignage d'un sentiment de peur.

Au fond de moi, je savais que c'était là le moment propice pour tenter de m'exprimer et fournir une explication à ma présence ici, à la porte du château de Monseigneur Denoir. Pourtant, je restai muet. Je réalisai avec perplexité que je n'avais même pas réfléchi aux raisons qui m'auraient poussé à m'enfuir du marché de Fanthom. Quelle excuse allais-je avancer ? Comment allais-je pouvoir convaincre mon jeune Maître de me sauver la vie ? J'avais passé une vingtaine d'heures assis – *dans le plus grand des inconforts* – sur ce cheval galopant aussi vite que le vent et pourtant... pourtant je n'avais pas vu le temps s'écouler. C'était comme si mon esprit s'était égaré en chemin, ou comme s'il avait choisi de rester en arrière, refusant de faire face à ma – *catastrophique* – situation. À quoi donc avais-je pensé durant tout ce périple ? Et pourquoi mon esprit était-il aussi vide ? Je ne ressentais que le néant, rien de plus. Mes pensées s'étaient matérialisées en fils volant sous une simple brise et j'avais beau sauter pour atteindre l'un d'eux, ils me glissaient tous entre les doigts.

— Luhan ? Luhan, que fais-tu ici ?

Sa voix était teintée d'angoisse et ma seule réaction fut le silence. J'ignorais quoi dire, quoi faire ; mes pensées étaient fixées sur une corde accrochée à mon cou d'un côté et à un poteau en bois de l'autre. L'angoisse m'avait plongé dans un mutisme dont je ne trouvais pas l'échappatoire.

Sébastien fit un pas vers moi et referma la porte derrière lui avec vigilance, recherchant une discrétion évidente. Ce geste soudain et précautionneux me destabilisa énormément ; je ne m'étais pas attendu un seul instant à ce qu'il me maintienne à l'extérieur du domaine, tel un intrus dérangeant, comme si... comme s'il allait tenter de me dissuader d'entrer. Il s'approcha de moi et posa ses mains sur mes épaules.

— Mon dieu, tu es trempé, constata-t-il. Comment es-tu arrivé ici ? Et qu'est-ce qui s'est passé ?

Il me secoua légèrement et je finis par fermer un instant les yeux. J'avais besoin de calme et de silence afin de retrouver mes esprits. Le visage de Lynn s'imposa à moi et mon cœur se serra. Où était-elle à l'heure actuelle ? Qu'avait-elle subi depuis son retour dans la cage de ces sorciers méprisables ? Elle avait sans doute eu droit à de nombreux débordements de colère. Les sorciers l'avaient forcément punie pour mon escapade ainsi que pour leur perte de conscience. Et Lord Rowner ? Avait-il été furieux de sa fuite d'il y a quelques jours ? Comment réagirait-il en me voyant absent, moi, le myrien aux yeux rouges ? Au plus profond de moi, j'étais convaincu que quels que soient les tourments qu'elle endurait en ce moment même, elle tenait bon. Je l'imaginai avec son regard sauvage et provocateur. Elle était forte. Plus forte que moi. Mais quoi qu'il en soit, tout ce qu'elle avait éprouvé ou était en train d'éprouver ne servirait à rien si je m'enfuyais maintenant du château de Monseigneur Denoir ou si j'y mourrais. Soudainement, l'Être étrange qui s'était éveillé en moi quelques minutes plus tôt se rendormit et je retrouvai enfin le sens de la parole.

— Je me suis enfui du marché, alors que deux sorciers me menaient à mon nouveau Maître, Lord Rowner.

Ses yeux s'écarrillèrent et je crus un instant être sur le point de me faire sévèrement réprimander.

— As-tu perdu l'esprit ? Quelle folie s'est emparée de toi pour te mener ici ? Veux-tu mourir ?

Il me secoua à nouveau, plus sèchement et mon regard se perdit quelques instants dans le sien. Sébastian avait probablement mille fois raison : j'étais bien fou de revenir sur une terre sorcière d'où j'avais été chassé sans espoir de retour. Mais si seulement il pouvait savoir, si seulement il n'avait eu qu'une simple idée, un bref aperçu de ce que j'avais vécu ces deux derniers jours...

— Je suis parfaitement sain d'esprit, monsieur Sébastian. Je ne sers qu'un seul Maître et je veux avoir la permission de lui parler et d'espérer le convaincre de me reprendre à son service.

— Tu vas te faire tuer par le Maître, Luhan ! Retourne d'où tu viens ! dit-il tout en m'entraînant vers les hautes grilles de la demeure.

Tout en me tortillant, je parvins à me dégager de sa poigne et retournai vers la porte du château. C'était étrange... lorsque Sébastian m'avait traîné sur ce même trajet dans le but de me conduire au marché des esclaves, je m'étais débattu de toutes mes forces, m'agrippant aux grilles, me tordant à l'extrême, mais rien n'y avait fait. J'étais resté soumis à sa poigne. Et là, en un instant seulement, je m'en libérais. Je me sentais plus fort mais il ne s'agissait pas d'une force physique, c'était autre chose encore, quelque chose de saisissant et de vivifiant...

— Si mon Maître ne veut plus de moi, je choisis la mort.

Sébastien s'immobilisa, choqué.

« Être esclave, revient à être objet. C'est avoir une seule et unique fonction dans sa vie, un simple et constant objectif : servir.

Lorsque j'ai perdu mon Maître, je suis resté objet, mais j'ai perdu ce qui me faisait exister.

Pourquoi mon esprit se bat-il entre désir insatiable de liberté et le besoin de servir pour me sentir en vie ? »

Luhan

Jamais le temps ne m'avait paru si lent, si pesant. Sébastian resta là, à me fixer, me laissant l'amère impression que je n'étais que le dernier des imbéciles. Sans doute n'avait-il pas tort, mais je commençais à croire que si je restais ne serait-ce qu'une minute supplémentaire planté là, devant le château de Monseigneur Denoir, je perdrais le peu de courage qui emplissait mon regard et ma détermination s'enfuirait au plus vite. Je fis alors volte-face et entrai dans la maison, ignorant mon cœur battant à mes oreilles et les vertiges qui s'emparaient de moi.

— Luhan ! m'interpella Sébastian.

Il referma la porte derrière lui et me fixa de nouveau. Ses lèvres étaient closes et j'avais le sentiment qu'il ne savait plus quoi dire ou faire pour me dissuader de courir ainsi au suicide. Je choisis alors d'ignorer son regard que je trouvais de plus en plus proche de la tristesse que de la réprimande. M'imaginait-il déjà mort ? Torturé par Monsieur jusqu'à ce que j'en perde la raison ?

Avec une appréhension tout juste dissimulée, je regardai autour de moi. Le hall d'entrée n'avait pas changé et je réalisais avec morosité que je ne l'avais pas quitté depuis si longtemps que cela. Quelques jours à peine s'étaient écoulés depuis mon départ forcé, mais j'avais la surprenante sensation que ce laps de temps où j'avais aperçu le monde au dehors de la famille Denoir avait duré toute une vie.

Mon regard croisa la porte du bureau de Monseigneur et mon cœur eut un sursaut si soudain que je grimaçai. Je décidai donc de détourner les yeux vers le grand et somptueux escalier que j'avais emprunté des millions de fois depuis mes huit ans. J'y avais vu mon jeune Maître pour la dernière fois et, paradoxe ou ironie du sort, c'était là que je l'avais vu la toute première fois également. À notre rencontre, il était sorti de sa chambre à l'appel de son père, qui m'avait désigné à son fils comme étant son « premier esclave » et alors qu'il lui avait intimé de se souvenir de ses enseignements sur le comportement à adopter avec moi, mon jeune Maître ne m'avait pas quitté du regard, m'observant comme une bête curieuse. Je me souviens avoir été aussi effrayé que curieux en cet instant phare de mon existence ; il avait tout juste une année de plus que moi, mais il me paraissait grand et fort, plus grand et plus fort que je ne le serais jamais.

Mes pensées s'égarèrent un moment et je me sentis comme happé entre deux états émotionnels très distincts et – *histoire de me faciliter les choses* – parfaitement opposés. D'un côté, je savais que mon sort était entre les mains de mon Maître, car lui seul pourrait peut-être trouver les mots pour convaincre Monsieur de me laisser le servir. Connaissant particulièrement bien Monseigneur et ses humeurs, ainsi que les sentiments dont il me témoignait chaque fois que l'occasion lui était présentée, j'estimais mes chances de survie à un pourcentage extrêmement faible, voire même inexistant. J'étais donc transi de peur à la simple idée de me présenter devant mon Maître et ainsi sceller, en un sens, mon triste sort. Mais d'un autre côté, ce dernier m'avait tant manqué que je mourrais d'envie de monter quatre à quatre les marches de l'escalier pour le retrouver à l'étage. Je n'avais jamais passé autant de temps aussi éloigné de sa présence et maintenant que j'étais sur le point de le retrouver, je me rendais compte que je n'avais attendu que cet instant depuis mon départ du château.

La porte menant au sous-sol des myriens s'ouvrit et résonna alors à mes oreilles un grincement si

familier, que j'aurais facilement pu en pleurer d'émotion. J'étais chez moi.

— Luhan ?

Mon cœur se serra à l'entente de la douce voix de ma Lucille, moi qui avais été intimement persuadé de ne plus jamais la revoir, de ne plus jamais l'entendre prononcer mon prénom... Je sentis les larmes me monter aux yeux et, abandonnant toute assurance, je me mis à courir vers elle et me jetai dans ses bras. Elle me serra fort, si fort...

— Par tous les myriens de cette terre Luhan, qui t'a conduit ici ?

Elle me repoussa très doucement et posa ses mains sur mes joues rosies. Son visage rayonnait d'une joie qui me parut immense, et ce malgré les larmes qui ravageaient ses joues.

— Lucille, sanglotai-je. Lucille, je suis venu seul, je me suis enfui du marché des esclaves.

Les éclats qui parsemaient si joliment son apaisante figure s'effondrèrent et son regard se voila d'une peur sans nom. Je me sentis frissonner et je finis même par baisser les yeux, ne supportant plus de voir l'horreur qui se reflétait dans les siens.

— Que viens-tu de dire ? souffla-t-elle d'une voix tout juste audible, proche d'un murmure évoquant l'interdit.

J'entrouvris mes lèvres, mais Sébastien me devança. Quand avait-il traversé l'espace entre la porte d'entrée et celle du sous-sol ?

— Cet imbécile heureux vient d'ouvertement défier les sorciers en s'enfuyant !

Il me toisa d'un regard sévère.

— Sais-tu ce que l'on fait aux myriens qui ont la sottise d'agir aussi bêtement que toi ?

Je ne pus m'empêcher de lui renvoyer le même regard en retour ; je n'étais pas là pour me justifier auprès de celui qui m'avait abandonné au marché de Fanthom.

— Vous soucieriez-vous de mon sort, monsieur ? Voilà qui me paraît bien frivole alors que vous m'abandonniez dans le plus infâme des lieux il n'y a pas cinq jours !

Il m'agrippa si violemment par le bras que je manquai de perdre l'équilibre. Il approcha son visage à seulement quelques centimètres du mien, l'air révolté.

— Libre à toi de te suicider mais n'entraîne pas les autres dans ta folie ! As-tu pensé un seul instant qu'il en allait de ma responsabilité de t'envoyer là bas ? Je pourrais bien être exécuté à mon tour simplement pour apaiser la colère du Maître !

— Sébastien ! s'écria Lucille tout en tentant de s'interposer. Lâche-le voyons !

— Reste en dehors de ça, Lucille !

— Tu vas lui faire mal, arrête ! Lâche-le tout de suite !

— Cela suffit, Lucille ! Je vais le ramener là-bas ! Et tout de suite !

Cette dernière réplique fut marquée par un silence pesant et chacun de nous trois se figea instantanément. Me ramener là-bas ? Comment pouvait-il ne serait-ce qu’oser soulever cette éventualité ?

Son regard se voila légèrement, et il détourna les yeux, confus. Il me relâcha et fit un pas de côté, visiblement honteux de ses paroles cruelles.

— On peut savoir à quoi vous jouer ? s’écria une voix provenant de l’étage. C’est quoi tout ce raffut dans ma propre maison ?

Je n’eus pas besoin de relever les yeux vers l’escalier pour reconnaître le son de cette voix teintée d’une – *fort familière* – contrariété. Je sentis mon cœur s’affoler et me retournai pour faire face à mon Maître, arrêté au milieu des marches, le regard braqué sur moi. Pendant un instant, je me sentis apeuré ; et si mon Maître ne comptait pas avoir la moindre intention de me sauver ? Et s’il était mieux sans moi ? Je déglutis alors avec peine et fis quelques pas vers les escaliers, avant de mettre mes mains soigneusement derrière mon dos et de m’incliner, aussi bas que mon corps tremblant me le permit.

— Luhan...

J’entendis à peine le murmure de mon Maître. Était-ce à cause du sang qui battait dans mes tempes, m’empêchant d’entendre correctement ? Ou, si je pouvais me permettre de m’imaginer plus important que je ne le devrais aux yeux de mon Maître, était-il aussi troublé que moi ? Avec prudence, je me redressai et je fus étonné de le voir descendre quatre à quatre les marches afin de me rejoindre. Son visage se voulait fermé, mais ses yeux brillaient de quelque chose d’heureux, de quelque chose dont j’étais fier ; je lui avais manqué...

— Mon dieu mais... tu es trempé ! Lucille, va me chercher une serviette.

— Ou... oui, tout de suite, Monsieur.

La porte du sous-sol grinça et claqua derrière ma douce Lucille.

— Et toi que fais-tu planté là ? Tu n’as pas de travail ?

Sébastien bafouilla quelques mots d’excuses et j’entendis de nouveau le grincement – *que j’avais tant détesté jusqu’à présent !* – de la porte. Je n’avais même pas osé détacher mon regard de mon Maître, ne me concentrant plus que sur ses mots et ses gestes. J’avais retrouvé ma place ainsi que le seul point référant stable de mon existence. Sans lui, je me sentais perdu et dénué de toute identité.

Dévalant les trois dernières marches, il me prit par le bras et m’entraîna vers la salle de réception où

j'avais apporté les plats du dernier dîner en tant que serviteur de la famille Denoir. Il se dirigea vers la cheminée et claqua des doigts tout en marmonnant un simple mot dans une langue dont les sorciers étaient seuls maîtres depuis la Grande Guerre, cette folle guerre. Les bûches de bois préalablement déposées s'embrasèrent et je sentis leur chaleur me lécher les jambes.

— Assis, allez, tu vas tomber malade ! Il faut te réchauffer ! me sermonna-t-il.

Dans un état quasi second, j'obéis. Je m'assis sur mes jambes, grelottant tant le changement de température me paraissait brutal.

Lucille entra, une belle serviette blanche dans les mains, incontestablement bien trop soyeuse et esthétique pour appartenir à un myrien. Mon Maître la saisit et congédia Lucille sans même lui accorder un regard. Elle s'attarda quelques secondes, ne me quittant pas des yeux, un sourire un peu triste sur les lèvres, mi-heureuse, mi-angoissée, puis fit demi-tour en silence. Mon Maître déplia la serviette en soupirant d'un air un peu sévère et je me mordis quant à moi la lèvre tout en affichant une mine que Lucille aurait sans doute qualifiée de « tristounette ». Nos regards se croisèrent et il me fixa un instant avant d'esquisser un très vague sourire ; il me jeta la serviette sur la tête, m'obstruant ainsi la vue et j'eus l'impression qu'il voulut me cacher ses émotions.

— Sèche-toi les cheveux, murmura-t-il.

J'obéis en silence et me mis à frotter avec peu d'entrain la serviette sur le dessus de mon crâne. Je me sentais soudainement faible et fatigué et la perspective d'affronter la conversation à venir me paraissait insurmontable. Je découvris mon visage en laissant retomber la serviette – *qu'est-ce qu'elle était moelleuse ! La vie sorcière a du bon* – et la repliai rapidement avant de la poser à côté de moi. Mon jeune Maître faisait les cent pas quelques mètres plus loin, l'air soucieux. Sans dire un mot, je n'osais ni faire un geste, ni faire un bruit. J'attendais. J'attendais que sa colère explose, que mon avenir se joue, que les ennuis me tombent dessus. Il finit par me faire face, soupirant sèchement.

— Qu'est-ce que tu fais ici, Luhan ? Qui t'a ramené ? Est-ce Lord Rowner qui t'a abandonné devant la porte ?

Il me fixa d'un regard qui me transperça de part en part. On aurait dit qu'il espérait sincèrement que je lui réponde favorablement, comme s'il craignait que mes propos soient autres, que je lui dise que non, que je m'étais enfui de mon propre chef et qu'aucun sorcier ne m'avait sommé de venir en ce lieu ; j'avais fait mon choix et seul.

Tout en évitant soigneusement de relever les yeux dans sa direction, – *n'étant pas forcément fier de mon impudence* – je me redressai, commençant à croire que les risques que j'encourais s'avéraient finalement bien plus dramatiques que je ne l'avais imaginé.

— Eh bien... en vérité, je me suis échappé lors du trajet me menant à mon nouveau propriétaire, Lord Rowner, Monsieur. J'ai pris la fuite à un moment d'inattention des deux sorciers qui me conduisaient à la cité royale.

Ma voix était faible, dénuée de toute forme de vaillance et je n'osais toujours pas affronter mon

Maître du regard.

— Bon dieu, Luhan ! As-tu perdu l'esprit ? Je savais que tu aimais frôler les limites mais là, c'était vraiment stupide ! Stupide, tu m'entends, stupide !

La colère de sa voix me fit sursauter et je me sentis l'âme d'un petit garçon pris en faute. C'était très étrange comme sentiment ; il me paraissait grandement contrarié mais pourtant, cela me rappelait plus une réprimande pour une étourderie qu'une véritable et offensante bêtise.

— Je suis désolé de vous avoir déplu, Monsieur, répondis-je simplement, n'ayant pas la force de trouver mieux.

— Me déplaire ? C'est ça qui te dérange le plus dans cette affaire ? s'écria-t-il.

Je me mordis la lèvre inférieure, tentant de lui montrer mon inconfort ainsi que ma crainte. Mon Maître avait toujours su deviner ce qui me passait par la tête et ce depuis l'année de notre rencontre. Il me disait souvent, avec un amusement certain, que j'étais « un livre ouvert ». C'était là ses mots et je crois qu'au fond de moi, j'ai toujours aimé cela. Tandis que ce souvenir me revenait en mémoire, je me disais que j'allais être bien embêté pour lui cacher, sans me faire attraper aussi facilement que de coutume, que j'avais été libéré par un elfe et que j'étais revenu pour le protéger d'une terrible menace fondée sur la base qu'un être supposé mort depuis deux cents ans avait été le réceptacle des voix elfiques passées et que ces voix annonçaient la libération du peuple myrien ainsi que la mort de la lignée de Klenon. Rien qu'en prononçant les mots : elfes, libération du peuple myrien, prophétie ainsi que menace de mort, j'étais un myrien – *clairement forcené* – condamné à mort. J'allais devoir apprendre à duper mon Maître et ce sans perdre de temps.

— Je suis vraiment désolé de...

Mon Maître tapa du pied avec hargne, clairement fâché. Je laissai donc ma phrase en suspens. Il resta muet un instant puis reprit la parole, à ma grande surprise, plus calmement.

— Raconte-moi ce qui s'est passé dans ta stupide petite tête pour te conduire à agir ainsi, m'ordonna-t-il.

Je restai muet un moment, mal à l'aise. Je n'avais vraiment aucune idée de quelle excuse – *crédible, et c'était vraiment mal parti* – je pouvais bien avancer pour justifier mon acte. Sachant que le mensonge n'était pas mon fort, je me voyais bien embêté. J'optai donc pour dire non pas « la » vérité, mais « une » vérité, espérant simplement que cela fonctionnerait et amadouerait mon Maître.

— Vous me manquez Monsieur, ma place est à vos côtés et je ne peux m'imaginer servir un autre que vous. J'aurais eu l'impression de vous trahir.

Il resta muet et je me mis à compter les secondes dans ma tête, ne voulant ni penser, ni espérer.

— Est-ce que tu te rends compte que père va te tuer ? murmura-t-il. Il te déteste Luhan, il t'a seulement chassé parce que tuer un des deux seuls myriens aux yeux rouges aurait été considéré comme une bêtise et une provocation contre le Roi !

Je ne pus m'empêcher d'écarquiller les yeux, étonné. Me tuer pourrait être mal vu par le roi ? N'étais-je pas supposé être insignifiant ?

— Mais en faisant ça, tu viens de lui servir sur un plateau d'argent le droit de te réduire à l'état de silence ! Il va te tuer, Luhan, tu vas mourir !

Il serra le poing et je crus un instant qu'il allait traverser les trois mètres nous séparant et me l'abattre sur le visage. Je me sentis trembler ouvertement, davantage effrayé par ses mots que par la perspective d'être corrigé.

— D'accord..., finis-je par murmurer, le regard fixé au sol.

— D'accord ? rétorqua-t-il avec véhémence.

Il marqua un silence et je restai immobile. J'étais conscient que mon comportement le mettait hors de lui, mais je ne voyais vraiment pas quelle autre attitude adopter. La colère, le refus, la protestation... toutes ces choses là, c'était pour les sorciers, pas pour les myriens.

— Hector ! hurla-t-il froidement. Hector !

Hector ? À l'instant où la question « qui est cette personne » me traversa l'esprit, la réponse s'imposa en moi, comme un écho, chassant et estompant ma pensée précédente. Hector ne pouvait être que le nouvel esclave de mon Maître, mon remplaçant. Je me mis à inspirer profondément alors que je réalisais que je ne voulais absolument pas mettre de visage sur ce myrien.

— Monsieur, vous désirez quelque chose ?

Sa voix était grave, beaucoup plus grave que la mienne. Le son qui dépassait ses lèvres accrochait à mes oreilles et je me sentis frissonner, comme si quelqu'un s'amusait à produire un bruit strident et agressif, me faisant grincer des dents.

— Je veux que tu fasses quérir mon père et au plus vite.

— Bien, Monsieur. Tout de suite, Monsieur.

— Explique-lui simplement que... que j'ai un problème qui nécessite sa présence au plus vite et que je ne l'importunerai pas bien longtemps.

— Je fais partir Sébastien de ce pas, acquiesça-t-il.

— Non, va le chercher toi-même.

Hector fut sans doute dérouté car il marqua un long silence – *pas si long que cela mais pour nous, myriens, ne pas répondre dans la seconde à un ordre était déjà un crime en soit* – avant de se reprendre.

— À vos ordres, Maître.

La tentation ainsi que le fait de « ne pas savoir », me firent redresser la tête au dernier moment sans même m'en rendre compte. C'était comme si quelque chose, autre que mes sentiments et mon esprit, m'avait forcé à faire face à mon concurrent. Intérieurement, je ne pouvais m'empêcher de me dire – *non sans un plaisir difficilement maîtrisable* – que mon Maître ne s'était jamais séparé de moi ainsi. En aucun cas il ne m'aurait envoyé je ne sais où, sans lui.

Je ne le vis qu'un bref instant, bien trop court pour m'imprégner de son image en détail, car déjà il se détournait pour obéir aux ordres. Il avait l'allure d'un myrien maigrichon, blond et à la mine boudeuse. J'avais entraperçu un regard tombant marqué par de lourds cernes, mais surtout, une profonde cicatrice traversant horizontalement sa joue gauche. Il ne sembla pas m'accorder la moindre attention, me conférant, comme s'il s'était agi d'un sorcier passant au château, un caractère invisible. Je m'en sentis profondément vexé bien que finalement, je n'eusse aucune raison de l'être. Sans doute étais-je tout simplement contrarié d'avoir cédé à la curiosité de l'observer, de le découvrir, alors que lui n'en n'avait visiblement pas éprouvé le désir, même succinct. Je me retrouvais alors de nouveau seule avec mon Maître et mes réflexions sur Hector s'estompèrent, chassées par une peur paralysante : j'allais faire face à Monseigneur Denoir.

« La vie ne tient à pas grand-chose dans le fond... il suffit d'un seul instant, d'un bref laps de temps et la voilà disparue.

Je me demande à quoi peut bien ressembler le néant ? »

Luhan

C'est toujours lorsque l'on perd quelque chose que l'on a cru inébranlable, que l'on réalise combien ce quelque chose comptait pour nous. Au château de Monseigneur Denoir, je m'étais jusqu'à ce jour senti protégé. Bien entendu, je ne me m'y étais jamais trouvé particulièrement heureux et j'y avais vécu de nombreuses heures sombres, mais j'y étais chez moi. J'avais un toit et une famille, un lieu pour m'abriter des orages et des tempêtes mais également des repères, que je croyais jusqu'à ce jour inattaquables. Perdre la sécurité d'un lieu que l'on croyait acquise s'avérait finalement plus terrifiant encore que de se retrouver propulsé quelque part où l'on se savait d'avance en danger. Jamais ma vie ne m'avait parue si proche de sa fin. J'étais convaincu, au fond de moi, que ma mort serait certaine et je me surprénais à m'inquiéter bien plus de ce que je trouverai après mon exécution, plutôt que des tortures que Monseigneur Denoir se ferait sans nul doute un plaisir de me faire endurer. Y avait-il quelque chose après ? Allais-je simplement cesser d'être, ou un semblant de moi-même perdurerait-il en un lieu différent ? Et cet endroit, ce vide d'existence, serait-il salutaire ou me précipiterait-il dans des tourments bien plus funestes encore ?

— Luhan ?

Extirpé de mes réflexions terrifiantes, je relevai malgré moi un regard craintif vers mon Maître.

— Attendons à ma chambre, viens.

Je le suivis sans le quitter des yeux, comme si je craignais, sans la moindre raison logique, qu'il disparaisse brusquement, m'abandonnant à mon triste sort. Je me sentais comme à fleur de peau, prêt à bondir au moindre souci, fondre en larmes ou hurler de rage au premier geste alarmant. J'étais en alerte et mes muscles me faisaient souffrir tant ils se trouvaient tendus.

— Père ne viendra probablement que ce soir ou demain matin...

Il me fixa un instant et j'eus l'impression qu'il venait de laisser sa phrase en suspens, se retenant peut-être d'ajouter quelque chose. Je n'en étais pas convaincu, mais cela ne me rassurait pas ; mon Maître ne se gênait jamais pour me dire les choses.

Le silence se fit et il s'imposa à moi comme une force écrasante et douloureuse. Je le trouvais insupportable, pesant au point que l'air me manquait.

— Maître..., soufflai-je avec peine.

— Oui ?

— Parlez-moi de votre dragon, s'il vous plaît. Avez-vous fait vos premières tentatives d'animation ?

Mon Maître m'accorda un vague sourire, l'air un peu étonné. Sans doute ne s'était-il pas attendu à ce genre de questionnement, étant donné les circonstances... Il alla s'asseoir sur le rebord de son lit et je restai quant à moi dos au mur, attentif.

— J'aurais aimé que tu voies cela, marmonna-t-il. Une parfaite démonstration de mon incompetence.

Il soupira, non sans monotonie et, contre toute attente – *étant donné mon humeur et ma situation plus que catastrophique* – j’eus envie de sourire. Ce genre de remarques concordait en tout point aux réflexions – *si souvent pertinentes* – de Monseigneur Denoir. Je savais très bien qu’en disant cela, toutes ses pensées étaient tournées vers son père ainsi que les remarques désobligeantes qu’il lui ferait à la première occasion, ne manquant pas de souligner son indignation ainsi que sa déception. Autant que je me souviene, il avait toujours été ainsi avec mon jeune Maître et ce dernier en avait toujours énormément souffert, mais ça, j’étais le seul à le savoir. Jamais il ne se montrait affaibli, triste ou pire, en détresse. Il n’y avait qu’à moi qu’il montrait, probablement que partiellement, ce genre d’émotions qui, – *comme le dirait savamment Monseigneur Denoir* –, sont pour les faibles et les idiots. Personne au château ne l’aurait entendu se considérer ainsi et s’abaisser à douter de lui ; c’était en quelque sorte l’un de mes privilèges : il avait confiance en moi.

— Je suis certain que vous dramatisez, Monsieur.

Il me retourna un regard sévère, mais je sus immédiatement qu’il n’était pas sincèrement contrarié.

— En vérité, il ne s’est réellement rien produit, avoua-t-il. Je n’ai même pas ressenti la force de l’animal en moi. Si je ne la sens pas, comment l’expulser hors de mon corps afin de la matérialiser ?

Il me fixa un instant, mais mes lèvres restèrent scellées. Je savais pertinemment que cette question n’appelait pas la moindre réponse, il ne recherchait ni mes réflexions, ni mes conseils de myrien.

— Mon prochain cours est pour bientôt, j’espère que ce sera différent.

— Est-ce courant, pour un sorcier, d’être dans votre situation au premier entraînement, Monsieur ?

— Père te dirait que non, bien évidemment, pas pour des sorciers comme nous, répondit-il d’un ton dur, proche du sermon.

— Me permettriez-vous une remarque, Monsieur ?

— Je t’écoute mais ne me sors pas d’énormités ! Tu en as assez fait pour aujourd’hui je pense ! s’écria-t-il d’un ton que je ne sus pas différencier entre moquerie et réprimande.

— Je me disais simplement, au vu de tout ce que vous m’avez raconté jusqu’à ce jour, Maître, que votre animal ne serait certainement pas le dragon si vous étiez incompetent.

— Mais tu saurais aussi, si tu m’écoutais comme il se doit, que la puissance d’un sorcier ne se mesure pas uniquement à la nature de son animal, mais aussi à la manière dont le sorcier saura le maîtriser.

Rentrant la tête au creux de mes épaules, je me mordis la lèvre. Ce fait, je le connaissais bien évidemment, mais j’étais intimement convaincu que mon Maître était fort. Sa lignée ne comptait que des sorciers puissants et il avait toujours excellé en matière de potions. C’était son domaine de prédilection, il pouvait fabriquer n’importe quoi et aucune barrière ne l’impressionnait. S’il y avait bien un domaine dans lequel il ne pouvait pas décevoir son père, c’était clairement celui qui consistait à réaliser toutes sortes de potions : futiles, utiles ou même... mortelles. Lorsque mon

Maître réalisait une potion, il était en tout point semblable à l'image que Monseigneur Denoir avait souhaité mouler pour son fils : un homme froid, rigide et hautain. Jamais je n'avais autant été rabroué, menacé ou – *voire même* « *et* » – puni qu'en ces instants. Parfois je me disais que la haine des sorciers pour les myriens était dans leurs gênes désormais, c'était si simple pour eux de nous traiter comme des êtres en dessous de tout. Nous leur étions en tout point inférieurs, alors que rien à priori (à l'exception de mes yeux, devenus rarissimes) ne nous distinguait physiquement et pourtant...

— À quoi penses-tu ? m'interrogea-t-il.

— À vous, Monsieur.

Il marqua un silence, m'observant d'un regard étrangement troublé. Avais-je dit quelque chose de déplacé ? Non, certainement pas, il ne devrait même pas paraître étonné de ma remarque. Déconcerté par son attitude, je fis un pas vers lui avant de me stopper.

— Vous allez bien, Monsieur ?

Il jeta un regard à la porte de la chambre, close après mon passage.

— Tu devrais t'enfuir, Luhan, me murmura-t-il.

Je ne pus m'empêcher d'écarquiller les yeux.

— Jamais je ne convaincrs mon père de t'épargner. Tu as été tellement idiot d'agir de la sorte ! Faire un coup comme ça, à Rowner qui plus est ! Peut-être même que c'est lui qui te fera exécuter au final, après tout, il avait sans doute déjà payé pour toi et tu lui appartiens alors sans réserve.

Je me revis un instant dans le bureau du marché des esclaves, là où se tenait cet homme imposant, que les deux stupides sorciers paraissaient craindre et respecter plus par devoir que par réelle estime. Le prénommé Corner avait exigé que Lynn soit sévèrement punie de l'avoir blessé au visage et l'homme l'avait stoppé dans ses espoirs de vengeance, lui expliquant que Lord Rowner avait déjà payé pour les deux esclaves que nous étions et qu'il était donc hors de question de mutiler l'un de nous...

Au final, Corner s'était bel et bien vengé lorsqu'il avait profité d'un arrêt pour emporter Lynn derrière quelques buissons. Je ne savais pas exactement ce qui s'y était produit, mais chaque fois que j'y pensais, mon cœur s'emballait tellement fort que ma poitrine se faisait affreusement douloureuse car au fond, je savais. Quel être abject... et c'était le myrien qui s'avérait vide d'âme et de conscience ?

— Luhan ? m'interpella mon Maître.

Mes pensées s'estompèrent abruptement, laissant derrière elles une impression excessivement dérangeante. J'avais la sensation qu'une main invisible avait attrapé au creux de sa paume l'ensemble de mon estomac et qu'elle s'amusa à le tourner et le retourner à sa guise. J'allais sans aucun doute vomir d'ici peu de temps, ce qui ne jouerait probablement pas en ma faveur. Mon Maître avait le regard légèrement baissé et je réalisai qu'il fixait mon poing droit, serré inconsciemment. J'étais tellement en colère !

— Que fais-tu ?

Je dus marquer un temps de pause, déstabilisé. Il fallait impérativement que je me calme et pour ce faire, je devais cesser de penser à Lynn. Révolté, je l'avais souvent été, mais jamais je n'avais laissé physiquement transparaître quoi que ce soit de violent. Des regards noirs tout au plus... généralement toujours réprimandés.

Les remarques de mon Maître reprirent leur place dans le cours de mes pensées et je ne me sentis pas mieux, loin de là. La main invisible était toujours là, se jouant des haut-le-cœur qu'elle provoquait en moi. M'enfuir ? L'idée était sans nul doute tentante... mais pour faire quoi ? Pour aller où ? Depuis mon enfance, j'avais nombre de fois imaginé cet instant. Les circonstances avaient toujours été bien différentes dans mes naïfs scénarios mais j'en venais toujours au même point : je fuyais le château de Monseigneur Denoir et retrouvais ma liberté si longuement espérée. Et même si je m'étais toujours plu à m'imaginer découvrir un monde dont l'accès m'était strictement interdit, je n'avais jamais pris ces rêves pour de possibles réalités. Où serais-je allé ? Qui m'aurait protégé ? Mes yeux rouges m'auraient trahi au premier instant et je ne connaissais personne en dehors des habitants du château. Dans un sens, j'aurais été condamné avant même d'avoir franchi les hautes grilles du domaine. Mais aujourd'hui, à cet instant, mes rêveries avaient pris un tournant particulièrement déroutant, les plongeant dans un monde à part, un monde entre rêve et réalité. Si je l'avais vraiment voulu cette fois, si je décidais de partir, de m'exiler, j'aurais un lieu où me réfugier. La clairière des elfes était sans doute l'endroit le plus sûr pour un myrien assez fou pour entrer en rébellion contre les sorciers.

Fuir le château était probablement ma meilleure chance de survie, mais encore une fois, je me retrouvais prisonnier d'une situation où mes possibilités d'actions et de choix se limitaient à la décision d'une personne autre que moi. Sa majesté Passil avait été on ne peut plus clair : je devais reprendre ma place auprès de mon Maître et le protéger, le protéger de quelque chose qui arriverait le lendemain ou trente ans plus tard, ou même jamais, qui savait... si je revenais à la clairière – *à supposer que je puisse retrouver le chemin, ce qui me semble parfaitement illusoire comme espoir* – je serais sans aucun doute réexpédié au galop au château, avec pour seul accompagnement de me faire pardonner, peu importait comment. J'étais visiblement destiné à être toujours renvoyé au domaine de Monseigneur Denoir, comme si ma place y était déterminée et ce, à jamais. Fuir ne servait visiblement à rien, les événements me conduisaient intarissablement au même dénouement.

— Vas-tu obéir et répondre ! s'exclama mon Maître d'un regard noir.

Le ton de sa voix, rigide et sévère, me fit sursauter.

— Excusez-moi, Monsieur, j'étais perdu dans mes pensées...

— J'ai vu, oui ! Je te rappelle que je suis là, alors ne m'ignore pas ! m'ordonna-t-il.

— Oui, Monsieur, excusez-moi, Monsieur. Vraiment. Votre... suggestion m'a... perturbé.

Il se rasséréna immédiatement et hocha simplement de la tête.

— Je peux le concevoir. C'est juste...

Il soupira avec agacement.

— C'est juste que je n'ai pas envie que tu meures voilà tout, idiot !

Il me foudroya du regard et je le sentis mal à l'aise. Si son père avait entendu cela... je n'aurais pas donné cher de nos deux vies et je n'osais pas imaginer l'état de rage dans lequel Monseigneur se serait mis. Timidement, je souris, touché d'avoir le sentiment d'être, aux yeux de la personne la plus importante de mon univers, plus que ce que je n'étais réellement, à savoir : un simple objet.

— Ne fais pas ton malin ! me rabroua-t-il sèchement.

J'effaçai donc le sourire apparu sur mon visage, saisissant qu'il était parfaitement déplacé. Mon Maître était sans équivoque conscient qu'il n'avait pas le droit de « ressentir » de l'empathie pour moi et encore moins de la sympathie.

Je me mis à bafouiller légèrement, mal à l'aise.

— Et... votre... mon... remplaçant ?

— Hector ? demanda-t-il, l'air un peu étonné.

— Oui, est-ce un bon serviteur ? Vous êtes bien avec lui ?

— Il excelle en deux choses : la stupidité et la maladresse. Il me fatigue plus qu'autre chose.

Je ne pus retenir mon sourire.

— Cela te fait plaisir ? Savoir ton Maître si mal servi !

— Non, évidemment que non, Monsieur.

— menteur ! s'écria-t-il.

— Je dois vous avouer que j'espérais que vous ne l'apprécieriez pas, Monsieur.

— Je comprends bien, mais cela ne signifie pas que je vais te récupérer à mon service, répondit-il d'une voix beaucoup plus éteinte. Même si j'arrivais à te sauver de la colère de mon père, aujourd'hui tu appartiens à un autre sorcier. Rowner qui plus est ! Je doute qu'il accepte que je te laisse à ma charge car, de ce que j'ai entendu dire, il a déjà essayé de te racheter à mon père il y a bien des années déjà. Tes yeux rouges semblent ne pas le laisser totalement indifférent, je présume.

Mon Maître fronça les sourcils, contrarié. J'avais le sentiment qu'il ne portait pas Lord Rowner dans son cœur. Pourtant, ce sorcier n'était jamais venu au château, tout du moins pas au cours de ces six dernières années, sinon je l'aurais vu. Il ne devait donc pas le connaître ou presque, mais son regard trahissait une forme de haine que l'on ne pouvait avoir pour un simple inconnu.

— J'ai d'ailleurs du mal à croire que père n'ait jamais cédé... après tout, cela aurait été une occasion

en or de se débarrasser de toi.

Je restai muet, ne sachant quoi dire. Lord Rowner avait l'air d'être un homme étrange. Je le voyais obsessionnel et puissant. L'image que je me représentais de lui s'apparentait de près à celle de Monseigneur Denoir ; un homme froid et rigide. J'ignorais totalement si sa majesté Passil avait réellement raison à son propos. Avait-il vraiment l'intention d'assassiner toute la lignée royale ? Et ce dans le simple but d'obtenir le pouvoir ? Angoissé brusquement, j'eus l'abominable envie de me jeter aux pieds de mon Maître en pleurant et de lui raconter toute la vérité sur mon escapade. Mais je ne devais pas. Comment justifierais-je que la menace que représentait Lord Rowner était belle et bien fondée ? Comment pourrais-je convaincre des sorciers de croire et avoir confiance en des êtres qu'ils méprisent plus encore que nous, les myriens ? Pire, ils me forceraient à retrouver leur cachette et les extermineraient probablement sans même chercher à comprendre quoi que ce soit – *les sorciers sont si bêtes aussi parfois* – et tous nos espoirs de paix et de liberté seraient anéantis. Tout ça par ma faute. Et si je restais muet sur toute cette incroyable histoire, et que je gardais au fond de moi tout ce que j'avais découvert ainsi que tout le poids qui pesait désormais sur mes épaules, j'augmentais considérablement mes chances de ne pas survivre à mon affront envers Lord Rowner ainsi que l'honorable famille Denoir. J'allais donc probablement mourir, mais ma mort, si l'on en croyait la prophétie de sa Majesté Passil, couperait court à nos chances d'être de nouveau un peuple libre. J'allais donc, là encore, anéantir les espoirs des myriens et des elfes et j'en serais l'unique responsable.

Pourquoi cela retombait-il toujours sur moi ?

« Il n'y a pas de jour sans craintes pour un myrien, pas plus qu'il n'y a de jour heureux. Certains sont pires encore, d'autres presque semblables à l'illusion de paix. Aujourd'hui, je penche terriblement vers ce qu'il y a de plus abominable dans la vie myrienne... »

Luhan

Toc, toc.

Je déglutis nerveusement, tous mes sens en alerte. Que se passait-il ? Qui était-ce ?

— Oui, qu'est-ce que c'est ?

— C'est moi Maître, puis-je entrer ?

J'eus un nouveau haut-le-cœur et je dus me faire violence pour ne pas vomir au milieu de la chambre.

— Entre, Hector !

Il s'exécuta et ne m'accorda pas la moindre attention. Son regard n'était que pour mon Maître. Notre Maître.

— Tu as vu mon père ?

— Oui, Monsieur et je lui ai reporté vos paroles.

— Parfait. A-t-il dit quand il viendrait ?

— Il est déjà là, Monsieur.

Dans un même geste – totalement paniqué pour ma part – nous relevâmes les yeux vers lui. Il se tenait droit, les mains derrière le dos, et pour la première fois, il tourna les yeux dans ma direction. Il me jeta un regard que j'aurais sans doute qualifié, au premier abord, de neutre, mais en y regardant de plus près, j'avais le sentiment qu'il me condamnait. Il ne savait probablement rien ou presque de la situation, mais il était clairement satisfait que je me fasse sévèrement punir, voire tué d'ici quelques instants – quel imbécile ! -.

— Tu peux disposer, lui dit-il simplement.

Hector fit demi-tour et quitta la pièce sans un mot de plus.

— Reste ici, toi, pas un mot, pas un bruit.

Je n'eus même pas le temps de comprendre le sens de ses paroles qu'il avait déjà refermé la porte derrière lui. Paralysé, je sentis mon corps s'impulser de tremblements violents. Je ne voulais pas affronter Monseigneur Denoir maintenant, c'était bien trop tôt ! Je n'étais pas prêt. Qu'allais-je dire ? Que me ferait-il ? Toutes les informations qui tournaient dans ma tête depuis mon départ de la clairière des elfes s'agglutinèrent en mon esprit, se poussant les unes les autres, luttant pour attirer mon attention pour certaines, m'envahissant d'émotions abominables pour d'autres. Je n'avais plus qu'une seule envie : que tout prenne fin, que le silence se fasse et que je ne sois plus obligé de penser ou ressentir quoi que ce soit. J'avais l'impression que tout ce qui se passait à l'intérieur de moi-même était en quantité bien trop grande pour rester contenue dans mon corps d'adolescent. J'allais

exploser.

Un éclat de voix me pétrifia et mon corps eut un sursaut proche du spasme.

— ... et inutile d'insister !

Je la reconnus immédiatement : la voix de Monseigneur, la voix transportée de rage de Monseigneur. Mon Maître n'était-il pas descendu un instant à peine auparavant ? Combien de temps venait-il de s'écouler ? La porte s'ouvrit à la volée et je ne pus retenir un cri de surprise et de peur. Le regard noir de Monseigneur Denoir s'abattit sur moi, m'écrasant comme un vulgaire insecte. Intérieurement, une voix lointaine familière, sans que je sois capable sur l'instant de la situer parmi mes connaissances, me murmurait le rappel des convenances. C'était précisément le moment de m'incliner au plus bas, afin de saluer le maître de maison. Me jeter à ses pieds et implorer sa clémence et son pardon aurait pu être également judicieux, bien que Monsieur n'ait jamais témoigné d'affection pour les humiliations volontaires – il les préférait nettement moins consentantes ! -.

— Misérable esclave ! Que fais-tu chez moi ? s'époumona-t-il en traversant l'espace qui nous séparait.

Il m'attrapa par le col de mon vêtement et me tira vers le haut, me forçant à me mettre sur la pointe des pieds.

— Monseigneur... pardonnez-moi, je...

— Te pardonner ? hurla-t-il. Je t'ai chassé, esclave, et tu oses avoir l'audace de te présenter ici, crois-moi tu vas le regretter !

Il me lâcha seulement un instant, afin de me saisir plus fermement, par les cheveux. Grimaçant de douleur, je tentai alors de me défendre.

— Monseigneur, je vous en prie, je ne voulais pas vous offenser...

— M'offenser ? hurla-t-il, resserrant sa poigne.

— Vous ne comprenez pas, j'ai fait ça pour...

— Silence, Luhan !

Mon regard se détourna de Monseigneur Denoir pour se tourner, du mieux que je le pus était donné mon inconfort, vers mon jeune Maître. L'expression de son visage était interdite et ses yeux étaient quant à eux noirs de colère. Il me fixa sévèrement et me fit un léger signe de dénégation. J'étais en train d'empirer les choses, c'était sans équivoque le message qu'il tentait de me transmettre, et il avait parfaitement raison. Monsieur n'était pas le genre de sorcier qui allait perdre son temps à écouter un stupide esclave. J'allais probablement y gagner de commencer mon exécution en me faisant couper la langue, rien de plus.

Dans un geste emprunt de colère, le père de mon Maître me tira à l'extérieur de la chambre, sans le

moindre scrupule. Ses doigts, agrippés à mes cheveux, me malmenaient à leur guise, me poussant un instant pour mieux me freiner celui d'après.

— Père ! Père, qu'allez-vous faire de lui ?

La voix de mon Maître me paraissait lointaine, me donnant l'impression qu'il était resté à la porte de sa chambre. Monseigneur Denoir commença à dévaler les marches des escaliers et je dus user de toute mon habilité et de toute ma concentration pour ne pas m'effondrer sur les marches de marbre et risquer d'entraîner Monsieur avec moi dans ma chute, ce qui me coûterait en soi au moins une jambe.

— Père, vous aviez promis de m'écouter !

— C'était avant que tu déblatères bêtement sur cette chose inutile ! cria-t-il avec rage.

Afin de démontrer par les actes sa colère – et c'était bien dommage pour moi – il me poussa violement en avant. Mon équilibre totalement destabilisé, je m'affalai la tête la première et dévalai le reste de l'escalier par des roulés-boulés qui me donnèrent la nausée. Arrivé en bas des escaliers, je ne savais même plus exactement où j'étais rendu dans la pièce. Mes côtes et ma tête me lançaient sévèrement mais ce n'était rien comparativement à la douleur cuisante qui irradiait mon poignet droit.

J'entendis alors la voix de mon Maître, dans un premier temps étrangement ; elle résonnait dans ma tête et c'était comme si ce dernier était en train d'hurler à mes oreilles. Mais très vite, elle redevint à peu près normale et j'y notais une touche évidente de mécontentement et de ressentiment.

— Je croyais qu'il était temps que je prenne moi-même mes décisions ! Vous m'avez dit d'être un homme et d'assumer ce statut. J'ai décidé que Luhan resterait auprès de moi, Hector est bien trop stupide ! Je le donnerai à Rowner en échange !

— Fils, tu n'es certainement pas un homme, répondit froidement Monsieur.

Je le vis descendre les quatre dernières marches et sa main s'agrippa de nouveau à mes cheveux, me forçant à me redresser. La pièce entière tournoyait dans une danse effrénée qui me souleva le cœur. Mon poignet me lançait de plus en plus et je ne parvenais plus à bouger mes doigts. J'en vins alors à la brillante conclusion qu'il devait sans aucun doute être brisé.

Je n'avais jamais eu d'os cassé. Monsieur Edward, une fois, s'était fracturé la jambe en glissant sur de la mayonnaise malencontreusement renversée sur le sol. Son hurlement avait retenti dans tout le château. C'était la seule fois où je l'avais vu aussi mal en point et aussi affaibli. Il avait terriblement souffert durant vingt-quatre heures avant que mon jeune Maître n'accepte de lui donner une potion de guérison. Je l'avais trouvé bien injuste avec monsieur Edward : la chute n'avait pas été causée par sa faute. Si seulement il n'avait pas eu le gâteau préféré de Monsieur entre les mains à cet instant...

— Alors vous ne m'écoutez pas ? Vous ne me laisserez pas décider de son sort ?

Le père de mon Maître s'avança vers son fils, resté aux pieds des escaliers et je dus faire nombre d'efforts pour ne pas tomber à terre. Le sol avait enfin cessé de me paraître en mouvement mais j'étais encore un peu sonné et, surtout, endolori.

— Pas tant que tout ce que tu sauras faire reviendra à être la honte de ta lignée entière ! rétorqua-t-il d'une voix tellement dure que je me sentis mal pour mon Maître qui se figea, quant à lui, d'un air interdit. Avoir de la compassion pour des... myriens ! postillonna-t-il avec rage, allant jusqu'à enfoncer ses ongles dans mon crâne.

Je gémis malgré moi et il me fusilla d'un regard non pas furieux, mais enragé.

— Tu vas te taire, oui ! Tu voulais être là ! Tu y es ! Imbécile ! On aurait mieux fait de vous exterminer !

En silence, j'abaissai mon regard vers le sol. Sans doute interpréta-t-il ce geste comme une soumission et une incontestable preuve de faiblesse. En vérité, je ne voulais pas lui montrer la haine qui avait probablement voilé mon regard tant elle me paraissait forte en cet instant. La bête en moi avait rugi et je dus me faire violence pour rester impassible. Nous exterminer... et c'était nous les bêtes ?

— En attendant que tu sois un peu moins faible, mon fils, je vais le ramener à Rowner. Il lui appartient, d'après ce que je sais. Ce sera à lui et lui seul de décider de son sort, cracha-t-il avec véhémence. Et tu peux compter sur moi pour lui conseiller de s'en débarrasser et non sans lui faire regretter son insolence auparavant !

J'eus à peine le temps de voir le visage de mon Maître se décomposer que Monseigneur Denoir fit volte-face, m'entraînant rudement dans sa valse. Mon cœur s'emballa douloureusement, m'oppressant la poitrine. Au fond de moi, je savais que j'aurais pu être soulagé ; Lord Rowner, si l'on en croyait les dires de sa Majesté Passil, était fasciné par l'être insignifiant que j'étais. Mes chances de survie venaient donc considérablement d'augmenter. Mais en quittant le château de Monseigneur Denoir, je risquais de provoquer une catastrophe, dont je ne discernais pas franchement les limites, mais où je serais l'unique responsable. Je devais donc intervenir, quitte à désobéir à l'ordre de silence de mon Maître. Au moment même où j'allais émettre une vague parole, la voix de mon Maître claqua dans l'air sur un ton si provocateur, que j'en fus extrêmement étonné.

— L'idiot de fils que je suis sera ravi d'évoquer Jude au prochain dîner.

Monseigneur Denoir se figea à tout juste un pas de la porte d'entrée. Sans réfléchir, je relevai les yeux vers lui et pus voir quelques veines se gonfler sur sa tempe. Ce n'était jamais bon signe en règle générale...

Il me lâcha – un acte peu rassurant – et fit face à son fils. Ils se fixèrent quelques secondes et je vis mon Maître soutenir son regard avec colère. S'il avait été effrayé ou angoissé, rien ne transparaissait. Soudain, un léger ricanement me glaça le sang.

— Oh que crois-tu savoir de Jude, mon fils ?

— Bien assez pour que vous achetiez mon silence, père.

Tous deux se défièrent quelques secondes du regard et je finis par me sentir mal ; j'étais à deux doigts de l'évanouissement. Qu'est-ce que c'était que cela, Jude ? Mon jeune Maître, statique, ne faiblissait pas un instant. Il ne clignait pas même des yeux. J'ignorais tout de ce qu'il avait évoqué mais un moment clé était en train de se jouer sous mes yeux, pour mon avenir et pour mon Maître. Il souhaitait lui prouver quelque chose, il n'y avait pas de doute.

Monseigneur Denoir me semblait effrayant. Tout dans son visage et sa gestuelle exprimait la rage et la contrariété. Monsieur était visiblement à deux doigts de tuer de ses propres mains et je ne parvenais même pas à déterminer, de manière irréfutable, lequel de nous deux allait être la victime. Pourtant, ses lèvres affichaient un sourire figé diabolique, singulièrement terrifiant.

— Depuis quand sais-tu pour Jude ?

— Quelques semaines, père, murmura-t-il.

— Et c'est donc ainsi que tu décides de jouer ton meilleur atout ? Maintenant et pour sauver ton myrien ?

— C'est mon choix, oui, affirma-t-il.

— Définis les termes de ta demande alors, je te prie.

Mon Maître était toujours immobile et son père me jeta un regard en biais. Je m'empressai alors de baisser la tête, effrayé et mal à l'aise.

— Je veux que Luhan reste ici et que vous convainquiez Rowner de ne pas réclamer son bien. Luhan est à moi depuis toujours ! Personne n'a le droit de me le prendre !

Monseigneur Denoir hocha de la tête, l'air amusé. Son visage n'exprimait plus la moindre colère, seulement une forme d'amusement que je trouvais dérangeante, comme si cette dernière n'était pas des plus sincères. L'ambiance me paraissait hostile et tendue.

— Ce sera fait alors. Toutefois, et prends en bonne note mon garçon, être sournois et manipulateur me surprend de ta part mais j'en suis presque flatté. Voilà un trait de caractère digne de la famille pour une fois.

Il lui sourit, l'air – à mon goût – presque sadique.

— Mais ne perds jamais de vue qu'adopter la position du chantage est un jeu dangereux séduisant mais rarement gagnant.

Sans mot dire, Monseigneur Denoir fit volte-face et ouvrit la porte de la maison. Il se retourna au dernier moment, l'air serein.

— N'oublie pas que tu es mon fils. Ici, c'est ma maison et tout ce qui y vit m'appartient d'une manière ou d'une autre. Tu peux garder ton jouet préféré si cela te chante autant, mais les règles sont toujours les mêmes. Gare à toi et surtout à lui si je vous surprends à sympathiser d'une quelconque

manière. Ne me déçois pas cette fois-ci car il n'y aura pas de deuxième chance.

Je sentis l'air devenir presque palpable et je vis mon Maître serrer la mâchoire avec hargne. Il dut probablement sentir mon regard car il lâcha enfin son père des yeux pour m'assassiner au travers de ses yeux bleus devenus presque noirs. Je baissai immédiatement la tête, comprenant que j'avais de sérieux ennuis.

— Souviens-toi du diner à la fin du mois, avec ta mère.

Et la porte claqua. Monseigneur Denoir avait quitté le château et l'immense entrée fut immergée dans une ambiance glaciale et tendue. De mon côté, je réalisai, tout tremblotant, que ma vie venait d'être sauvée. J'avais défié mes maîtres, fait le choix de revenir là où l'on m'avait chassé, pris le risque d'être éviscéré vivant... et j'avais gagné !

Le soupir de mon Maître m'extirpa de mes réjouissances. Assis sur l'avant dernière marche de l'escalier, son air sûr et hautain avait entièrement disparu, laissant place à une blancheur quasi malade. Je me mordis la lèvre, ne sachant quoi dire ou faire. Je restai un instant immobile, maintenant mon poignet douloureux contre mon ventre, bloqué dans un mutisme gêné. Au bout de quelques instants, ne tenant plus en place, je fis quelques pas vers lui.

— Monsieur..., soufflai-je.

Il releva lentement la tête vers moi et j'eus l'impression qu'il avait pratiquement oublié ma présence. Il me dévisagea un moment, l'air pensif.

— Maître, est-ce que je peux...

Il leva la main dans ma direction, paume ouverte, me faisant signe de me taire. Il était fâché après moi et, dans un sens, je comprenais parfaitement pourquoi.

— Au sous-sol et que je ne te revoie pas ici avant de t'y avoir invité, m'ordonna-t-il d'une voix sèche, dénuée de toute forme de compassion.

Ne pouvant ni ne voulant insister, j'obéis, un peu peiné je devais bien l'avouer. Je me sentais mal, fautif et vaguement honteux. Et alors que je descendais les escaliers, un sentiment étrange prit naissance en moi. Ou devrais-je dire une absence de sentiment ? Je ressentais un vide, un vide étrange et dérangeant. J'avais réussi l'impossible : j'étais parvenu à garder le secret de ma fuite et j'avais repris ma place au château de Monseigneur Denoir, évitant de plus une peine capitale. Et maintenant ? Reprendre ma routine habituelle me paraissait impossible, comme s'il avait été question d'une vie antérieure et lointaine. Pourtant, cela ne faisait que quelques jours que j'avais quitté le domaine... deux jours... trois... quatre peut-être... je ne savais même plus. Beaucoup trop de choses tournaient en mon esprit et la perspective d'attendre que des événements supposés arriver finissent par se réaliser me paraissait insurmontable.

« *L'attente, à l'instar d'une lente agonie, nous tord l'esprit à sa guise, se jouant de nos plaintes.* »

Luhan

— Luhan !

Quelle ne fut pas ma surprise lorsque, arrivé aux environs de la cuisine, je me fis alpaguer par ma douce Lucille, le visage ravagé par les larmes. Elle me serra de toutes ses forces, bien plus fort encore que précédemment. J'émis un cri de douleur alors que mon poignet se retrouvait pris entre mon ventre et le sien. Elle me relâcha et malgré la nausée qui me saisissait sous la douleur, je vis un peu plus loin nombre des miens me regarder avec inquiétude. Mademoiselle Éléonore était là, tremblant des pieds à la tête, se rongant les ongles alors que ses yeux étaient rougis et boursoufflés. Monsieur Edward abordait un visage étrange, mêlant l'angoisse à quelque chose d'autre, que je ne pouvais définir. Madame Simon et monsieur Michel, quant à eux, ne paraissaient pas franchement au mieux de leur forme non plus... et tous me regardaient comme si j'étais... condamné ? Je fus alors frappé de plein fouet, prenant brutalement conscience de la chance que j'avais d'être là, vivant.

— Je vais bien, murmurai-je faiblement, je vais bien, mon Maître m'a sauvé.

À peine avais-je prononcé le mot « sauvé », que j'étais convaincu de n'avoir moi-même convaincu personne. Je l'étais pourtant bel et bien, mais je pouvais sans le moindre mal reconnaître que c'était difficilement concevable étant donné, d'une part, les circonstances et d'autre part, les ressentiments publics de Monseigneur Denoir envers ma personne. De plus, défier le maître des lieux et s'en sortir – *presque* – indemne relevait sans nul doute davantage du miracle que de la force de persuasion myrienne. Si mon jeune Maître ne m'avait pas défendu dignement, je n'aurais véritablement eu aucune chance, et cela, je le réalisais amèrement.

Et Jude... qu'est-ce que c'était que cela... Jude ? Ma curiosité agitait mon esprit d'une manière batailleuse, me murmurant qu'elle ne cesserait pas de m'obséder, de me harceler et de me bousculer tant que je n'aurais pas obtenu une réponse à mes questionnements.

— Baliverne, crevette ! Nul ne défie un Seigneur Denoir et s'en sort sur ses deux jambes ! tempêta monsieur Edward.

Je me retins de souligner la forme anormale de mon poignet ainsi que la douleur lancinante qui me donnait la nausée, estimant que cette remarque ferait office d'insolence plus que de défense.

— C'est la vérité, monsieur Edward, Monseigneur est reparti, laissant mon jeune Maître disposer de moi comme il l'entend.

— C'est...

— C'est un miracle, coupa Lucille tout en posant une main sur le bras de monsieur Edward, ce qui l'arrêta net dans ses jérémiades. Et nous sommes très reconnaissants envers nos maîtres d'avoir eu la bonté de te donner une seconde chance, Luhan.

Elle marqua une pause, puis jeta un regard en arrière vers les autres myriens du château.

— Vous n'avez pas de travail ?

Le groupe se dissipa immédiatement et je vis Sébastien, légèrement en retrait, m'observer d'un regard sévère quelques secondes avant de suivre les autres et reprendre ses activités quotidiennes. Seules Lucille et mademoiselle Éléonore étaient restées à mes côtés.

Lucille prit mon avant-bras et me força à la desserrer de mon ventre doucement, me faisant grimacer. J'avais l'impression que des centaines d'aiguilles me transperçaient la peau profondément et s'arrachaient pour me piquer à nouveau, plus sauvagement encore.

— Ce n'est pas très joli, commenta mademoiselle Éléonore, une grimace significative sur le visage.

Lucille tiqua et jeta un regard noirâtre à sa consœur myrienne.

— Inutile d'être pessimiste, voyons. Une petite potion et hop, il n'y aura plus rien !

Mademoiselle Éléonore, lui renvoyant son regard noir non sans y ajouter une dose de morosité et expira un « dans combien de temps ! » tout juste audible. Ma bien-aimée Lucille haussa le ton, ce qui ne lui ressemblait que fort peu.

— Il appartient au maître de Luhan de convenir de cette guérison. Mais allez donc lui faire part de vos remarques subtilement myriennes, ma fille !

Mademoiselle Éléonore serra les dents et dévisagea son interlocutrice d'un air courroucé. Elle laissa échapper un glapissement de rage et fit demi-tour, la démarche rude. Pour ma part, je restai muet, observant la scène d'un air innocent. Lucille prit mon poignet délicatement entre ses doigts.

— Je ne vois que de la glace, pour endormir la douleur... en attendant que l'on puisse te prodiguer de meilleurs soins, murmura-t-elle.

Toujours silencieux, je me laissais faire, me demandant combien de temps j'allais rester ainsi.

— Est-ce que ça va, Luhan ? Tu ne dis rien, tout est arrangé, vraiment ? Tu me le promets ? Qu'as-tu ?

Je déglutis et relevai les yeux vers la seule « mère » que je n'avais jamais eu. Elle me connaissait par cœur et je n'avais pas le moindre doute sur le fait qu'elle puisse soupçonner que je n'avais pas été un modèle d'honnêteté. Le principal à l'heure actuelle était qu'elle ne s'imaginait pas que mes secrets puissent être d'une importance quelconque...

— Je vais bien Lucille, acquiesçai-je. J'ai eu très peur, mais je vais bien...

— Tu l'as dit toi-même, tu es sauvé, tout est terminé. Tu n'as pas menti, n'est-ce pas ? demanda-t-elle d'une voix douce.

— Non, je n'ai pas menti Lucille, je t'assure. Monseigneur est reparti et j'ai retrouvé ma place.

Malgré l'heure déjà avancée, le jour déclina lentement, me torturant tant physiquement que

mentalement. Obéissant aux ordres de mon Maître, je n'avais pas quitté les sous-sols tout le jour durant. J'étais resté assis, sans savoir quoi faire de ma petite personne. Mon poignet ne cessa pas de me lancer et l'hématome qui s'était largement répandu au cours des dernières heures réduisit à néant mes espoirs – *certes naïfs* – de guérison miracle. Passer ces quelques heures assis à m'écouter souffrir et surtout penser, fut une expérience abominable. Installé dans un coin de la cuisine de monsieur Edward, là où je ne pouvais déranger qui que ce soit, j'avais ressassé sans cesse ma rencontre avec sa majesté Passil. Chaque image, chaque mot, chaque parole m'étaient revenus à l'esprit, comme si les capacités de ma mémoire s'étaient décuplées. J'aurais presque pu donner le ton des couleurs qui m'avaient entouré dans la clairière. C'était à la fois impressionnant et éreintant.

Lorsque la nuit tomba, j'attendis encore, espérant être appelé par mon Maître, que ce dernier réclame ma présence à ses côtés, pour une raison ou une autre, peu importait... Ce ne fut que vers trois heures du matin que je me décidai enfin à me relever, admettant qu'il était désormais trop tard pour recevoir un quelconque ordre de me présenter à l'étage. Soupissant, je me dirigeai vers la porte de la cuisine afin de me rendre à la cave et ainsi retrouver mon petit havre de paix, et, avec de la chance : un peu de calme et de sérénité après cette abominable journée. C'est alors qu'une voix m'interpella à la porte de la cuisine.

— Je m'interroge.

Surpris par cette présence, je manquai de pousser un cri.

— Hector..., soufflai-je, ma main valide sur ma poitrine. Tu m'as fait peur. Tu n'es pas couché à cette heure-ci ?

— En fait, j'aimerais bien savoir quel genre de myrien peut avoir le culot de défier ses maîtres, sans parler de l'insolence de s'en sortir indemne ?

Il me dévisagea et j'eus la dérangeante sensation qu'il était à deux doigts de me sauter à la gorge. Son regard était noir, sa voix sèche et son menton en avant, hostile et provocateur.

— Je ne suis pas particulièrement fier de ma mésaventure et je suis reconnaissant envers mon Maître pour sa bonté et son indulgence, répondis-je à mi-voix, ne le quittant pas des yeux. Maintenant si tu n'es pas contre, je voudrais aller me coucher.

Je fis mine de vouloir sortir de la cuisine, mais il me barra la route.

— Dans ton intérêt, retourne là où est désormais ta place, me dit-il, son visage balafre à tout juste cinq centimètres du mien.

Nous nous dévisageâmes quelques secondes, pour ma part interloqué – *qu'est-ce que cet abruti tentait de prouver ?* –, lui menaçant.

— Je suis déjà à ma place, répondis-je simplement, ne voulant pas trop chercher la discorde.

— Il s'avère que c'est la mienne maintenant et qu'elle me plaît bien, rétorqua-t-il froidement. Alors va-t'en.

Soupirant, je rejetai la mauvaise humeur qui venait de m'assaillir et tentai d'être agréable et, en d'autres termes, de ne pas le traiter simplement de crétin.

— Écoute Hector, je suis désolé, d'accord, mais cette place, elle m'appartient depuis toujours... mon absence n'a été qu'un malentendu et mon Maître a fait le choix de me reprendre à son service. S'il souhaite que tu restes, j'en serais rav... je m'en accommoderai, mais quoi qu'il en soit je n'ai pas l'intention d'aller où que ce soit sans que cette demande ne provienne de mon Maître. Alors inutile de nous épuiser à papoter d'un sujet dont l'issue ne nous appartient pas. Je ferai mon travail et... tu feras le tien.

— Parce que tu crois qu'il va me garder ? m'agressa-t-il. J'ai déjà été relégué au rang circur de parquet. Passer mes journées à quatre pattes à récurer le sol ne m'intéresse pas !

— Si c'est le choix de ton Maître, à toi de le respecter, rétorquai-je entre mes dents.

— Convainquant comme discours de la part d'un myrien qui vient tout juste de s'imposer après avoir été chassé comme un chien du domaine !

— Écoute...

Je n'eus pas le temps de terminer ma phrase qu'il me propulsa contre le mur opposé de la pièce, sa main droite sur ma bouche. Il agrippa mon poignet blessé et le serra entre ses doigts, provoquant immédiatement un hurlement de ma part, étouffé par ses doigts ainsi que sa bassesse.

— On peut savoir ce qui se passe ici ?

Hector me lâcha mais la douleur me saisissait si violemment que je perdis mon équilibre. Il me rattrapa d'une seule main – *quelle force, quand même !* – et m'obligea à me tenir droit. Ma vue, un peu trouble, se fixa sur monsieur Edward qui dévisageait de son regard le plus méchant mon tortionnaire. Hector ne perdit pas un instant de son assurance alors que je gémissais sans pouvoir me retenir.

— Il a simplement glissé, lui dit-il. La fatigue.

Monsieur Edward avança dans la cuisine et le toisa avec une sévérité digne de Monseigneur Denoir.

— Oui c'est ça, fous-toi de moi ! Si jamais je te reprends à faire quelque chose de ce genre, je te conduirai par la peau des fesses auprès du jeune Maître des lieux et je m'assurerai d'avoir sa permission pour te réduire à l'état de sauce à frites ! C'est clair ?

Hector, qui visiblement ne connaissait pas aussi bien monsieur Edward que moi, ne sembla pas prendre la menace à sa juste valeur.

— Ne vous mêlez pas de ça, d'accord ! C'est entre Luhan et moi, vous devriez plutôt...

— On s'est mal compris je crois, coupa monsieur Edward.

Sans crier gare, il attrapa Hector à la gorge et le plaqua contre le mur où il m'avait moi-même poussé. La main qui me maintenait debout me relâcha et je fus impressionné de tenir sur mes deux jambes seul. À vrai dire, j'avais principalement la nausée.

— Plus jamais ! J'insiste bien ! Plus jamais tu ne lèveras la main sur Luhan ou je m'occuperai personnellement de ton cas !

Le visage sévère de monsieur Edward prit une teinte dangereusement rouge et Hector devint quant à lui plus blanc que neige. Son regard exprimait autant la surprise que la peur. J'imaginai donc que c'était la première fois que monsieur Edward se fâchait devant lui. Selon moi, il avait de la chance de ne pas s'être pris une claque magistrale pour contrer son insolence.

— D'accord, d'accord, dit-il précipitamment en levant les mains, signe d'une capitulation immédiate.

Monsieur Edward le relâcha après lui avoir décroché le regard le plus assassin dont il disposait en réserve.

— Et ne t'avise pas de me contredire ! Imbécile de carpette ! Allez, file ! Au lit !

Hector ne demanda pas son reste et quitta la cuisine sans même m'accorder un seul coup d'œil. Le regard perçant du cuisinier – *ronchon* – s'abattit sur moi et je crus un instant être à mon tour réprimandé.

— Fais voir, me dit-il.

Je mis quelques secondes à comprendre sa demande et tendis mon poignet dans sa direction. Il ne le toucha pas, mais son visage se tordit en une grimace significative.

— Essaie de te faire soigner demain, sans doute le jeune Maître sera de meilleure humeur.

J'acquiesçai alors à mi-voix, incertain que sa colère à mon encontre ne puisse s'apaiser aussi rapidement. Monsieur Edward quitta la cuisine et je me laissai retomber contre le mur, soupirant profondément. Décidemment, la journée avait été abominable et j'espérais bien ne plus jamais en revivre de nouvelles...

« Je me demande ce qui peut continuellement conduire l'être humain à faire souffrir leurs propres semblables. Rien ne les arrête, rien ne leur suffit. C'est comme une soif intarissable ; il aura beau régner en maître sur le monde, il parcourra terres et mers à la recherche d'un nouvel objet d'oppression et de domination. »

Luhan

Quinze jours venaient de s'écouler juste devant mes yeux, et j'en avais ressenti chaque seconde passée, comme si l'image d'un énorme sablier s'était installée quelque part dans mon esprit et que chaque grain de sable tombant au sol, un par un, m'avait signifié sa chute. Je me sentais seul et ennuyé. J'attendais que quelque chose se passe tout en redoutant continuellement cet instant dont je ne connaissais rien. La vie de mon jeune Maître était menacée, soit. Mais que pouvais-je y faire dans le fond ? Lord Rowner pouvait bien débarquer à tout moment, hurlant à tue-tête ses soi-disant intensions machiavéliques, je n'en resterais pas moins faible et inutile. Que pouvais-je bien faire contre un sorcier ? J'étais impuissant, dénué du moindre talent myrien. À part lui jeter une boule d'énergie lumineuse au visage, – *qui s'éteindrait probablement avant d'avoir touché sa cible* – je ne pourrais prétendre être plus productif. Plus le temps passait et plus je me sentais en colère contre sa majesté Passil. J'avais le sentiment d'avoir été davantage piégé que protégé et mon antipathie naissante pour le seul représentant d'une espèce que j'avais continuellement adulée me chamboulait totalement.

Parallèlement, mon jeune Maître m'avait pardonné de mon insolence passée. Il m'avait convoqué dès le lendemain de mon retour et avait soigné mon poignet dans un silence que j'avais trouvé tout particulièrement pesant. La semaine fut éprouvante d'ailleurs ; je le sentais nerveux et peu enclin à sympathiser avec moi après la dispute qu'il avait eu avec son père. Chose que je comprenais évidemment ; pour moi, il avait défié l'homme qu'il n'avait jamais cessé de décevoir tout en s'efforçant continuellement d'obtenir l'effet inverse, même à faible échelle. J'étais d'ailleurs finalement étonné d'avoir obtenu son pardon si rapidement. Au fond de moi, je me disais – *et sans doute manquais-je de modestie* – que ma présence à ses côtés lui tenait une compagnie dont il ne pouvait éprouver l'absence trop longtemps.

— Joyeux anniversaire, Maître, m'exclamai-je avec un entrain non dissimulé.

Il me regarda un instant, assis au milieu de son lit, ses cheveux blonds tombant sur ses yeux encore endormis. J'aimais cette expression qu'il avait parfois le matin, avant que ses contrariétés habituelles ne durcissent chacun de ses traits. Durant quelques minutes, je lui trouvais quelque chose d'angélique, marqué par sa peau pâle, ses cheveux blonds dorés et ses yeux bleus transperçant. Mais son côté démon, quelque peu forcé selon moi, masquait toutes ces impressions passagères avec application dès qu'il s'éveillait. La douceur cédait alors la place à la froideur et ce pour le reste de la journée. Il baissait parfois la garde, tout juste quelques minutes, mais cela ne durait jamais bien longtemps.

Il me sourit le temps d'un bref instant avant de se laisser tomber avec lassitude en arrière, soupirant avec exagération. Je ne pus m'empêcher de sourire, témoignant d'un léger amusement.

— Auriez-vous imaginé que j'aurais pu oublier le jour de votre anniversaire ?

Il redressa la tête seulement dans le but de me montrer son haussement de sourcils démesuré avant de caler sa main gauche derrière sa nuque, portant visiblement toute son attention vers le plafond. Sans hésitation, je fis le tour du lit et je me penchai en avant afin que mon visage entre dans son champ de vision.

— Ne soyez pas grognon, murmurai-je aimablement. Vos parents seront présents ce midi, je suis certain que Madame voudrait vous voir... heureux.

Il fit un mouvement de main pour me chasser et je fis un pas en arrière. Il bascula sur le ventre et déposa sa tête sur ses mains jointes.

— Madame sera bien assez excitée pour nous deux, souffla-t-il simplement avant de me regarder en biais. J'aimerais bien savoir pourquoi tu t'évertues chaque année à me rendre euphorique le jour de mon anniversaire ?

— Nous célébrons votre venue au monde, ce n'est pas rien ! Je croyais que tout le monde aimait fêter son anniversaire ? Autrefois, vous trouviez cela amusant.

— Mais j'ai grandi, murmura-t-il d'une voix que je trouvais bien trop chargée d'amertume pour un jeune homme de seulement quinze ans.

Je me souviens encore, il n'y avait pas si longtemps de cela, que les jours anniversaires de mon jeune Maître étaient des journées tout particulièrement festives. Tout le château s'avérait même d'humeur joviale à ces occasions et je les avais toujours beaucoup appréciées. Mais ces quatre dernières années, Monsieur n'avait plus eu le même plaisir à fêter ce jour qui lui était pourtant entièrement consacré, sans que je comprenne pourquoi. J'avais le sentiment que tout cela avait un rapport avec son père, mais j'ignorais de quoi il en retournait précisément. Cette conclusion n'avait pas été bien difficile à établir ; Monseigneur Denoir était toujours caché derrière chaque regard triste, chaque soupir d'amertume de mon Maître.

Malgré tout, je mettais annuellement toute ma bonne humeur, ma motivation et mon entrain à rendre cette journée agréable.

— Et puis c'est idiot l'intérêt que tu portes pour une fête que tu n'as toi-même jamais connue et que tu ne connaîtras jamais.

Bon... admettons, oui... ce n'était pas gagné.

— Célébrer le vôtre me suffit amplement, Monsieur, répondis-je à mi-voix, peut-être un peu moins enjoué que précédemment.

Il marqua un temps de silence, avant de reprendre :

— Voilà que j'arrive même à chasser ta bonne humeur à toi, soupira-t-il en quittant son lit. Tu aimerais avoir un anniversaire ?

Un peu troublé, je me dirigeai vers l'armoire afin d'y récupérer des vêtements propres et ainsi gagner quelques secondes de répit. Si personne ne m'avait jamais souhaité mon anniversaire, c'était pour la simple et bonne raison que je n'avais aucune idée du mois de l'année où j'avais vu le jour pour la toute première fois. Seul Monseigneur Denoir devait en avoir une idée plus précise étant donné qu'il m'avait acheté dès qu'il avait eu connaissance de mon existence (ce qui n'avait pas dû mettre bien longtemps à arriver à ses oreilles) mais je ne lui avais évidemment jamais posé la question. Mon

Maître non plus, d'ailleurs... Néanmoins, il était peu rare que les myriens ignorent leur date d'anniversaire, certains même ne connaissaient pas leur âge exact. Je ne m'étais donc jamais formalisé de ce fait et j'estimais simplement que lorsque mon Maître passait à l'âge supérieur, j'en faisais de même. De toute manière, cela ne m'aurait pas été des plus utiles et je ne me serais jamais réjoui de célébrer le commencement de mon asservissement.

Je souris alors timidement, gardant évidemment pour moi cette réflexion.

— J'aimerais avoir un gâteau d'anniversaire, m'exclamai-je infantilement.

Quelque part au fin fond de mon esprit, l'image d'une femme au visage trouble se refléta ; cette même image que je chassais toujours avec empressement lorsqu'elle s'imposait à moi. Le souci était qu'elle débarquait toujours sans prévenir...

Depuis que j'étais entré au service de mon jeune Maître, je n'avais jamais été témoin d'un quelconque débordement affectif de Madame envers son fils. À une exception près : le jour de son anniversaire. Pour d'obscuras raisons, cette occasion conduisait Madame à abandonner sa personnalité plate et soumise, distillée dans l'ombre de Monseigneur, pour laisser place à une mère aimante et attentionnée. Je n'avais jamais saisi la raison de ce véritable dédoublement de personnalité, mais quelque chose en moi avait associé l'amour maternel à la notion d'anniversaire, et je me rendais facilement compte que c'était cela que j'enviais le plus à cette journée de fête. J'aurais aimé avoir un anniversaire, simplement pour avoir une maman assez surexcitée pour elle et moi compris...

— Tu es bien trop gourmand pour un myrien ! se moqua-t-il. Je vais aller me doucher mais avant, je veux que tu dises à Edward que je ne veux pas que tu fasses le service du repas. Tu passeras la journée en bas et je ne veux pas te voir.

Silencieux, je déposai les vêtements propres sur le bureau, cachant ma déception. Je détestais par-dessus tout être restreint aux sous-sols.

— Eh je te parle ! me lança-t-il.

— J'ai entendu, Monsieur, je vous obéirai comme toujours, répondis-je platement.

Il soupira.

— Tu es agaçant.

— Excusez-moi, ce n'était pas mon intention.

— Ne t'excuse pas, c'est pire encore !

Je m'immobilisai alors, ne sachant quoi dire ou faire. Il me jeta un regard – *démoniaquement* – noir, visiblement contrarié. Je connaissais pertinemment la raison de cette interdiction ; Monseigneur serait au château jusqu'à demain et mon Maître souhaitait tout simplement éradiquer toute chance que nos chemins se croisent. Jamais Monseigneur Denoir n'avait passé la porte menant aux quartiers des

myriens... si j'y restais donc confiné, je ne pourrais offenser Monsieur, dont seule ma présence suffisait à le rendre furieux.

— Hector fera le service.

Je relevai les yeux rapidement dans sa direction et son air autoritaire me força à les rebaisser immédiatement.

— Et pas de discussion, ajouta-t-il, comme pour donner du poids à sa domination.

Je m'inclinai alors d'un air parfaitement entendu et amorçai ma sortie de la chambre. Il m'attrapa par le bras à mon passage et je stoppai ma marche immédiatement.

— Si Père t'appelle, tâche d'être un exemple de docilité et d'amabilité. Je veux que tu lui sembles tellement respectueux et convenant qu'il vienne me demander si je ne t'ai pas ensorcelé. Tu as saisi ?

Nos regards s'accrochèrent quelques secondes avant que j'acquiesce docilement.

— Oui, Maître, j'y veillerai.

— Parfait.

Il me relâcha le bras et je quittai la chambre, le cœur battant. Je déglutis, un peu tremblant, me demandant si Monsieur avait conscience ou non que son ordre, même avec toute la bonne volonté du monde, ne pourrait être suivi. J'aurais beau faire tous les efforts nécessaires pour avoir la stature d'un porte-vêtement et l'intelligence d'une huître – *les qualités du myrien exemplaire selon l'opinion sorcière, en d'autres termes* – que Monseigneur trouverait quelque chose à redire sur mon comportement.

Regagnant les sous-sols, je claquai la porte avec amertume. Je descendis les escaliers dans la pénombre et rejoignis la cuisine, à la recherche de monsieur Edward. Je l'y découvris sans surprise, plongé dans ses préparations. Plus encore que d'habitude, je trouvais chaque pièce et chaque couloir sombre et triste. Je préférais la surface du château, avec ses grandes fenêtres et sa vue sur le monde. Là, il n'y avait que de petites fentes hautes, éclairant faiblement des lieux bien trop longtemps rongés par les ténèbres... autrefois ce manque de clarté ne m'atteignait pas, mais plus le temps passait et plus j'en venais à haïr l'obscurité qui nous était imposée continuellement. Ce jour-là était visiblement le jour où ma nouvelle antipathie avait abouti à son apogée.

— Ah, la crevette, viens me remuer ça.

Je soupirai à mon appellation et obéis avec résignation tandis qu'il s'accroupissait pour ouvrir l'un des placards sous le plan de travail.

— Je ne pourrai pas faire le service aujourd'hui, monsieur Edward. Mon Maître souhaite que je reste aux sous-sols.

Il redressa la tête vers moi avec un regard suspect.

— Qu’as-tu donc fait encore ? me gronda-t-il.

De moins en moins patient et fatigué d’être toujours accusé de quelque chose par quelqu’un, je soupirai sèchement et resserrai ma main sur la cuillère en bois que je faisais tourner dans une mixture dont la couleur ne me faisait pas regretter de ne pas avoir de place à la table à l’étage.

— C’est quoi cette chose ? répondis-je tout en ponctuant ma question par une grimace significative.

— Une sauce d’accompagnement, rétorqua-t-il sèchement. Et si tu critiques ma cuisine tu n’auras pas le plaisir de manger un morceau du dessert !

Chaque année, mon jeune Maître avait droit à un somptueux et sublime gâteau d’anniversaire. Il fallait le reconnaître, monsieur Edward savait non seulement tout cuisiner, mais en plus il le faisait à la perfection ; bien que les sorciers rétorqueraient à ma remarque qu’un myrien ne peut exceller mais seulement tendre vers un idéal sorcier – *remarque amusante en sachant que si demain la race myrienne disparaissait, ils mouraient probablement tous de faim jusqu’au dernier* –. Étant donné que, pour les sorciers, tout particulièrement les plus fortunés, les quantités n’étaient jamais comptées, le gâteau d’anniversaire de Monsieur s’avérait toujours suffisamment énorme pour, à lui seul, nourrir chaque sorcier et chaque myrien du village de Rui. Une véritable pièce montée ! Monsieur Edward se débrouillait toujours pour que j’en récupère moi-même une énorme part à la fin de la journée et je devais reconnaître qu’il n’y avait pas de chose plus délicieuse au monde.

— Désolé, marmonnai-je, mon estomac digérant ma mauvaise humeur. Hector devra faire le service à ma place.

Je grognai malgré moi, ne pouvant cacher mon mécontentement. Hector m’insupportait et je n’espérais rien de plus que son renvoi immédiat du domaine. Mais mon Maître – *dans sa bonté subitement débordante* ! – n’avait pas appréhendé la situation de la même manière que moi. Heureusement, il avait été relevé de ses premières fonctions, mais il était désormais constamment avec Sébastien, travaillant à ses côtés pour, sans doute, le seconder dans un avenir proche ou même le remplacer, d’ici quelques années. Bien malheureusement, le château avait beau être grand, il m’arrivait de croiser Hector régulièrement et son antipathie à mon égard ne s’était pas amoindrie. Nos regards échangés lors de ces brefs instants communs témoignaient à eux seuls de la tension qui régnait entre nous deux. Il m’en voulait de l’avoir évincé d’une place qu’il n’occupait que par malentendu et je vomissais son arrogance.

Autant dire que le temps du déjeuner fut péniblement long, proche d’une lente agonie. Sans doute j’exagérais, mais j’avais réellement l’impression de vivre une épreuve pesante. Je me sentais d’humeur capricieuse, j’avais envie de quelque chose, mais j’étais incapable de mettre un mot ou une pensée sur ce « quelque chose ». La frustration en était grande et je me sentais en contrepartie irrité et brimé.

Il était coutumier que, le jour de l’anniversaire de mon jeune Maître, Madame emmène son fils faire – *pour son plaisir le plus certain* – les boutiques dans une grande ville avoisinant le village de Rui. Je n’avais évidemment jamais été convié à cette sortie familiale ; rares étaient les journées que mon Maître passaient à l’extérieur du château et ma présence, lors de ces quelques exceptions, n’était

jamais requise. Quoi qu'il en soit, il en revenait généralement éreinté et sa mère effervescente. Monseigneur lui, ne participait pas à cette activité divertissante, restant au château pour « travailler ». Je m'étais souvent demandé, lors des visites de Monsieur et de ses longues heures enfermé dans son bureau, s'il passait réellement tout ce temps à « travailler ». Je savais que Monseigneur Denoir était un grand homme d'affaires parmi les sorciers, mais j'avais beaucoup de mal à percevoir en lui autre chose qu'un homme rigide déléguant probablement autant que possible ses tâches à des sorciers travaillant sous ses ordres. Être sorcier n'avait pas que ses avantages ! La hiérarchie était de mise dans la plupart des métiers, et nos maîtres excellaient bien trop en arrogance et en domination pour les concentrer au seul peuple myrien. Toute une race à asservir, humilier, dominer, torturer, malmener, des milliers de sujets soumis sur lesquels assouvir leur soif de domination et ils ne parvenaient toujours pas, malgré tout, à se respecter mutuellement. Sans doute est-il dans la nature de l'Homme de vouloir écraser tout ce qui peut prétendre à le concurrencer.

Quoi qu'il en soit, l'anniversaire du jeune héritier du domaine des Denoir tombant un dimanche, Monsieur et Madame resteraient au château tout le long de la journée du lendemain, afin de respecter la tradition, que l'intéressé le veuille ou non !

« Les morts les plus violentes font de nous les êtres les plus brisés. »

Luhan

— Un précepteur ? répétais-je, un peu déboussolé.

Mon jeune maître se laissa tomber sur son lit, habillé de sa simple chemise de nuit blanche, l'air plus que renfrogné. Minuit était passé et, après que Monsieur et Madame se fussent couchés, j'avais été appelé par leur fils. Son image s'était imposée à mon esprit, marquée par cette lueur rougeâtre habituelle lorsqu'un sorcier usait de sa magie pour convoquer un myrien. Je m'étais alors empressé de monter, bien que craintif de croiser Monseigneur, mais bien heureux de quitter les sous-sols oppressants qui m'avaient retenu prisonnier toute la journée.

— Vous voulez dire... un professeur supplémentaire, Monsieur ?

— Si seulement..., grogna-t-il en se glissant sous ses draps.

Je le regardai quelques secondes, ne comprenant en somme par grand-chose aux glapissements qu'il lâchait depuis dix minutes. Je pris distraitemment les vêtements qu'il avait laissés choir à terre et m'approchai de la chaise sur laquelle j'avais l'habitude de les déposer.

— Tu ne comprends pas que c'est une punition ? me lança-t-il sur un ton plus que semblable au reproche.

— Je suis désolé mais je ne comprends pas bien, non, Monsieur, répondis-je en pliant son pantalon. Quelle est la différence avec un professeur ?

— Cet homme-là, père l'a engagé pour qu'il reste continuellement au château, m'expliqua-t-il d'un regard sombre. Con-ti-nu-el-le-ment ! Il va être là pour me surveiller, pour nous surveiller ! Il va me garder comme on garde un gamin de cinq ans !

Furieux, il tapa des poings sur son lit et ses mains s'enfoncèrent dans la couette moelleuse. Je restai pour ma part silencieux, l'air sans doute un peu trop stoïque. Un homme ici ? Continuellement ? Pour surveiller quoi ? Que mon Maître me rabaissait à mon statut d'esclave selon un quota hebdomadaire défini ? Ou que je ne cherchais pas à me comporter comme l'être libre que je n'étais pas ?

— Voulez-vous dire... qu'il est venu pour vous surveillez vous ou moi ?

— Moi évidemment, idiot ! répliqua-t-il en levant les yeux au ciel, soulignant ainsi la stupidité de ma remarque. C'est une punition de père pour avoir sauvé tes fesses !

Son regard noir s'agrippa à moi avec férocité. Sans doute étais-ce le moment opportun de m'excuser d'être encore une fois responsable de quelque chose... Il ne m'en laissa toutefois pas le temps.

— Je te préviens que s'il est ignoble avec moi, et il le sera, tu me le payeras ! me menaçait-il.

Je baissai simplement les yeux, comprenant bien que j'avais mis mon Maître dans une situation peu agréable. Mais que pouvais-je y faire ? La première chose que l'on nous apprenait, après nous avoir expliqué que les sorciers étaient nos propriétaires, c'était que nous sommes des êtres insignifiants,

nés pour être pantins, aller là où on nous le commandera, penser ce que l'on nous inculquera, agir selon les ordres... Pourtant, nous finissons toujours responsable de quelque chose. Quelle ironie du sort quand on y pense vraiment... Bien sûr, je devais admettre que, à propos de cette situation particulière, j'avais ma part de responsabilités propres, mais on ne pouvait prétendre que coutume était faite, loin de là.

— Va-t'en maintenant, je suis fatigué, marmonna-t-il.

Je m'inclinai sans broncher, lui souhaitai une bonne nuit et quittai la chambre avec soulagement. La journée n'avait finalement rien eu de festive, loin de là. Je l'avais trouvée au contraire terne et épuisante.

Rapidement, je redescendis aux sous-sols afin de regagner mon petit havre de paix. Minuit était à peine passé et, à l'exception du cas où mon chemin croiserait monsieur Edward, je pourrais dormir presque cinq heures d'affilée.

Le lendemain matin, mon jeune Maître quitta le château accompagné de grands soupirs, tiré par sa mère qui lui énonçait combien la journée allait être réjouissante. Elle ne semblait pas se soucier un instant des remarques, parfois tout juste aimables, de son fils. Après m'être incliné, je lui fis un bref sourire auquel il ne répondit que par un regard noir. J'y ressentis une colère tout juste contenue et je savais pertinemment qu'au-delà de la journée promenades et courses avec sa mère, la rancœur de la punition de son père était encore présente. Mais je ne pouvais malheureusement rien faire d'autre qu'attendre. Attendre que cela passe, qu'il se fasse une raison. Madame Denoir l'entraîna l'instant suivant à l'extérieur et la porte se referma sur eux ; je me retrouvai ainsi seul avec monsieur Michel. Il tapota mon épaule en passant devant moi et regagna les sous-sols. Restant quelques secondes au milieu du hall d'entrée, je me mis à caresser mon poignet droit alors que le souvenir de mon retour se rappelait à moi. Je revis sans peine mon Maître en bas des marches, menaçant son père avec cette étrange remarque... Jude. Qu'était-ce donc ? Un lieu ? Une personne ?

— Depuis quand les esclaves ont-ils le temps de rêvasser ?

Je sursautai violemment, plus à la reconnaissance de la voix de Monseigneur Denoir que par surprise d'avoir été coupé dans mes réflexions. Immédiatement, je m'inclinai.

— Monseigneur. Pardonnez-moi, je monte immédiatement.

À peine redressé, j'engageai ma marche vers les escaliers hâtivement ; si mon Maître revenait pour entendre son père lui rappeler combien j'étais un mauvais serviteur, pire, s'il se moquait de son fils, le raillant de son esclave rêveur dès qu'il n'était plus surveillé, j'allais probablement passer le pire quart d'heure de ma vie.

— Un instant, m'interpella-t-il, la voix sévère.

Aux pieds des escaliers, je fis volte-face dans sa direction, mains derrière le dos.

— Oui, Monseigneur ?

D'un geste sec, sa main quitta l'extrémité de sa canne pour la tenir plus fermement entre ses doigts. Je déglutis et il s'avança vers moi.

— Tu as assez de temps libre pour rester planté comme un piquet ? me demanda-t-il sèchement.

— Je...

Un peu effrayé, je baissai soudainement les yeux, sentant les ennuis me rattraper et connaissant d'avance mon impuissance. Bêtement, je tentai alors la tactique du mensonge dans l'espoir de ressortir indemne de cette réprimande.

— Je réfléchissais un instant à l'organisation de ma journée, je vous prie de m'en excuser, Monseigneur, cela ne se reproduira plus.

Je n'eus pas même le temps de faire un mouvement. Monseigneur Denoir me donna un violent coup de canne sur le bras gauche et je tombai alors à genou sur les premières marches de l'escalier.

Immobile, je fermai les yeux avec force, sentant mon corps trembler. En tant qu'esclave, si l'un de mes maîtres souhaitait me corriger, je n'avais évidemment pas le droit de me défendre ou de tenter quoi ce soit pour éviter ou amoindrir les coups que j'allais recevoir. Toute sanction établie par un sorcier devait être acceptée avec obéissance, soumission et reconnaissance, car il était établi que le – *si généreux !* – punisseur, veillait à la bonne éducation du – *si vilain !* – myrien. La canne s'abattit sur mon dos et je pus à peine retenir un cri de douleur. Il répéta son geste à trois reprises supplémentaires avant de reposer le pied de l'instrument à terre.

— Voilà ce que je pense des rêveurs et tu as de la chance que je n'aie pas davantage de temps à perdre pour toi, commenta-t-il d'une voix menaçante.

Mon corps trembla, crispé sous la douleur. Mon bras gauche et le bas de mon dos me lançaient atrocement mais je savais que la douleur allait passer, ce n'était pas la première fois après tout.

— Vas-tu te lever ou faut-il encore que je m'occupe de toi ! hurla-t-il.

Mon cœur frôla la crise cardiaque. D'un seul bond, je me mis sur mes jambes et baissai la tête, mains derrière le dos. Mes yeux étaient baignés de larmes mais je ne pleurais pas, me forçant à rester fort. Elles avaient beau être là, il n'était pas question que je les laisse couler. Monseigneur Denoir me prenait déjà pour un être en dessous de tout, je ne voulais pas lui donner l'occasion de me renvoyer ma faiblesse à la figure.

— Dépêche-toi de dégager d'ici avant que l'envie ne me prenne de te briser les os !

Terrifié, je m'inclinai très maladroitement et bafouillai un « oui, Monseigneur, tout de suite, Monseigneur, merci, Monseigneur » avant de partir en courant à la chambre de mon Maître. Je pénétrai dans la pièce et refermai la porte derrière moi, le cœur battant. Je fis quelques pas en arrière, ne quittant pas la porte des yeux et espérant de toutes mes forces qu'il ne soit pas en train de monter les marches pour me punir davantage. Quelques secondes s'écoulèrent et seule ma respiration saccadée résonnait à mes oreilles. Mais il ne monta pas et, malgré cela, il me fallut bien une demi-

heure supplémentaire avant de me sentir apaisé. Je pris le temps de ranger toute la chambre et de préparer les affaires du soir de mon Maître avant de ramasser les livres entassés sur le bureau. Je ressortis de la pièce, ne manquant pas de jeter un coup d'œil aux alentours afin de vérifier si Monseigneur Denoir n'était pas dans les parages. Je pris l'escalier montant à l'étage supérieur et entrai dans la bibliothèque. Il s'agissait d'une très grande salle tapissée de hautes étagères, elles mêmes recouvertes de livres. Chacun d'entre eux était destiné à mon jeune Maître, afin de parfaire son éducation magique et culturelle. Il y avait la section Potions, Sortilèges, Magie Blanche, Magie Noire, Enchantements, Combat... et bien d'autres encore. Monseigneur Denoir exigeait que son fils maîtrise tous les domaines de la magie et, plus encore, qu'il excelle en chacun d'eux. Évidemment, je n'avais pas le droit de lire ces ouvrages, mais j'en avais feuilleté quelques uns, lorsque mon Maître les étudiait. Dans le fond de la pièce, une section était consacrée à « la distraction », comme le nommait Monseigneur. Il s'agissait de romans d'aventures, d'histoires divertissantes. Mon Maître adorait cela, il les avait tous lus et bien plus d'une fois mais son père n'encourageait pas « la dispersion » et refusait d'agrandir la collection de romans et nouvelles.

J'avais appris à lire et écrire pratiquement en même temps que mon bien-aimé Maître. Il me les avait généreusement enseignés, à l'âge où il était encore trop insouciant pour saisir toute l'antipathie de son père vis-à-vis de ma race. À cette époque, je commençais tout juste à le servir et il exigeait ma présence à chaque seconde de la journée et même si nous étions tous deux conscients de nos rangs, nous avions toujours été très proches. Tout avait basculé la première fois où Monseigneur avait découvert cette forme d'amitié qui nous avait liés naturellement. Je me souviens que Lucille avait été sévèrement punie ce jour là et il m'arrivait même encore aujourd'hui d'en rougir de honte. De mon arrivée au château à mon premier jour de service auprès de mon Maître, Lucille avait été responsable de mon éducation, elle avait eu pour rôle de m'apprendre autant à parler correctement qu'à être un esclave exemplaire. Le pire était qu'elle avait parfaitement tenu sa part du marché, et j'avais toujours veillé à être respectueux en toutes circonstances, je m'étais simplement permis d'accepter l'amitié que mon Maître avait désiré me porter. Après tout, si un maître souhaitait que son esclave fut à ses côtés pour le servir, certes, mais aussi pour le divertir et être à son écoute, l'esclave ne devait-il pas obéir ? Monseigneur Denoir n'avait cessé de me punir de vouloir sortir de la place qui m'était attribuée, mais jamais il ne lui était venu à l'esprit que je ne dépassais qu'extrêmement rarement les limites que mon Maître m'imposait. La situation était telle qu'elle uniquement parce qu'il l'avait délimitée ainsi.

Tout en soupirant, je remis les livres à leur place et grimaçai en levant le bras gauche. Monseigneur n'avait pas été particulièrement tendre, j'allais encore avoir des bleus. Mais je ne me plaignais pas, cela aurait pu être pire, bien pire. Il me restait seulement à espérer que Mon Maître ne serait pas suffisamment de mauvaise humeur pour vouloir en ajouter une couche à son retour. Alors que je me perdais dans mes craintes de châtiments, j'entendis quelqu'un courir dans les escaliers. Étonné, je tendis l'oreille, me demandant bien qui pouvait être à l'origine de ce bruit brisant le calme habituel du château.

— Luhan ! Luhan !

Je reconnus sans peine la voix de monsieur Michel et la panique qui semblait s'y être logée me fit bondir hors de la bibliothèque.

— Je suis là, que se passe-t-il ?

Je me penchai sur la rambarde de l'escalier et l'aperçus à l'étage inférieur. Nos regards se croisèrent alors qu'il levait la tête vers moi et je fus frappé par l'inquiétude mais surtout la peur qui marquait son visage. Jamais je ne l'avais vu ainsi.

— Descends ! Vite ! C'est ton Maître !

Mon sang ne fit qu'un tour ! Il s'était forcément passé quelque chose de grave, il n'aurait pas dû revenir si tôt de sa promenade avec sa mère et monsieur Michel ne devrait pas paraître aussi affolé. Je descendis les marches quatre à quatre et passai devant lui sans m'arrêter, le cœur battant et terriblement inquiet. Arrivé au hall d'entrée, je vis en premier lieu Sébastian qui, habituellement si neutre, me jeta un regard affolé. Un homme était posté devant mon Maître, le cachant de ma vue, il était gros, habillé à première vue d'un costume et d'un chapeau noirs. Il se retourna à mon arrivée fracassante et je me figeai alors d'horreur. Mon Maître était là, le regard écarquillé et il ne me fallut qu'un instant pour y distinguer ce qui me parut être un écho de terreur profonde. C'était étrange, comme s'il avait eu tellement peur, que ce sentiment était resté marqué au fond de ses iris. Ses yeux bleus brillaient d'un éclat indéfinissable, que je n'avais jamais vu en lui. Mais ce ne fut que le premier choc ; aussi je remarquai l'instant d'après son visage, couvert de sang. Le liquide vermeil recouvrait entièrement sa tempe et sa joue droite alors que quelques gouttes, comme une éclaboussure, s'épalaient sur son front, son nez ainsi que sous son œil gauche. Baissant les yeux, je vis que ses vêtements étaient maculés de boue et de sang. J'avais la dérangeante impression qu'il avait été tout bonnement éclaboussé par le liquide épais, comme s'il provenait d'une tierce personne. Mais si ce sang ne lui appartenait pas, à qui pouvait-il être ?

— Maître ? soufflai-je, avec inquiétude.

Je déglutis et ses yeux tournèrent lentement vers moi. Lorsque nos regards se croisèrent, je fus sidéré par le mélange que le rouge foncé du sang et le bleu ciel terrifié de ses iris provoquaient sur son visage. Il était méconnaissable. Jamais je ne l'avais vu ainsi et je ne savais ni quoi dire, ni quoi faire. Il me fixa un instant et je repris alors en main mes propres émotions, ravalant ma peur, ma surprise et mon incompréhension, réalisant qu'il en était de mon devoir de rester calme et lucide. Je fis quelques pas pour le rejoindre.

— Vous êtes blessé ? Vous allez bien ? demandai-je à mi-voix.

Il me regarda simplement et ses yeux se voilèrent ; il était tout bonnement terrifié, je le voyais bien. Je crus un instant qu'il allait fondre en larmes et se laisser tomber dans mes bras, mais au lieu de cela, il sursauta légèrement, jetant un regard à l'homme en costume. Il sembla tenter de se ressaisir et je compris qu'il ne voulut pas me parler maintenant, devant le sorcier. Ce fut en l'observant avec plus d'attention que je remarquai ses mains, également pleines de sang, mais surtout tremblantes.

— Monsieur, insistai-je à mi-voix. Dites-moi, que vous est-il arrivé ? Vous allez bien ?

Mon jeune Maître entrouvrit les lèvres et au moment même où il allait enfin prononcer un premier mot, Monseigneur Denoir sortit de son bureau, monsieur Michel sur ses talons. Son visage affichait

une grande, très grande contrariété. Il ordonna sèchement à Sébastian de « déguerpir » alors que l'homme en costume ôta son chapeau pour le saluer avec distinction. Monseigneur observa un instant son fils, l'air interdit.

— Monsieur Denoir, je présume ?

L'homme en costume avait une voix extrêmement faible, proche du murmure. Monseigneur sursauta imperceptiblement et tourna son regard sévère vers le visiteur.

— Oui, c'est moi, évidemment. Qui êtes-vous ? Qu'est-il arrivé à mon fils et où est ma femme ?

Ce fut un énième choc, plus violent encore. Je sentis mon cœur faire un bond dans ma poitrine alors que je réalisais l'évidence : Madame n'était pas là. Je fus soudainement frappé de plein fouet ; en un instant, je me retrouvai propulsé dans mes souvenirs de la clairière des Elfes. Est-ce que tout ceci pouvait avoir un rapport avec ce que sa majesté Passil m'avait enseigné sur l'avenir ? Rowner avait-il commencé à mettre en place son plan diabolique ? Cela signifierait donc que... Madame serait peut-être... morte ? Et tout ce sang partout... Je sentis mon corps se figer d'angoisse et mon regard croisa celui de mon Maître. Il me regardait. Je m'efforçai alors de me calmer et de paraître moins alarmé, craignant d'éveiller des soupçons.

— Monsieur Jazz, je travaille au maintien de l'ordre dans la région. J'ai le regret de vous annoncer que votre femme a été victime d'un terrible accident, monsieur Denoir.

Je déglutis alors, à deux doigts de me sentir mal. C'était en train d'arriver... aussi impossible que cela me paraissait. Que c'était-il passé ? Comment mon Maître avait-il réchappé à Lord Rowner ? Je n'avais qu'une seule envie : hurler.

— Soyez plus clair, je vous prie, monsieur, rétorqua-t-il sèchement.

— Un myrien cocher a perdu le contrôle de ses chevaux, ils ont remonté l'avenue de Réant au grand galop et... et votre femme a traversé la rue au mauvais moment.

Un accident ? Alors que mon esprit explosait littéralement en des centaines d'interrogations différentes, je pris le temps de regarder Monseigneur Denoir en biais. Il était parfaitement statique, le visage fermé, mais ses yeux... ses yeux trahissaient sans scrupule la douleur qui devait probablement le terrasser. Ils s'écarrillèrent exagérément et prirent une couleur bien plus sombre encore que de coutume.

— Je suis vraiment navré, elle est morte sur le coup. Nous avons trouvé votre fils avec elle, il est choqué mais n'a subi aucune blessure. Un Guérisseur l'a ausculté. Normalement dans ce genre de cas nous faisons venir la famille mais... j'ai préféré vous le ramener personnellement.

L'homme observa Monseigneur Denoir quelques secondes et je me demandai s'il n'attendait pas à des remerciements, ou quelque chose du genre. Il tripota un instant son chapeau, silencieux.

— Où est...

— Les Guérisseurs l’ont emmenée, coupa le sorcier. J’aurais par ailleurs besoin que vous m’accompagniez au... au Centre de Soins de Réant.

Monseigneur se crispa, contrarié.

— Où est l’esclave qui a tué ma femme ? demanda-t-il froidement.

Je déglutis et baissai un instant les yeux, songeant au myrien responsable de la mort de Madame. Je me sentis trembler légèrement, conscient que ses jours étaient évidemment comptés. Tuer un sorcier, même par accident, était passible d’emprisonnement à vie ou de pendaison. Tuer Madame Élizabéth Denoir était probablement passible de sanctions bien plus douloureuses encore.

— Mon collègue l’a arrêté, il est enfermé pour l’instant. Nous nous sommes dit que... que vous préféreriez vous en occuper.

Monsieur soupira sèchement et me jeta un regard en coin, le premier depuis son entrée dans le hall. Sans réfléchir, je détournai les yeux et je me sentis mal à l’aise. S’en occuper soi-même était on ne peut plus clair comme réflexion... A ma connaissance, il existait une Organisation qui avait pour but de juger et condamner les myriens lors d’actes de rébellion ou de crimes : la LCRM (Lutte Contre les Rébellions Myriennes). Cette Organisation était évidemment constituée exclusivement de sorciers et de sorcières, ce qui laissait bien peu de chance au myrien jugé d’obtenir clémence et compassion... Mais comme nous étions de simples esclaves, passer par la LCRM n’avait rien d’obligatoire pour les sorciers étant donné qu’ils ont droit de vie et de mort sur leurs serviteurs du moment qu’ils les ont payés. Le recours à l’Organisation s’avérait utile dans le cas de litiges entre sorciers. Ici par exemple, si Monseigneur Denoir exigeait que le myrien responsable de la mort de Madame soit puni et que le maître de l’esclave s’y opposât, il pourrait y avoir litige et la LCRM aurait pour rôle de trancher entre les deux sorciers. Je ne me faisais toutefois aucune illusion pour le pauvre myrien cocher ; personne ne s’opposait à Monseigneur Denoir... et je ne serais guère surpris, étant donné les nombreuses connaissances de Monsieur, que certains sorciers de l’Organisation ne fassent pas partie de ces dernières.

— Très bien, je prends ma veste.

Monseigneur me toisa d’un regard sévère et je fus malgré moi très étonné qu’il n’accorde ni un mot, ni un geste à son fils. Il venait de perdre sa mère et son état en disait beaucoup sur ce qu’il avait dû vivre de l’accident. Monseigneur n’avait jamais été un homme expansif, ni même particulièrement friand de démonstrations publiques, mais j’avais dans l’idée qu’il y avait des circonstances où les règles de froideur et où l’indifférence se brisaient.

— Tu comptes laisser ton Maître dans cet état ? tonna-t-il sèchement.

La colère de sa voix me fit reculer d’un pas.

— N... non, non, Monseigneur.

Je m’inclinai avec obéissance et me tournai, tremblant légèrement, vers mon Maître. Je sentis mes

muscles se contracter par réflexe alors que je craignais de prendre un coup par derrière.

— Maître ? soufflai-je d'une voix à peine audible.

— Emmène-le à la salle de bain pour qu'il se douche, ordonna Monsieur.

Je lui fis immédiatement face et m'inclinai à nouveau.

— Tout de suite, Monseigneur.

Je me tournai alors à nouveau vers mon jeune Maître, dont le regard était toujours perdu dans le vide. Jamais je ne l'avais vu si éteint, si désespéré et mon impuissance me tordit l'estomac. Je l'interpellai une première fois sans qu'il ne me réponde, puis une deuxième. En temps normal, j'aurais tout juste hésité un instant avant de m'avancer vers lui et de le prendre par le bras afin de le soutenir, mais Monseigneur étant présent, je craignais de passer encore pour le plus mal éduqué des serviteurs.

Le visiteur, visiblement embarrassé, se racla la gorge.

— Si vous préférez rester un peu avec votre fils, vous pouvez passer plus tard dans la journée monsieur Denoir. Nous ne sommes...

— Mon fils pense être un homme maintenant, coupa Monseigneur. Il gèrera donc tout cela comme un homme. Je vais chercher ma veste.

Alors que le sorcier sembla se raidir, mon cœur battit une chamade effrénée au creux de ma poitrine. Quelle cruauté... osait-il renvoyer à son propre fils la dispute qu'ils avaient eue à mon retour au château ? Là, en cet instant si abominable ? Mon regard se posa sur mon Maître et je vis sa mâchoire se contracter alors que ses yeux s'imbibaient de larmes. Le voyant réagir enfin, je me surpris à me dire qu'au moins, il était encore parmi nous.

Monseigneur réapparut un instant après et invita le sorcier à le suivre. Ils quittèrent le château et je me retrouvai enfin seul avec mon Maître.

— Monsieur, Monsieur, est-ce que ça va ? murmurai-je, terriblement inquiet. Je vous en prie dites-moi quelque chose !

Il releva les yeux dans ma direction et ses lèvres s'entrouvrirent dans une tentative tremblante.

— Elle est morte, Luhan, elle était là... et... elle est morte.

De toute mon existence, jamais je n'avais entendu ce ton de voix chez mon jeune Maître. Il me paraissait terrassé, ni plus ni moins. Il laissa son regard se perdre à nouveau dans le vide et la panique prit naissance au creux de mon estomac : que devais-je faire ?

« En tant qu'esclave, je n'ai jamais rien contrôlé. J'ai toujours vécu selon les souhaits de ceux qui sont nés pour gouverner et plus précisément ceux de mes maîtres.

Pourtant, j'ai le sentiment qu'il existe bien des formes d'impuissance. Aujourd'hui, alors que ma vie se précipite sur une voie sordide et inconnue, je regarde les événements défiler à grande vitesse devant mes yeux sans pouvoir y faire quoi que ce soit.

Je suis seulement là : immobile et faible.

Quand est-ce que le monde s'est mis à tourner aussi vite ? »

Luhan

La salle de bain du premier étage était de loin l'une des pièces les plus luxueuses du château de Monseigneur Denoir. Lorsque j'y entrais, j'étais toujours étonné de voir autant de scintillements et de clarté. Les couleurs dominantes étaient le blanc et le vert pâle. La pièce, spacieuse et confortable, contenait une grande douche vitrée mais aussi une fort élégante baignoire bien assez large pour accueillir quatre personnes. Comme j'aimerais pouvoir y prendre un bain chaud ! Rien qu'une seule fois ! On doit s'y sentir terriblement bien... nous, les myriens, n'avons qu'une seule douche et aux sous-sols évidemment. Elle était propre et simple, cela va sans dire, mais toute petite. Et puis, il faisait affreusement froid en bas.

J'avais entraîné mon jeune Maître jusque-là et il me paraissait toujours aussi absent. Ses yeux étaient baignés de larmes et son corps était parcouru par des sortes de légers spasmes irréguliers.

— Il faut ôter ces vêtements, Monsieur, murmurai-je faiblement.

Il me jeta à peine un regard avant d'hausser légèrement les épaules et de se mordre la lèvre inférieure. Il était adossé à la porte de la pièce que j'avais refermée après son passage. Attrapant son bras, je le tirai tout aussi calmement que lorsque je l'avais emmené jusqu'ici. Je le fis avancer de quelques pas, afin de gagner le centre de la salle de bain. Je restai un instant immobile face à lui, ne sachant pas réellement quoi faire. Il était couvert de sang et je ne m'imaginais pas le mettre sous la douche tout habillé et encore moins nu.

Je pris une serviette blanche et l'imbibais d'eau tiède avant de lui faire de nouveau face. Après un bref instant d'hésitation, j'essuyai doucement sa joue. Il se laissa faire simplement, l'air toujours ailleurs.

Le sang était résistant. Bizarrement, je n'étais pas effrayé d'être en train d'effacer du visage de mon Maître du sang humain, appartenant à Madame. En fait, j'étais plutôt préoccupé par les propos du sorcier qui était venu chercher Monseigneur Denoir. Je ne pouvais pas m'empêcher de me demander s'il s'agissait bien d'un accident. À première vue, l'évidence était là ; flagrante. Difficile d'imaginer que le myrien aurait tué Madame autrement qu'involontairement. Mais une petite parcelle de ma conscience, une voix mesquine et résistante, me soufflait que la coïncidence était bien trop énorme pour n'être rien de plus. Pourtant, je me sentais malgré tout stupide de songer ainsi : un meurtre maquillé en accident ? Si mon Maître m'entendait penser ainsi, il m'accuserait probablement d'avoir été lire ses romans d'aventure en cachette.

Rinçant rapidement la serviette, je constatai que mes mains étaient un peu rougies par le sang. Je n'aurais jamais cru que ce liquide épais s'accrocherait si féroce à la peau. Je me remis face à mon Maître et jetai un coup d'œil à ses mains. Je voulais ôter le plus de sang possible de son corps, ne voulant pas qu'il ait à le frotter de lui-même, mais en effacer toute trace me semblait être une entreprise d'avance perdue. Je pris rapidement sa main gauche et l'essuyai aussi vite que possible avant de répéter l'opération avec celle de droite. Je le vis regarder la serviette imprégnée et je la jetai donc immédiatement dans le lavabo, tentant de lui masquer cette vision. Avec précaution, je lui ôtai sa veste puis sa chemise. Il me regarda faire, l'air soudainement bien plus présent. Ce changement m'étonna et je restai un instant statique. Reprenait-il ses esprits ?

— Fais couler l’eau, dit-il simplement d’une voix tout juste audible.

Étrangement, je ne me sentis pas capable de formuler le moindre acquiescement oral. Je m’étais alors contenté d’obéir en ouvrant la porte vitrée et en réglant le jet d’eau. Je le vis ôter son pantalon et je me contentai alors de regarder le sol lorsqu’il se retrouva nu. Il pénétra dans la douche et je refermai la porte vitrée juste derrière lui.

Toujours mis mal à l’aise par mon impression dérangeante vis-à-vis de l’accident de Madame, je ramassai distraitemment les vêtements à terre ainsi que la serviette souillée. Inquiet, je jetai un regard à la douche et vis mon Maître à travers la vitre striée s’avancer sous le jet d’eau. Pendant un bref instant, je m’étais demandé quoi faire. Devrais-je rester là et attendre ? Ou plutôt me débarrasser de ces vêtements ? J’aurais voulu l’interpeller, le questionner sur ce qu’il souhaitait que je fasse, mais ma voix refusait toujours de répondre à mes ordres. J’étais muet, sans en connaître la raison. Soudain, un sanglot étouffé parvint à mes oreilles et mon cœur s’accéléra très brutalement, comme si l’entente de ce son l’avait brutalisé. Mon Maître était en train de pleurer. Jamais je ne l’avais vu pleurer devant moi et pourtant, j’avais plus d’une fois été témoin des brimades sévères de Monseigneur. Il était toujours resté fier malgré tout, sans doute pour essayer d’adhérer au mieux à la volonté de son père. « Pleurnicher » était sans équivoque un caprice bien trop ridicule pour être sorcier, et tout particulièrement Denoir. Certes, je l’avais bien souvent vu terriblement attristé. Il m’était même arrivé de le trouver au bord des larmes. Mais jamais, jamais il n’avait laissé l’une d’elles franchir la barrière de ses paupières ; comme un interdit inébranlable. Toute baisse de garde, ne fut-ce qu’un instant, ne pourrait sans doute être interprété par mon jeune Maître que comme un cuisant échec. Au fond de moi, quelque chose savait que s’il avait attendu d’être enfermé derrière ces murs teintés, cela avait été pour ne pas me montrer sa faiblesse. Il ne souhaitait pas que je sois témoin de cet échec aux préceptes, si rigides, de Monseigneur. Cela je le comprenais sans peine. Lorsqu’un second sanglot retentit, je partis immédiatement de la pièce, les bras chargés de tissus ensanglantés. Je redescendis en vitesse les escaliers et mon cœur battait si vite, si fort, que je craignis qu’il ne s’arrêtât brutalement pour de bon. Je m’assis donc sur la dernière marche un instant et durant quelques secondes, je décidai de laisser éclater ma peur, mon angoisse et mon incompréhension. Les larmes ravagèrent alors mes joues sans la moindre retenue et je laissai tomber à terre les vêtements afin de plaquer mes mains sur ma bouche et ainsi étouffer mes sanglots. Je me sentais mal, épouvantablement mal et j’ignorais pourquoi. Était-ce à cause de la peine de mon Maître ? Ou des propos de sa majesté Passil qui assaillaient mon esprit ? Ou même encore de la prophétie me concernant ? J’étais perdu. Perdu et éreinté. Je me mis alors à compter les secondes dans ma tête tandis que mes sanglots redoublaient d’intensité. C’était le seul moyen de reprendre le contrôle de mon esprit et de mes émotions. Je devais reprendre mes esprits et maintenant. Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix. Le temps était achevé. Je stoppai immédiatement mes larmes et essuyai mes yeux du revers de ma manche tout en inspirant profondément. Quelle journée abominable ! Retrouvant un semblant de calme, je repris parfaitement contenance et ramassai les vêtements et la serviette que j’avais laissés choir. J’avais récupéré le contrôle que j’espérais et mon esprit se concentra sur ce que je devais faire de tout cela. Sans hésitation, je me dirigeai vers la salle de réception où se trouvait la cheminée. Il me fallut un moment pour me décider, mais après réflexion, je ne pouvais qu’imaginer brûler ces affaires tachées de ce qu’il restait de Madame. Jamais je ne pourrais lui redonner ces habits à porter. Ce serait être l’investigateur de quelque chose d’on ne peut plus morbide et désobligeant. Je posai les vêtements par terre et réfléchis à la manière

d'allumer le feu dans l'autre de la cheminée. Un peu bêtement, je tendis ma main droite vers les bûches de bois préalablement installées afin de les embraser. Bien évidemment, rien ne se produisit. Je me sentis alors profondément idiot : comme si j'avais été capable, vu mon état d'esprit, de créer en un claquement de doigt du feu, alors qu'il m'avait fallu six mois pour obtenir la lumière. De plus, le moment était bien mal choisi. La journée avait été une suite de catastrophes et me faire attraper en train de pratiquer une magie interdite était bien la dernière chose dont j'avais besoin.

Je dus redescendre rapidement aux sous-sols afin de récupérer des allumettes à la cuisine de monsieur Edward. Je me fis immédiatement alpaguer par ce dernier et tous mes confrères m'entourèrent. Je réalisai alors qu'ils n'avaient pas assisté à l'échange entre les sorciers.

— Alors ? demanda mademoiselle Éléonore, ouvertement nerveuse.

Tout en la regardant un instant, je finis par écarter les bras, mal à l'aise et perturbé.

— Allumettes ! Il me faut des allumettes !

Bizarrement, j'avais l'impression que tout le monde était suspendu à mes lèvres. C'était même évidemment le cas. Tous souhaitaient connaître les détails du bouleversement que les Denoir subissaient.

— Je te rapporte ça, la crevette, marmonna monsieur Edward en s'engouffrant dans la cuisine.

Je n'eus pas même le temps de le remercier que Lucille me prit le bras.

— Est-ce vrai, Luhan ? Madame est...

Elle laissa sa phrase en suspens et je ne pus m'empêcher de la fixer quelques secondes avec incrédulité. Elle était angoissée et une nette expression de tristesse et de peur parsemait son visage. L'idée que Madame Denoir soit morte... l'attristait ? Sur l'instant, cette idée me sembla presque grotesque. Je me souvins alors que ma Lucille avait passé bon nombre d'années auprès de Madame. Elle avait été à ses côtés bien avant ma naissance et l'avait servie comme j'avais servi mon propre Maître depuis mes huit ans. Que ressentirais-je à sa place ? Je la regardai quelques secondes de plus et je remarquai que ses yeux étaient voilés de larmes et que ses lèvres tremblaient. Cela faisait quinze ans maintenant qu'elle était au château de Monseigneur Denoir et qu'elle ne voyait Madame plus qu'occasionnellement, et pourtant, elle semblait affectée au même point que si elle ne l'avait jamais quittée. Peut-être y était-elle encore autant attachée ? Je constatai soudainement, alors que Lucille s'inquiétait d'un fait donc elle n'avait aucune certitude, et que moi, conscient de la réalité, ne ressentais rien. Aurais-je dû être affecté ? Je ne me sentais nullement triste que la mère de mon Maître soit morte, pourtant, je la connaissais depuis na naissance, si je puis dire ainsi. Elle avait constamment été un élément de mon existence, même si nous n'avions jamais eu de quelconques rapports l'un envers l'autre. Lorsque quelqu'un que nous avons toujours connu disparaît à jamais, devrait-on éprouver le manque de ce quelqu'un ?

— Luhan ? m'interpella Lucille en me secouant légèrement.

Monsieur Edward réapparut, armé d'une boîte d'allumettes. J'en profitai pour me dégager des mains de Lucille et récupérai l'objet de mon détour dans les sous-sols en remerciant monsieur Edward. Je fis ensuite demi-tour, repartant en courant vers les escaliers. Au dernier instant, je m'étais retourné vers Lucille, hésitant.

— Je suis désolé, elle est morte.

Je partis en quatrième vitesse ; il y avait une partie de moi qui ne souhaitait pas savoir ce que diraient ou ressentiraient mes frères et sœurs de sang. J'avais la sensation d'avoir éprouvé auprès de mon Maître plus de souffrance et de peine que mon corps et mon esprit ne pouvaient en supporter. Je ne voulais pas voir Lucille triste, je n'en n'étais pas capable.

Aussi rapidement que possible, je mis le feu aux bûches puis jetai les vêtements et la serviette dans l'antre. Je fis un pas en arrière et je réalisai tout à coup que tout mon corps tremblait. Pétrifié, je ne fis pas un mouvement, observant simplement le tissu en train de se consumer sous l'effet des flammes. Quelque chose en moi me paralysait et me terrifiait, mais j'étais bien incapable de mettre un nom ou une image sur ce quelque chose. Je me sentais oppressé, comme si j'éprouvais une très forte sensation d'insécurité et de danger. Il n'y avait pourtant rien à craindre, Madame avait eu un accident. Un stupide accident. Rien de plus. Mais alors pourquoi chaque parcelle de mon être était-elle en alerte ? Pourquoi tout en moi m'insufflait peur et désolation ?

« Et chaque élément s'emboîte, s'enchaîne et se dérobe... lentement, insidieusement...

Je ne peux qu'attendre que tout s'arrête, reprendre mon souffle et tenir bon. »

Luhan

Il est parfois surprenant de voir comme le temps peut se jouer de nous. Quatre semaines étaient passées et j'aurais pourtant pu jurer que toute une vie venait de s'écouler. Le deuil était quelque chose que je ne connaissais pas et que, dans le fond, j'avais beaucoup de mal à saisir. Je n'avais jamais perdu qui que ce fut de proche au cours de mon existence. On m'avait arraché à mes parents, certes, mais j'avais grandi sans eux, sans même un souvenir bref de ce qu'ils étaient ou de ce qu'ils avaient été, et il me semblait bien difficile de souffrir de la perte de quelque chose que je n'avais finalement jamais eu. Mon jeune Maître lui, avait passé quatre semaines, sans aucun doute, abominables. Jamais je ne le connus si malheureux et si perdu. Madame avait été enterrée trois jours après l'accident et suite à cela, je n'avais plus eu la moindre idée de la manière dont gérer la peine et les souffrances de son fils. Lors de son retour de la cérémonie, à laquelle évidemment aucun myrien ne fut présent, je l'avais récupéré plus ébranlé et effondré que le jour de l'accident lui-même. Jamais il ne pleurait le jour, mais chaque matin, ses yeux étaient tant bouffis et rougis que j'imaginais sans mal le chagrin qui hantait ses nuits. J'en étais extrêmement peiné, mais je n'osais pas même évoquer sa tristesse car j'ignorais de quelle manière ma sollicitude pourrait être interprétée. Après tout, je n'étais qu'un serviteur et je n'avais pas à aborder des sujets que mon Maître n'avait pas mis de lui-même dans la conversation.

Je n'avais jamais assisté à un enterrement, je n'avais d'ailleurs qu'une très vague et sans doute fausse idée du déroulement de ce dernier. Toutefois, en voyant l'état de mon Maître au retour de ce bien sombre après-midi, je me vis pris d'une curiosité quelque peu morbide. Avait-il revu le corps de sa mère ? Cela aurait sûrement expliqué son état, mais quel intérêt de ramener à la vue l'enveloppe charnelle d'un être qui n'est plus ? N'était-ce pas, en somme, une simple coquille vide ?

— Luhan ?

— Oui, Monsieur ? répondis-je à mi-voix.

— Fais porter ce parchemin à Hector, il saura quoi en faire.

Assis à une table de la bibliothèque, mon Maître enroula ledit parchemin et me le tendit. Je le pris et acquiesçai immédiatement, partant déjà à la rencontre d'Hector. Je me demandais bien à qui il pouvait écrire, mais bien sûr, je gardai ma curiosité pour moi. Après avoir remis le courrier à Hector sans autre forme de courtoisie, je remontai à la bibliothèque, où je trouvai mon Maître à étudier ses cours de sorcellerie d'un air bien peu concentré. Il avait ce regard triste que je n'avais jamais connu autrefois, avant que la mort n'entre dans sa vie.

— Prépare mon manteau, je veux sortir.

Estomaqué, je restai un instant figé sur place. Je pouvais pratiquement calculer de tête le nombre de fois où mon jeune Maître avait quitté le château de Monseigneur Denoir et, à chacune de ses sorties, Madame ou Monsieur avait été présent, sans la moindre exception.

— Sortir, Monsieur ? répétai-je avec hésitation. Monseigneur Denoir doit passer vous chercher ?

— Non, père est très malade, je l’ai appris ce matin. Je veux que Sébastian nous emmène à la Résidence secondaire afin de lui rendre visite.

Nous ? Entendait-il ici, sortir au dehors lui et moi, tous les deux, ensemble ? Ma surprise dut sans conteste se lire sur mon visage car il me fixa quelques secondes avec ce regard qui signifiait que j’allais encore passer pour un imbécile.

— Je vous accompagne, Monsieur ? tentai-je à mi-voix.

Il leva légèrement les yeux vers le ciel, l’air un peu agacé. Pourtant, quelque chose d’autre se dégageait de lui... il paraissait un peu angoissé.

— Lorsque je dis « nous », tu penses à qui ? lança-t-il d’une voix proche de la réprimande.

Je grimaçai très légèrement, palpant sans peine la mauvaise humeur qui emplissait la somptueuse bibliothèque. Je m’inclinai alors simplement et assurai de prévenir Sébastian de ce pas afin qu’il prépare les chevaux.

— Je te retrouve en bas dans quelques minutes.

J’acquiesçai une nouvelle fois et descendis les escaliers d’un pas distrait. J’allais sortir du manoir aujourd’hui, remonter dans la calèche de Sébastian et regarder au dehors du monde à travers la vitre de la porte-fenêtre. Finalement la journée allait être bien peu coutumière et c’était l’état de santé de Monseigneur qui allait l’illuminer. Sourire aux lèvres – *et sans culpabiliser ne fut-ce qu’un instant des souffrances de ce dernier* – je me rendis aux écuries du château, accessibles par une petite porte au rez-de-chaussée, camouflée derrière les escaliers. Cette dernière s’ouvrait sur une petite cour. Je n’y allais pas bien souvent, excepté lorsque je recherchais Sébastian, mais j’aimais ces quelques instants passés à l’air libre. Les écuries étaient grandes mais entourées d’enclos, afin que les chevaux ne puissent pas se sauver. J’avais, pour ma part, davantage en tête que c’était nous, les myriens, qui ne devions pas nous échapper. Pensée ridicule en somme, j’étais sans doute le seul idiot d’esclave de tout le village qui espérait la liberté.

Je levai la tête vers le ciel un instant et fermai les yeux. Le soleil n’était voilé d’aucun nuage et ses rayons chauds me donnaient des frissons dans tout le corps. J’adorais cela, j’aurais pu rester ainsi des heures et des heures...

— Si t’espères fondre et disparaître à jamais je peux t’aider.

Je n’eus pas besoin de reconnaître le son de cette voix ; de si subtils propos ne pouvaient être que d’un seul myrien.

— Hector, encore toi, marmonnai-je tout en ouvrant les yeux.

— Tu n’as pas le droit de sortir, je vais me faire un plaisir de...

— Je cherche Sébastian, coupai-je.

— Pour quoi faire ? Il est occupé.

Hector se plaça volontairement devant moi, me barrant la route. Mon regard s’attarda sur son visage et sur la cicatrice qui traversait sa joue gauche. Étrangement, je me surpris à espérer qu’il en avait souffert. C’était bien la première fois que je me rassasiais du mal qui avait peut-être été fait à l’un des miens.

— Qu’est-ce que tu regardes comme ça ? cracha-t-il sèchement.

Il avait nettement saisi l’objet de mon attention et, visiblement, cela ne lui plaisait pas.

— Je me délectais de ta défiguration, répondis-je sans honte.

Je le contournai sans un regard supplémentaire et, brutalement, ma joue gauche me chauffa comme jamais. Une flamme ! Du feu ! Mon visage était en feu ! Je fermai brusquement les yeux et plaquai mes mains sur ma peau tout en me jetant au sol. Un éclat de rire retentit.

— Eh bien, que fais-tu ? se moqua Hector.

La main plaquée sur ma joue gauche, je me tournai vers lui, le regardant d’un air mi-terrifié mi-étonné. Il... il venait de créer du feu ? Il avait matérialisé du feu sur ma joue ? Alors qu’un abominable sentiment de jalousie me serrait les entrailles, je ne pus que rester figé, l’air interdit. Comment pouvait-il maîtriser un pouvoir qu’il ne nous était pas permis d’utiliser ? Où avait-il appris cela ?

Soudainement, je le percevais comme étant bien plus inquiétant et dangereux qu’il n’y paraissait. Il me fixait d’un air vainqueur, le regard dominateur et provoquant. Le petit crétin jaloux laissait de plus en plus transparaître une personne sournoise et manipulatrice. Il y avait eu l’autre soir, dans la cuisine, où il m’avait si violemment plaqué contre le mur, si brusquement même, changeant de comportement d’un claquement de doigt ! Et maintenant là...

— Comment as-tu fait ça ? m’exclamai-je, la voix un peu tremblante.

Il écarta légèrement les bras, regardant autour de lui.

— Fait quoi ? Tu es tombé tout seul, j’étais deux mètres derrière ! lança-t-il d’un air presque amical.

Il me fixa une seconde et désigna sa propre marque sur sa joue gauche, sans me lâcher du regard.

— Ça va ? On dirait que tu t’es râpé la joue ou je ne sais quoi en tombant. Tu es un peu... rouge.

Je n’eus pas la force de répondre quoi que ce fut. Ma joue me brûlait, à vif, et je mis toute mon énergie à ne pas laisser transparaître la moindre trace de douleur sur mon visage. Il me tendit la main, ne me quittant toujours pas du regard.

— Un coup de main peut-être, Luhan ?

Excédé, j'entrouvris les lèvres pour lui jeter une réplique sanglante et assassine au visage – *enfin, lui dire qu'il était bête !* –, quand Sébastian fit son apparition et me stoppa en plein élan.

— Qu'est-ce que vous faites tous les deux ?

— Luhan a trébuché, il te cherchait. J'allais l'aider à se remettre sur pied.

Me relevant rageusement, et sans saisir la main qu'il me tendait toujours, je lui lançai un regard singulièrement noir. Cet abruti me rendait dingue ! Nous nous dévisageâmes quelques secondes et Sébastian sembla capter un semblant d'animosité entre nous deux. Hector me regardait d'un air moqueur, ses yeux ne me lâchaient pas et j'avais l'impression qu'ils me disaient : vas-y, va pleurer auprès de Sébastian et dire que le méchant Hector t'as pris pour une bûche de bois ! Ce sera ta parole contre la mienne de toute façon ! Alors vas-y, pleurniche que je rigole !

Bon, sans doute son regard vitreux n'en disait pas autant, mais j'étais certain que, intérieurement, il se délectait.

— Vous vous êtes battus ?

— Non !

Nous avons répondu d'une même voix, tout aussi rudement l'un que l'autre, sans nous quitter un instant des yeux. Sébastian resta stoïque, peu réceptif au défi visuel auquel nous nous soumettions.

— Alors je peux savoir ce que tu fais ici, Luhan ?

Soupirant sèchement, et désormais d'une humeur massacrant, je quittai Hector des yeux pour regarder Sébastian.

— Mon Maître souhaite aller au chevet de Monseigneur pour la soirée. Monsieur est souffrant.

— Je prépare les chevaux pour quelle heure ? demanda-t-il à mi-voix.

— Il veut s'y rendre immédiatement. Je vais l'accompagner.

Le visage de Sébastian se renfroga.

— Et tu perds dix minutes à jouer avec Hector ! Au lieu de me prévenir séance tenante !

Furieux, il fit demi-tour et partit au pas de course vers les enclos. Je fis quant à moi mine d'ignorer Hector et retournai dans le château. Je remontai rapidement à l'étage et entrai dans la sublime salle de bain où je n'étais pas revenu depuis l'accident de Madame. Une vision de mon Maître, couvert de sang, me stoppa quelque peu dans mon élan. L'image de son regard, brillant au milieu du sang qui recouvrait son visage, me donnait à chaque rappel de terribles et désagréables frissons. Secouant légèrement la tête, comme pour chasser mes pensées, je me mis devant le miroir afin d'inspecter ma figure. J'avais une trace rouge au même endroit que ce grand malade d'Hector. Endolori et contrarié, je grimaçai devant mon reflet. En vérité, ce n'était pas bien marqué, sans doute n'aurais-je plus rien

d'ici quelques jours, mais c'était bel et bien là et cela suffisait à me mettre dans tous mes états. Ce cinglé finirait sûrement par me tuer... Furibond, je m'occupai alors de récupérer le manteau ainsi que le chapeau de mon Maître et allait me poster près de la porte d'entrée, droit comme un « i » tant la colère m'hérissait. Il me fallut ce qui me parut être une éternité pour déloger Hector de mon esprit. J'avais finalement beaucoup de mal à saisir ce qui me contrariait le plus : la brûlure ; que j'allais expliquer d'une manière encore inconnue à mon esprit, la personnalité dérangement et agaçante de mon assaillant, ou le fait qu'il maîtrisait le pouvoir qui m'attirait le plus. Une chose était certaine : je le haïssais, que ce soit pour ce qu'il était ou ce qu'il représentait au château.

Une vingtaine de minutes plus tard, mon jeune Maître descendit les escaliers, il me jeta un coup d'œil oblique et s'attarda quelques secondes sur moi. Arrivé à mon niveau, je glissai son chapeau sous mon bras et lui présentai son manteau.

— Que t'est-il arrivé ? m'interrogea-t-il.

Voulant impérativement éviter de croiser son regard inquisiteur, je me mis derrière lui afin de lui passer son manteau sur les épaules.

— Je suis tombé dans la cour lorsque je cherchais Sébastien. Ma joue a... râpé sur le sol, Monsieur.

Je lui fis de nouveau face et il me dévisagea quelques secondes avant d'hausser son sourcil droit démesurément.

— Tu as léché le sol de toute la cour tu veux dire ? Tu es carrément brûlé !

Un peu mal à l'aise, je rougis et déposai son chapeau sur le dessus de sa tête.

— J'étais...

— Distract ? Oui, je n'en doute pas. Allons-y, veux-tu ?

— Oui, Maître, tout de suite.

Sans aucune autre formalité, j'ouvris la porte d'entrée et il passa devant moi, l'air impérial. Son chapeau haut-de-forme lui donnait un petit air royal que je trouvais quelque peu attrayant. Cela lui conférait un air sûr et imposant et j'y voyais – *insolemment* – quelque chose de plaisant, voire même d'amusant. Non pas que je le trouvais ridicule, loin de là, mais je savais que cette image s'inscrivait dans un paraître sorcier où il fallait probablement d'ailleurs être sorcier pour saisir toute la subtilité de ces manières augustes.

J'étais dehors. Marchant quelques pas derrière mon Maître, je me délectai de sentir l'air sur mon visage. La lumière du jour était agréablement forte et vivifiante et mes yeux me brûlaient un peu, mais je ne m'en formalisais pas. C'était à la fois étrange et amusant. Il faisait pourtant jour dans le château de Monseigneur Denoir, mais tout me paraissait plus lumineux à l'extérieur. Mon Maître avançait à grands pas vers les hautes grilles et une distance se forma malgré moi entre nous deux. J'avais envie de prendre mon temps, de respirer à plein poumons et de regarder tout ce qui m'entourait. Je connaissais le décor qui s'étalait sous mes yeux, je l'avais déjà entraperçu au travers des fenêtres du

château, mais tout semblait différent vu d'ici. Les grilles au loin devant moi étaient plus hautes, plus imposantes. Les parterres de fleurs à droite et à gauche de l'allée centrale plus fleuris, plus colorés. Je souris légèrement alors que l'envie d'aller sentir leur parfum me saisit au point de me faire stopper dans mon élan. Il n'y avait aucune fleur à l'intérieur du château, nulle part. Je me souviens quelque peu d'un doux parfum à la clairière des elfes, lors de mon escapade avec Lynn, mais ce souvenir olfactif était soudainement loin, comme s'il avait été à demi effacé. Je voulais retrouver cette odeur, cette impression, cette chaleur. Jamais je ne m'étais penché sur une fleur afin d'en sentir son arôme et j'étais convaincu au plus profond de moi que ce dernier était divin, et sûrement sucré, comme les gâteaux.

— Luhan ! Qu'est-ce que tu fiches ?

La voix agressive de mon Maître me fit grincer des dents. Après une légère hésitation, je quittai des yeux l'objet de mon attention et le rejoignis en courant. Il était déjà aux grilles, attendant de pied ferme. Tandis que je parcourais les faibles mètres qui nous séparaient, je me vis très nettement quelques semaines plus tôt, en pleine nuit, trainé par Sébastian sur cette même allée. Je sentis ma poitrine se serrer alors que les émotions qui m'avaient ravagé ce soir-là me saisissaient violemment, aussi fortes qu'à l'instant même de leur vécu : la peur, l'angoisse, le désespoir, l'effondrement de mon univers... C'était ici même que ma vie avait pris un tournant tout autre de mon quotidien, c'était à cet instant que tout s'était mis en marche : mon arrivée au marché de Fanthom, la nuit passée sous la pluie, Lynn, Lord Rowner, les deux sorciers, la fuite, les Elfes, la prophétie, rien de tout ceci ne se serait réalisé sans ce moment précis. Je déglutis alors, déstabilisé. La bête en moi rugit brusquement, me forçant à chasser toutes ces émotions passées.

— J'ai l'air de n'avoir que ça à faire ? me gronda-t-il d'un regard noir. Ouvre la grille, allez !

J'obéis et répondis sans même réfléchir à la stupidité de l'acte en lui-même, puis de mes propos.

— Je voulais juste sentir les fleurs, Monsieur.

Il attrapa son chapeau et me l'abattit sur la tête. Je gémis légèrement, plus effrayé qu'endolori.

— Abruti, souffla-t-il.

J'ouvris la grille et baissai simplement les yeux. Il passa devant moi, la démarche sèche.

— Je ne manquerai pas de préciser à mon père que je suis en retard car tu voulais sentir des stupides tulipes presque crevées au château ! s'exclama-t-il, trois mètres devant moi.

Je m'empressai de le rejoindre, tête baissée. Je préfèrai faire simplement profil bas, plutôt que de répondre quoi que ce fût. Mon Maître me trouvait souvent naïf, presque enfantin. Mais lorsque l'on ne connaît pas les plaisirs les plus simples, peut-on nous reprocher d'en être curieux ? Quand aurais-je la chance de revoir une fleur de près ? Il m'avait fallu attendre quatorze ans pour quitter le château une première fois, peut-être que la prochaine occasion ne se présenterait pas avant autant d'années. Mais encore une fois, j'oubliais de penser comme on me l'avait enseigné, donc comme un esclave. Peu importaient mes désirs...

La calèche avancée, Sébastien ouvrit la porte-fenêtre sans manquer de me jeter un regard en biais. Sans doute se demandait-il ce que j'avais bien pu, encore une fois, faire de mal. Mon Maître monta et s'assit à l'intérieur. Je l'imitai dans l'instant et m'assis sur le banc qui lui faisait face, après avoir attrapé son chapeau qu'il me tendait. Le trajet se fit dans le plus grand des silences. Pour ma part, je me contentai d'observer le monde extérieur tout en m'efforçant de ne pas me coller à la porte-fenêtre tel un enfant de quatre ans, curieux et amusé. Monsieur y verrait sûrement de l'insolence après la brimade de tout à l'heure. À l'air libre, tout était baigné de lumière et je trouvai les couleurs du monde chaudes et attrayantes, bien plus que lors de ma première sortie. C'était comme je l'avais imaginé tout au long de mon enfance, peut-être même plus beau encore. Nous traversâmes la forêt de Linnertie. Je vis le nom sur un panneau en bois cloué à un vieil arbre penchant. Linnertie. C'était un nom étrange que je trouvais quelque peu amusant. Était-ce là une sorte de jeu de mot ? La forêt en question était somptueuse. Il y avait de grands et majestueux arbres aux troncs imposants et aux feuillages noyés de couleurs et de grandeurs. J'avais l'impression qu'ils étaient vivants, dotés de leur propre conscience. Autrefois, la végétation était ainsi, mais avec le temps et l'usure, elle s'était lentement éteinte. Durant quelques centaines d'années, la forêt d'Être fut réputée pour avoir préservé les derniers arbres millénaires doués d'actes et de savoir. On raconte qu'après la mort des Elfes, ils s'effondrèrent dans un grand fracas et que leur chute résonna à travers le monde entier, tel un écho de leur mort.

— À quoi songes-tu, Luhan ? m'interrogea mon Maître à mi-voix, s'adressant à moi pour la première fois depuis le début du trajet.

— Aux arbres, Monsieur, répondis-je honnêtement.

Il jeta un coup d'œil en biais à la porte-fenêtre, regardant pour la première fois au dehors.

— Si tu espères qu'ils se mettent en marche tous seuls sous tes yeux, tu rêves éveillé ! lança-t-il en secouant légèrement la tête.

J'ignorai si sa remarque se voulait simplement moqueuse ou s'il faisait une quelconque allusion à la Grande Guerre, cette folle guerre. Ce serait bien une première fois en vérité car jamais ce sujet n'était évoqué lors de nos conversations. Toutefois, je trouvais la réflexion quelque peu étrange et son double sens ne ressemblait pas à mon Maître, franc et têtu. Se doutait-il que je lui cachais un secret ? Un secret concernant les elfes ? Je déglutis alors qu'une partie de moi tentait de me ramener à la réalité. Comment pourrait-il savoir quoi que ce fût ? C'était impossible. J'inspirai alors dans un souffle à peine audible, tentant de rester calme.

Le reste du trajet se fit dans le silence et je me contentai de regarder, avec émerveillement, un monde auquel je n'appartenais pas. Les chevaux ralentirent et je sentis une angoisse familière monter en moi ; celle que la présence de Monseigneur Denoir à elle seule provoquait. Toutefois, j'étais néanmoins curieux de découvrir la résidence du père de mon Maître, là où il préférerait être au quotidien, plutôt qu'au château auprès de son fils. D'ores et déjà, j'étais surpris de constater que nous n'avions pas eu plus d'une heure de route, ce qui me poussa à me demander quelle était la cause de ces résidences séparées. Bien évidemment, je gardai ces réflexions pour moi.

Sébastien ouvrit la porte-fenêtre et mon Maître descendit de voiture. Je le suivis avant de lui remettre

son chapeau. Nous étions tout juste aux abords de la forêt de Linnertie et le décor était pour le moins magnifique. Cette résidence dite secondaire était, je crois, tout aussi vaste que le château, mais très différente. Les murs en pierre étaient blancs, formés en trois blocs : un central, rectangulaire, bordé de deux blocs ronds. Chaque bloc était habillé de grandes fenêtres et surmonté d'un toit pointu.

Sébastien nous avait arrêtés juste devant l'entrée après avoir passé de hautes grilles délimitant le domaine ainsi que traversé une longue allée de dalles. Le château était entouré par la végétation et je me demandais si âme vivait à proximité. Était-ce cette isolation que Monseigneur appréciait ? Mon Maître saisit le heurtoir et frappa trois coups secs contre la porte. Un myrien ouvrit la porte dans l'instant, me faisant sursauter. Était-il posté juste derrière la porte avant même notre arrivée ? Mon Maître me jeta un regard en biais, l'air sévère. Je baissai simplement les yeux et il passa devant le myrien sans un mot.

— Bonjour, Monsieur, salua-t-il tout en s'inclinant au plus bas.

Il était vêtu d'un costume noir, exactement le même genre que celui de Sébastian. Il paraissait assez distingué, pour un esclave. Mon Maître ne prêta pas attention un instant à sa personne et je restai quant à moi sur le pas de la porte, hésitant à passer devant lui. Nos regards se croisèrent et il me fixa d'un air étrange, quelque part entre l'étonnement et la désapprobation. Avais-je fait une bêtise ? Quoi qu'il en soit je ne me sentais absolument pas le bienvenu – *aucun doute j'étais bien chez Monseigneur Denoir* –.

— Luhan, tu te bouges oui ! cria mon Maître.

— Oui ! Oui, Monsieur, bafouillai-je en entrant.

Le myrien referma la porte après m'avoir suivi des yeux quelques secondes. Il se posta par la suite à côté de celle-ci, le dos droit, mains derrière le dos, le regard fixe. Je commençai alors à imaginer qu'il passait ses journées ici, à attendre que le heurtoir s'anime, lui intimant l'ordre d'ouvrir la demeure à ses invités. Cela devait être ennuyeux à mourir comme « travail ». Je regardai alors autour de moi avec curiosité, préférant ne pas penser à la vie que devaient mener les esclaves de Monseigneur. Lucille avait probablement raison : je me plaignais beaucoup de ma condition mais, dans le fond, elle était probablement bien moins horrible que pour nombre des miens. J'étais dans un hall immense, on aurait pu y loger tous les myriens du château sans peine. Ma curiosité redescendit néanmoins bien vite alors que mon regard tombait sur le somptueux et vaste escalier qui s'étalait juste devant moi, quelques mètres plus loin. Sans doute sa beauté aurait attiré davantage mon attention si les deux piliers, situés respectivement à droite et à gauche des marches, ne m'avaient pas figé sur place. En leur sommet se tenaient deux femmes tout juste vêtues. Sur l'instant, je crus en un sortilège, une illusion tant elles étaient statiques. Toutes deux portaient des sortes de bandes rouges en guise de vêtement, faisant ressortir le même rouge des somptueux tapis au sol. Ces bandes de tissus cachaient simplement leur nudité mais laissaient entrevoir leurs formes. Elles étaient sublimes et mon cœur se mit à battre un peu plus vite. Celle de droite était debout, mains jointes au niveau de la taille, les bras arqués. On aurait dit qu'elle s'apprêtait à danser. Celle de gauche était assise, le dos légèrement cambré et les jambes repliées contre son ventre. Son visage était très beau et, durant un instant, elle me fit penser à Lynn. Son regard croisa le mien et je fis malgré moi un pas en arrière. Ce n'était pas une illusion, loin de là. C'était des myriennes, deux magnifiques myriennes utilisées comme... statues

vivantes ? Je sentis ma gorge se nouer et je baissai les yeux, honteux de les avoir regardées. À l'intérieur de ma poitrine, mon cœur s'était mis à battre beaucoup plus vite encore alors que mon esprit admettait pour la première fois le fait que les sorciers pouvaient user ainsi de leurs esclaves, les ramener à leur fonction première de la manière la plus sommaire possible. Je trouvais cela horrible, vraiment. Abaisser notre race de toutes les manières que cela s'avérait possible était visiblement un divertissement sans fin pour nos maîtres. La myrienne de droite changea de position, quittant gracieusement sa pose de danseuse pour une nouvelle, similaire. Elle se mit sur un seul pied et leva ses bras, toujours arqués, dans les airs. Je baissai à nouveau les yeux, mal à l'aise.

— Luhan ! siffla la voix de mon Maître, déjà en haut des escaliers.

Je sursautai et relevai un regard perdu vers le haut des marches ; j'en avais oublié mon Maître. Voilà bien une chose qui ne m'arrivait jamais... Honteux, je montai en vitesse le rejoindre, baissant soigneusement la tête au moment de passer devant les deux myriennes.

— Tu es insupportable aujourd'hui ! gronda-t-il. Vais-je devoir t'appeler comme un chien toutes les deux minutes ?

Je déglutis tête baissée.

— Je suis d...

— Tais-toi ! J'ai d'autres préoccupations que toi pour aujourd'hui ! Alors tiens-toi tranquille ou tu seras puni ! C'est clair ?

— Oui, Monsieur, soufflai-je dans un murmure.

Il fit volte-face, clairement contrarié. Je le sentais également distant et soucieux. Était-il tracassé par l'état de santé de son père ? J'imaginai pour la première fois la possibilité que Monseigneur soit plus mal en point que mon Maître ne l'avait laissé entrevoir.

En haut des marches, se tenait un autre myrien, habillé du même costume que celui qui nous avait ouvert la porte d'entrée. Il s'inclina devant mon Maître.

— Conduis-moi à mon père.

— Tout de suite, monsieur.

Tel une machine, le myrien s'inclina à nouveau et tendit son bras vers la gauche.

— Si monsieur veut bien se donner la peine.

Mon Maître se mit en marche et passa devant lui. J'attendis que le myrien se redresse et avance afin de les suivre, n'estimant pas mériter tant de courtoisie. J'étais comme lui. Il se redressa mais garda son bras tendu, m'invitant à passer. Je m'exécutai, un peu gêné, mais rien ne pouvait davantage me déstabiliser que les statues myriennes d'en bas. Nous longeâmes l'allée bordée d'une barrière de bois verni et nous avions une vue plongeante sur le hall d'entrée. Les tapis au sol, couleur sang, mêlé

à du noir, formaient des motifs étranges vus de haut. Ils étaient écartés de quelques mètres les uns des autres et je réalisai qu'ils racontaient une histoire. Le noir des tapis s'avérait être des formes humaines simplifiées et j'en distinguais deux différentes ; l'une d'elle était un peu étrange, comme s'il s'agissait d'hommes malformés ou plutôt... déformés. En regardant défiler les tapis au fur et à mesure que j'avancais, je remarquai que les hommes normaux écrasaient ceux qui étaient différents. Les jets de couleur rouge étaient de plus en plus prédominants, noyant les tapis les plus à droite. Mon regard se posa un instant sur les statues humaines vêtues de bandes de tissu rouge et j'eus malgré moi un haut-le-cœur. C'était nous... ces tapis représentaient un massacre, le massacre d'une race anormale et le rouge n'était autre que le sang versé. Manquant de me sentir mal, je détournai le regard et m'accrochai un instant à la rambarde, plaquant ma main sur mon ventre. J'avais la nausée... Quelle abomination. Ce lieu respirait le mal et la souffrance. C'était malsain, terriblement malsain. Je voulais partir, partir vite et maintenant.

Le myrien s'arrêta à mon niveau et posa une main froide sur ma nuque.

— Est-ce que ça va ? demanda-t-il dans un murmure.

J'inspirai profondément et secouai la tête, ne pouvant mentir. Il me dévisagea un instant, ne semblant pas comprendre la raison de mon mal. Mon regard se troubla légèrement et j'inspirai une nouvelle fois : il n'était pas question de faire un malaise maintenant, mon Maître me tuerait littéralement. Je lui jetai un coup d'œil inquiet et constatai qu'il n'avait rien remarqué de mon arrêt et qu'il avançait toujours. Je me remis en marche et le myrien me dépassa afin d'arrêter mon Maître. Sur le coup, je crus qu'il serait assez fou pour lui dire que je ne me sentais pas bien. Comme si cela importait d'une quelconque manière...

— Monsieur, interpella-t-il.

Je retins ma respiration, craignant déjà de me faire sévèrement réprimander.

— C'est ici, monsieur. La porte sur votre droite.

Mon Maître s'arrêta alors que mon cœur frôlait tout juste la crise cardiaque. Il me jeta un regard en coin et je fis mine de regarder ailleurs, encore trop troublé.

— Reste ici, Luhan.

Je n'eus pas le temps d'acquiescer que déjà il entra dans la pièce et refermait la porte derrière lui. Je me mis dos à la rambarde, ne voulant plus voir ces tapis ni ces myriennes. Elles me mettaient terriblement mal à l'aise, elles me faisaient peur même, sans que je comprenne réellement pourquoi. J'étais intimidé et j'avais la nausée. Le myrien me regarda quelques secondes.

— Tu es pâle, constata-t-il.

— J'ai mal au cœur, gémis-je.

— Ne va pas vomir ici ! Le Maître n'est peut-être pas suffisamment en forme pour te punir mais il serait bien capable de demander à un myrien de le faire. Je n'ai pas envie d'être obligé de te couper

la langue.

Il avait dit cela d'une voix extrêmement neutre. J'étais même incertain de devoir y comprendre une réprimande. Essayait-il simplement de m'avertir ?

— Je n'en ferai rien, ne vous en faites pas, répondis-je.

— C'est dans ton intérêt, assura le myrien tout en posant la main sur mon épaule.

Toujours souffrant, je me forçai à lui sourire. J'entendis un bruit provenir de la pièce : quelqu'un toussait bruyamment.

— Le Maître est au plus mal...

Pris d'une inquiétude soudaine, je me tournai vers lui.

— C'est si grave que cela ? Les guérisseurs s'occupent de lui rendre une bonne santé, non ?

— Les guérisseurs sont face à un mal inconnu. Le Maître est très malade, très, très malade, murmura le myrien tout en fixant la porte. Il était en pleine forme et, sans le moindre signe avant-coureur, il s'est effondré. Et depuis... c'est à n'y rien comprendre, vraiment. Déjà que notre Maîtresse nous a quittés si violemment, si soudainement et maintenant notre Maître est au bord du précipice... quelle malédiction a pu être ainsi jetée sur cette famille ?

Mon estomac se tordit féroce. Une malédiction jetée sur la famille ? Une malédiction du nom de Rowner ? Était-ce réellement en train d'arriver ? Sa Majesté Passil avait donc dit vrai ? Cet accident et maintenant cette maladie... les coïncidences étaient bien trop énormes pour n'être que cela.

— Une chance que ton Maître se porte bien, lui. J'espère que cela va durer.

Une bouffée de chaleur me saisit et je plaquai mes mains sur ma tête. J'avais le tournis et l'air me manquait. Je ne pouvais pas imaginer un instant que Monseigneur Denoir puisse disparaître. J'étais forcément pris dans un terrible cauchemar, je ne voyais que cela, rien de tout ceci ne pouvait être réel.

— Est-ce que ça va ?

Je n'eus pas le temps de prononcer un mot : tout devint noir.

« J'ai toujours imaginé que les rêves étaient innocents, qu'ils ne pouvaient blesser d'une quelconque manière. J'avais dans l'idée qu'ils n'appartenaient qu'à leur rêveur et que même nous, myriens, pouvions nous noyer dans les songes les plus fous sans peur.

Alors j'ai rêvé.

De liberté, sans limite.

D'espoir, sans peur et sans faille.

De victoire, vaillante et enivrante.

Mais la réalité s'est rebellée et elle m'a crié qu'elle était un univers dangereux et que nul ne pouvait lui échapper. Impuissant, je l'ai vue plonger dans mes rêves les plus fous, en saisir ce qu'elle voulait, chaque morceau qui l'attirait et les mêler à elle.

C'est là que le rêve a basculé : il est devenu cauchemar. »

Luhan

J'étais dans un rêve. Un beau rêve. Je savais que j'étais dans un univers en dehors du temps et de l'espace mais mon esprit ne s'en formalisait pas. Je me trouvais dans la clairière des elfes mais il n'y avait personne, personne sauf moi. Où était sa majesté Passil ? Je fis un tour sur moi-même et constatait que rien ne manquait à mes souvenirs : les fleurs, la cascade, les arbres, l'herbe, les rochers, le parfum enivrant. Rien ne manquait. Les rayons du soleil se faufilaient entre les feuilles des arbres et je ressentis l'envie indomptable d'en être frappé. Je fis quelques pas, jusqu'à ce que je pénètre la lumière. Levant les yeux vers le ciel, je fermai les yeux et inspirai profondément. Cette chaleur... elle me semblait si...

— Pure ?

J'ouvris les yeux et me tournai vers la voix. Mon cœur s'emballa si abruptement, que j'eus une courte sensation de flottement, peu agréable. Mais pourtant je ne m'en formalisai pas car elle était là, devant moi, radieuse et sublime.

— Lynn !

Elle sourit et se mit à courir dans ma direction. Ses cheveux voletaient dans l'air, elle était pieds nus et portait une robe blanche légère. Elle se jeta dans mes bras et des larmes de joie me montèrent aux yeux. Elle était là, contre moi, je sentais sa peau sous mes doigts et son parfum sucré. Étais-je réellement dans un rêve ? Elle m'avait tant manqué.

— Lynn, comment es-tu arrivée ici ?

— Je t'attendais. Tu en as mis du temps, idiot ! s'écria-t-elle.

— Tu m'attendais ?

— Tout est en train de se produire, Luhan !

Elle prit mes mains dans les siennes et me fixa d'un air soudainement grave.

— Tu dois réagir ! Ne reste pas ainsi, statique ! Fais quelque chose où ils seront bientôt tous morts !

— Mais... l'accident...

— Il n'y a jamais eu d'accident et tu le sais très bien ! coupa-t-elle. Arrête de fuir tes propres pensées, on n'a pas le temps pour ça ! Sois sur tes gardes !

Un peu perdu, je restai quelques secondes muet. Avais-je réellement envie de faire face à cette réalité ? Mon impuissance ne cessait de me sauter aux yeux. Comment Rowner aurait-il pu orchestrer ainsi deux meurtres si rapprochés ?

— C'est un homme influent ! Tu dois te méfier de lui, il n'attaquera jamais de front. Sa Majesté Passil avait raison !

Je déglutis, peu à l'aise soudainement. Mon esprit paraissait lutter contre de nombreuses questions et réflexions. Je réalisais combien je ne voulais pas admettre que Lord Rowner puisse être derrière tous ces malheurs car, dans le fond, que pouvais-je y faire ? Je n'étais qu'un simple esclave, sans droit, sans pouvoir, sans possibilité d'action. Et puis bon, comment Rowner aurait-il pu rendre malade Monseigneur Denoir au juste ?

— Ne sois pas si crédule ! lança Lynn d'une voix sévère. La magie noire offre mille et une perspectives. Une simple potion et l'acte est accompli... il lui aura suffi d'user d'un myrien comme la première fois !

La première fois ? L'accident de cheval de Madame...

— Il faut réagir, Luhan ! Arrête de fuir ! Réveille-toi, allez !

J'eus l'impression de prendre un coup de massue sur le dessus du crâne. Lynn avait disparu, la clairière s'était évaporée et je ne voyais plus que le noir... les ténèbres m'avaient attrapés et je me noyais dans leurs bras.

— Réveille-toi, allez !

Impuissant, une part de moi tenta de me ramener à la réalité, à la lumière. Mon esprit luttait et j'avais la sensation que ma tête était littéralement – *et surtout très douloureusement* – en train de se scinder en deux. La voix de Lynn résonnait avec force à mes oreilles, m'ordonnant de me ressaisir.

— Lynn, murmurai-je en ouvrant les yeux.

— Ah ! Le revoilà !

J'ouvris les yeux et mis quelques secondes à reprendre mes esprits. J'étais au château de Monseigneur Denoir, son second château, et j'étais allongé par terre. Le myrien de tout à l'heure était penché au-dessus de moi.

— Bienvenue parmi nous ! s'exclama-t-il.

Sa voix vibra si violement dans ma boîte crânienne que je crus m'évanouir une seconde fois. Accroupi, il m'aida à m'asseoir. J'étais à plusieurs mètres de la porte où j'avais laissé mon Maître et je le vis là où je me tenais avant de perdre connaissance : il discutait avec un homme habillé d'un costume vert et d'une veste en queue de pie. Je tentai alors de les regarder plus attentivement, quelque chose semblait clocher, mais ma vue se troubla. Il m'était impossible de fixer quoi que ce soit. Le myrien m'aida à m'adosser au mur.

— Doucement, voilà. Ta tête a cogné le sol un peu fort ! Est-ce que ça va ? Oh, tu es avec moi ?

Il claqua des doigts devant mes yeux et je grimaçai. J'avais le mal de tête le plus impressionnant de toute mon existence.

— Ne recommencez jamais ça, s'il vous plaît, gémis-je en plaquant mes mains sur ma tête. Qu'est-ce

qui s'est passé ?

— Tu es tombé dans les pommes. Encore heureux, tu n'as pas vomi.

Super...

Ayant toujours la nausée, mais ne voulant surtout pas le montrer, j'inspirai lentement par le nez.

— Je suis resté inconscient longtemps ?

— Tu es revenu et reparti trois ou quatre fois, j'ai cru que tu ne reprendrais jamais connaissance. On aurait dit que tu parlais avec quelqu'un. Qui est Lynn ?

Sans répondre quoi que ce soit, je fis de mon mieux pour rester stoïque. Qu'avais-je donc marmonné durant ma léthargie ? Intérieurement, je priais n'importe quel dieu ou divinité de m'avoir retenu de prononcer le mot « elfe » ou « sa majesté Passil ». Et comment allais-je justifier mon évocation de Lynn ? Il ne fallait surtout pas qu'il en dise un mot à mon Maître, cela serait catastrophique.

Le myrien posa une main sur mon épaule et son regard se fit plus insistant. Il me semblait soudainement bien moins distant, comme si nous n'étions plus seulement que deux esclaves réunis dans la même pièce, servant deux maîtres différents.

— Il faut réagir, Luhan, souffla-t-il.

Je grimaçais. Pourquoi employait-il tous les mots de Lynn ? Que se passait-il ? J'avais l'impression que tout mon monde s'était accéléré durant mon inconscience. J'étais perdu et tout m'échappait.

— Comment connaissez-vous mon prénom ?

— On n'a pas le temps pour ça. Relève-toi, ton Maître a besoin de toi.

Mon Maître ? Reprenant quelque peu mes forces, je tournai de nouveau le regard dans sa direction. J'étais inquiet pour lui, je sentais au fond de moi que quelque chose n'allait pas. Il y avait une impression étrange qui planait dans ce château, un sentiment de mal-être, de ténèbres et même... de mort. Je déglutis alors que je réalisai que tout ceci n'avait rien d'une impression. Je me relevai tout en prenant appui sur le mur, encore sonné. Je voyais mon Maître un peu plus loin, et ma vision revenait peu à peu à la normale. Il tourna la tête dans ma direction et nos regards se happèrent. Ses yeux étaient rouges, inondés de larmes, des larmes qu'il n'avait jamais montrées, ni à moi, ni à personne d'autre. Il cligna des yeux et je les vis rouler sur ses joues. J'en fus frappé d'horreur. Monseigneur Denoir était... mort ? L'homme habillé d'une queue de pie posa sa main gauche sur l'épaule droite de mon Maître et ce dernier détacha son regard de ma personne afin de le tourner vers lui. Le sorcier remuait les lèvres mais je n'entendais pas les mots qu'il prononçait. Mon Maître hochait, quant à lui, de la tête à intervalles réguliers, la tête baissée.

— Que se passe-t-il ? soufflai-je sans oser bouger d'un cil.

— Le Maître s'en est allé, me répondit le myrien d'une voix tout juste audible. Il gardait simplement

ses forces pour dire au revoir à son fils.

Tétanisé, je relevai un regard interdit dans la direction du myrien. Il me semblait à nouveau distant tandis que son regard fixait mon jeune Maître. Était-il triste ? Perturbé ? Inquiet de son avenir ? Éprouver de la peine pour la perte d'un maître méprisant et cruel me paraissait être une tâche difficilement réalisable. Mais rien n'était impossible...

— Je reviens, m'annonça le myrien.

Il fit demi-tour et redescendit les escaliers au pas de course. J'avancai alors jusqu'à la barrière, me demandant où il pouvait se rendre. Mon regard tomba sur les deux myriennes ; elles avaient quitté leurs positions souples et gracieuses et regardaient dans ma direction, l'air interrogé. Le myrien à la porte d'entrée me regardait également. Je réalisai qu'ils attendaient quelque chose de moi, un signe peut-être. J'avais le sentiment d'être dans la même position qu'au moment du décès de Madame, lorsque tous mes confrères myriens m'avaient fixé dans l'attente que je confirme ce que chacun n'osait murmurer. Déglutissant, je fis un pas en arrière, conscient de ma lâcheté manifeste. Je me tournai alors vers mon Maître. Le sorcier était toujours en train de lui parler et je le vis essuyer ses yeux du revers de sa manche, le regard fixé au sol. Ma propre vision se troubla légèrement, comme masquée par un voile transparent. Je mis quelques secondes à réaliser que des larmes avaient noyé mes propres yeux. La peine de mon Maître me blessait profondément et je ressentais en moi un abominable sentiment de mal-être. J'aurais voulu être en mesure de faire quoi que ce fût afin de le protéger. J'aurais voulu absorber toute sa peine, toute sa souffrance et la porter en moi. Je l'aurais alors digérée, d'une manière ou d'une autre. Mon Maître était la personne la plus importante de mon existence et je tenais à lui plus qu'à ma propre vie. Voir sa souffrance et ne pouvoir l'apaiser d'une quelconque manière étaient deux châtements bien cruels. Je n'avais jamais éprouvé ce qu'il était en train d'éprouver, ni affronté ce qu'il était en train d'affronter et pourtant, j'étais intimement convaincu que tout serait mieux si j'étais celui qui ressentait sa peine et sa douleur. Mais c'était malheureusement impossible, je ne pouvais rester que le spectateur de cette tragédie. Je me sentais impuissant, désarmé et faible. Je n'avais finalement aucun moyen de protéger mon Maître, que ce fut de sa peine, comme de Lord Rowner. Un sentiment violent de culpabilité me traversa, réveillant ma nausée : j'avais eu tort, tort depuis le début. Jamais je n'aurais dû garder la prophétie pour moi, ni n'aurais dû écouter sa Majesté Passil et revenir dans le but d'accomplir une mission que j'étais incapable de mener à bien. Je n'étais qu'un stupide esclave impudent ! J'avais voulu être plus fort que je ne pouvais l'être et des vies avaient été prises. Désormais mon Maître était orphelin et rien de tout ceci ne serait tel quel si le courage ne m'avait pas fait autant défaut.

« Les secrets disposent de grands pouvoirs. Ils ne peuvent être partagés, ni dévoilés ou ils se meurent. Ils restent enfouis en nous et savent à la fois animer nos plus grandes peurs et nous consumer d'espoir... »

Luhan

J'étais peiné. Une douleur lancinante résonnait dans ma poitrine et se répercutait dans chaque parcelle de mes muscles et de mes os. Je me sentais oppressé et ma gorge était nouée, me donnant l'impression que l'air risquait de me manquer à n'importe quel instant.

Mon Maître avait souhaité quitter la demeure au plus vite. Il m'avait ordonné de le suivre, sans même un regard dans ma direction. Nous avions alors quitté le domaine à la hâte, sous le regard interrogé de Sébastien. Durant le trajet du retour, le silence m'avait semblé pesant d'une part mais également asphyxiant. Mon jeune Maître ne pleurait plus, mais son regard était perdu dans des contemplations qu'il ne semblait pas réellement voir. Ses yeux reflétaient le même écho de terreur que j'avais tristement constaté lorsque le sorcier l'avait ramené au château, après l'accident de Madame. Je me sentais poussé par une envie d'agir, de quitter mon mutisme insupportable. Je voulais lui dire quelque chose, lui demander s'il avait besoin de quoi que ce fût mais je n'osais parler sans sa permission. Je me sentais fautif et, même s'il n'y avait aucune raison de connaître les raisons de ma culpabilité, je craignais qu'il en ait saisi quelque chose.

À peine avions-nous passé la porte d'entrée du château de Monseigneur que mon Maître m'ordonna dans un murmure de me rendre aux sous-sols. D'une certaine manière, je me sentais presque soulagé d'être renvoyé dans ce lieu que je haïssais pourtant. J'avais le cœur lourd et mes pensées se tournaient tout à coup vers ma Lucille, comme si mon esprit tentait, dans un dernier sursaut, de s'accrocher à quelque chose d'heureux. Je ne désirais plus qu'être serré dans ses bras. Je descendis les marches en vitesse et j'entendis la porte grincer derrière moi. Je me retournai brièvement pour entrevoir Sébastien.

— Luhan ! Attends !

Je repris ma descente mais il me rattrapa et me stoppa sans douceur, se saisissant de mon bras droit.

— Pour l'amour du ciel, mais que se passe-t-il ?

Je baissais alors simplement les yeux, honteux malgré moi. Il me secoua alors qu'il raffermissait sa poigne, me faisant grimacer de douleur.

— Vas-tu obéir et répondre !

— Qu'est-ce qui se passe encore ? grogna monsieur Edward.

Nous n'étions qu'à quelques pas de la cuisine et monsieur Edward avait visiblement entendu Sébastien m'interpeller. Il était sorti dans le couloir d'un bond, son tablier tâché de sang autour de la taille. J'avais toujours eu un peu peur de monsieur Edward car je savais combien il pouvait être dur et sévère avec moi. Son visage marqué de cicatrices et son caractère ronchon avaient quant à eux largement contribué à mon manque d'affection envers lui ainsi que mes craintes. Mais lorsqu'il était ainsi, maculé du sang d'un pauvre animal dont l'avenir avait été scellé par ses soins, je le trouvais tout simplement terrifiant.

— Demande-lui, répondit Sébastian en soulevant légèrement la main qui me tenait. Il refuse de m’obéir et de parler. Il s’est passé quelque chose au château de notre Maître, j’en suis convaincu.

— Monseigneur a des problèmes ? me questionna monsieur Edward tout en essuyant ses mains sur son tablier.

Je déglutis et baissais les yeux.

— Luhan ?

— Oui, monsieur Edward ? soufflai-je d’une petite voix docile sans relever la tête.

— Réponds, voyons.

— Monseigneur est...

Je déglutis à nouveau, mal à l’aise.

— Malade. Tu l’as déjà dit, acheva Sébastian.

Un silence s’imposa, durant lequel j’imaginai sans peine monsieur Edward et Sébastian se dévisager.

— Il est mort, avouai-je dans un murmure à peine audible.

— Comment ?

— Qu’est-ce que c’est que ces conneries ! tempêta monsieur Edward.

Il traversa les deux mètres nous séparant et je voulus faire un pas en arrière, convaincu d’être sur le point de me faire punir. La poigne de Sébastian ne m’en donna malheureusement pas la possibilité. J’avais beau être conscient que personne n’avait connaissance de ce que j’avais vécu avec Lynn, ni que l’on m’avait annoncé la mort prochaine de Monseigneur et de Madame, je ne pouvais pas m’empêcher de me sentir menacé. C’était comme si l’épée du jugement de mes fautes était au-dessus de ma tête et que j’étais dans l’attente de sa sentence. J’ignorais quand et comment, mais j’étais convaincu qu’elle allait bientôt s’abattre sur moi.

D’un geste de la main, il fit signe à Sébastian de me lâcher. Ce dernier s’exécuta et je me retrouvai face à monsieur Edward. Il ne disait plus un mot, attendant simplement que je m’explique. Il me connaissait suffisamment pour savoir que je ne manquerais pas de lui obéir et que les explications qu’il souhaitait entendre lui seraient fournies sans qu’il n’ait besoin d’en reformuler la demande.

— Mon Maître s’est rendu au chevet de son père dès notre arrivée au domaine. Je suis resté à l’extérieur et... à un moment j’ai fait un malaise alors, je ne sais pas trop ce qui s’est passé. Quand j’ai repris connaissance, j’étais avec un serviteur de Monseigneur Denoir. Mon Maître était ressorti de la chambre et il parlait avec un sorcier.

— Quel sorcier ? me coupa Sébastian.

Sans grande conviction, je relevai brièvement le regard dans sa direction.

— Je l’ignore, je ne l’ai jamais vu. Mon Maître pleurait et... et le myrien à mes côtés m’a dit que Monseigneur avait gardé ses dernières forces pour dire au revoir à son fils.

— Seigneur, mais... baliverne, je ne peux pas croire de tels mensonges ! s’écria Sébastian.

Pour la toute première fois, j’entendis sa voix trembler. J’avais le sentiment qu’il était effrayé par cette nouvelle et je ne comprenais pas du tout pourquoi il l’était et encore moins pourquoi moi je ne l’étais pas. À quoi ne pensais-je pas ? Je jetai un coup d’œil à monsieur Edward donc l’expression avait pris une teinte blanchâtre peu rassurante. Qu’est-ce qui m’échappait ?

— Je suis désolé, lançai-je, mal à l’aise.

— Si tu mens..., commença le cuisinier en tendant un doigt menaçant dans ma direction.

— C’est la vérité, je ne mentirais pas sur un tel sujet, monsieur Edward, vous le savez bien ! Monseigneur est mort, c’est la vérité ! répondis-je précipitamment.

Mes deux confrères se regardèrent un instant, l’air interdit. Mademoiselle Éléonore, qui passait au même moment, laissa échapper un juron. Nous nous retournâmes tous les trois dans sa direction, pour ma part choqué de l’entendre s’exprimer ainsi.

— Qu’avez-vous dit ?

— Le Maître est décédé, répondit Sébastian d’une voix à nouveau maîtrisée.

Je me surpris à réaliser que le calme de Sébastian me rassérénait. Sans doute avait-il simplement été choqué sur le coup de la nouvelle et maintenant que la surprise était passée, il redevenait l’être froid et insensible qu’il avait toujours été.

— Mais enfin c’est impossible ? Je... comment ?

La voix de mademoiselle Éléonore avait pris une teinte si aigüe qu’elle alerta la moitié des serviteurs restreints aux sous-sols. Je dus alors répondre à un nombre incalculable de questionnements dont les réponses n’étaient pas à ma portée et je me sentais d’autant plus mal d’être aussi inutile. En l’espace de quelques instants, les quatorze myriens du château de Monseigneur Denoir s’étaient réunis autour de moi et je me sentis étouffer en moins d’une minute. Ayant tous constatés mon ignorance, ils se contentaient de parler entre eux et j’avais beau tenter de me concentrer sur les lèvres et les mots qu’ils prononçaient, je ne parvenais pas à en saisir le sens. Je finis par bousculer Sébastian et partis en courant, incapable de tenir un instant de plus parmi eux.

Je me réfugiai alors dans la cave froide et sombre des sous-sols, là où plus personne ne me regarderait ni ne me parlerait. Tout mon corps tremblait sans que j’en comprenne réellement la raison.

— Luhan ?

Je sursautai, surpris d’avoir été suivi.

— Luhan ?

Je fis face à Lucille qui me sourit tendrement. Je la regardai quelques secondes et je sentis mon cœur se gonfler d’amour. Tout en elle était doux et rassurant. Rien que son regard posé sur moi suffisait à m’apaiser ainsi qu’à rendre mon existence plus lumineuse. J’avais la conviction qu’il y avait des personnes, myriennes comme sorcières, plus disposées que d’autres à être bonnes ou mauvaises. Certaines de ces personnes dégageaient une chaleur humaine, une sorte de « quelque chose » qui ne pouvait tromper sur leur bonté et leur douceur. J’interprétais celui-ci comme une sorte de rayonnement de l’âme. À mes yeux, Lucille était à elle seule la preuve comme quoi nous, myriens, étions habités par une âme. Sans doute n’importe quel sorcier se serait moqué de mes réflexions, à tort ou à raison, raillant ma naïveté manifeste. Peut-être étais-je stupide ? Ou peut-être ce n’était finalement que de l’amour...

Tremblotant, je traversai les quelques mètres qui nous séparaient et je me réfugiai dans ses bras. Elle m’entoura chaleureusement et passa sa main droite dans mes cheveux.

— Ça va aller, murmura-t-elle. Tout ira bien...

— Lucille, dis-je d’une voix pleine de sanglots. J’ai fait quelque chose d’horrible.

— Chuuuut, mais non voyons. Pourquoi dis-tu cela ?

— Car je le sais, gémis-je. Je suis coupable, Lucille...

— Cela n’est pas ta faute, Luhan. Nous sommes des myriens, rien de ce qui se produit dans ce monde, hier comme aujourd’hui ou même demain, ne relève de notre responsabilité. On ne peut prétendre appartenir et être maître de son destin à la fois.

La remarque de Lucille stoppa mes sanglots. Je la trouvais un peu étrange, sans comprendre la raison. J’avais le sentiment qu’elle essayait de me dire quelque chose, à moins qu’elle n’en sût plus que je ne l’imaginais sur mon périple à la clairière ? Mais que pouvait-elle savoir ?

Je fermai les yeux avec force, épuisé par mes propres pensées. Je n’avais plus le moindre contrôle sur mon esprit, il vagabondait et je n’arrivais même plus à faire la part des choses. Étais-je en tort ? Avais-je fait du mal ? Devrais-je parler à mon Maître de tout ce que je savais ? Mais que m’arriverait-il ? Comment réagirait-il en apprenant la survie de quelques elfes ainsi que la prophétie ? Que risqueraient les elfes ? Et Lynn... sans doute me tuerait-elle de ses propres mains si elle me voyait dans cet état et savait ce qui me tramait dans la tête. Pourtant, la culpabilité était bien là. J’avais beau penser à Lynn, rien n’y faisait. Je me sentais brisé et épuisé.

— Lucille..., chuchotai-je. Si tu me le demandes, je te dirai ce qui s’est passé lorsque je suis allé au marché de Fanthom... Si tu me dis que tu veux savoir, je t’avouerai ce qui m’a conduit à revenir au château.

Je déglutis tout en resserrant mes bras autour de sa taille. Alors que mon oreille était collée contre sa poitrine, j'entendis les battements de son cœur s'accélérer légèrement. Elle resta silencieuse un moment et ce temps me parut interminable et terrifiant. En l'espace de quelques secondes, je passai du soulagement à l'idée d'avouer mon secret à l'effroi face à ma sottise. Toutes ces émotions se mélangeaient en moi et j'allais probablement implorer d'un instant à l'autre.

— Luhan, j'ai besoin que tu écoutes avec attention ce que je vais te dire.

J'ouvris démesurément les yeux et l'écho des battements de mon propre cœur couvrit ceux de Lucille. Sa voix était à peine audible, me forçant à tendre l'oreille.

— Lorsque...

Le flash rougeâtre m'intimant l'appel de mon Maître dans sa chambre me fit sursauter. Je l'aperçus très succinctement, assis sur son lit. Je lâchai Lucille et elle me dévisagea avec incompréhension.

— Il m'appelle.

— Alors file, me dit-elle tout en désignant la porte.

— Mais...

— Luhan, ne le fais pas attendre. Surtout pas ce soir.

Elle me dévisagea un instant et posa sa main sur mon visage dans un geste que je trouvai tendre et doux.

— Dépêche-toi, allez !

Avec une légère hésitation, je la quittai des yeux et partis en courant de la cave. Ma poitrine me faisait souffrir tant l'angoisse et l'adrénaline étaient montées en moi. J'avais pris le risque impensable de dévoiler mon secret, je n'en n'étais pas particulièrement fier mais une part de moi-même grognait d'avoir été ainsi interrompu alors que j'allais peut-être me soulager d'un poids qui me rongeaient de l'intérieur. La bête en moi me broya l'estomac, comme si cette dernière tentait de m'alerter, de me protéger de quelque chose dont j'ignorais la forme et la raison, mais qui sans doute n'avait pas d'autre dessein que de me faire du mal. L'appel de mon Maître résonnait malgré tout en mon esprit comme une sorte d'intervention divine. Peut-être était-cela également, le destin ; un évènement qui vous empêche de faire une bêtise. À moins que ce ne soit ce qui vous entrave et vous lie dans un chemin que vous ne voulez pas emprunter. Je ne savais plus quoi penser de toute cette situation, ni même de ma raison d'être sur cette terre. La seule chose dont j'étais certain, c'était que Lucille avait été sur le point de me parler. De quoi ? Je l'ignorais, mais tout mon être se révoltait à l'idée de ne pas avoir été sustenté des mots de ma Lucille.

Je quittai les sous-sols sous le regard des quelques myriens encore prostrés dans le couloir. Je les avais ignorés avec force, ne voulant ni ne pouvant les affronter maintenant. À peine avais-je passé la porte grinçante, que le semblant de discussion que j'avais eue avec Lucille se logea quelque part

dans un coin de ma tête. Mes pensées se tournèrent vers mon Maître, qui devait probablement vivre les heures les plus sombres de sa vie.

La nuit était tombée depuis quelques heures maintenant et le château était plongé dans le noir le plus complet. Habituellement, mon Maître usait chaque soir d'un sortilège que j'aimais énormément, parce qu'il n'avait d'autre but que de fournir un peu de chaleur et de lumière à la demeure. Peut-être même était-ce mon préféré de tous ceux que je connaissais, bien que je me devais d'admettre que mes dites connaissances étaient tout de même limitées. Je le découvris alors que je n'étais au service de mon Maître que depuis quelques mois. Il n'était pas rare qu'il m'appelle tard le soir, ni même au milieu de la nuit. À cette époque, le château me semblait grand et effrayant et les ténèbres qui y régnaient passé une certaine heure de la nuit me tétanisaient.

— Luhan ! Dépêche-toi allez ! Je veux te montrer quelque chose !

S'élançant dans les escaliers, je l'avais suivi d'un pas maladroit, une chandelle à la main.

— N'allez pas si vite, vous allez tomber, Monsieur ! lui avais-je crié alors qu'il s'avavançait dans le noir le plus impénétrable.

Il n'avait évidemment pas écouté un traître mot de ma remarque ; il sauta d'un bond les trois dernières marches et atterrit dans le hall d'entrée. Il me fit face, un sourire sur le visage. Déjà à cet âge, sourire n'était pas une tâche facile pour mon Maître : il avait toujours été renfermé, sauf avec moi peut-être, et encore, je le savais retenu à mes côtés. La grande différence avec ces dernières années était sans doute l'insouciance qui régnait entre nous. Malgré tout, il m'arrivait parfois de me dire que mon Maître avait toujours été suffisamment conscient de ce que nous étions ainsi que de l'aberration que représentait notre « amitié » mais que, autrefois, l'avis de son père, son jugement, n'avait pas le même impact sur ses actes, sur ses pensées et sur sa personnalité. Aujourd'hui, je pouvais presque compter ses sourires de mémoire tant ils étaient devenus rares. Un voile de sarcasme avait pris place sur l'innocent petit sorcier et cela faisait partie de lui désormais.

— Dépêche-toi un peu, trouillard !

J'avais descendu les dernières marches d'une traite et m'étais posté devant lui. La lueur de ma bougie avait éclairé son visage gracieux et surtout fier en cet instant. Je souris à ce souvenir, me rappelant combien il avait pu paraître, rien qu'en apparence : doux et bon. Tout cela avait commencé à changer dès ses neuf ans et plus le temps avait passé en présence de Monseigneur, plus la noirceur avait pris place en lui. Cependant, je savais que tout ceci n'avait jamais atteint les profondeurs de son âme. Le petit sorcier d'auparavant était encore là, quelque part, à l'agonie.

Dans un murmure, il avait prononcé quelques mots de cette langue hypnotique dont les sorciers étaient seuls maîtres, et la magie s'était accomplie sous mes yeux ébahis. Des dizaines de bougies s'étaient matérialisées, flottant dans l'air au-dessus de nous. Leurs flammes avaient instauré une ambiance chaude et agréable sur l'ensemble du rez-de-chaussée, anéantissant sans scrupule les ténèbres et la peur qu'ils provoquaient en moi.

— Je l'ai appris ce matin ! Il m'a fait penser à toi. Je l'utiliserai tous les soirs, Luhan, je te le

promets. Je dirai à mon père que je le fais pour m'entraîner. Tu n'auras plus jamais peur !

Cette promesse fut honorée. Chaque soir, de chaque jour, des dizaines de bougies flottaient jusqu'au petit matin dans le château, au point de me faire apprécier la vie nocturne. J'aimais marcher sous elles, frôler du doigt les plus basses, ressentir la chaleur du feu sur ma peau. Je n'en étais pas totalement certain, mais j'avais le sentiment que mon attrait pour le feu était né ici, alors qu'il m'entourait et surtout me réconfortait. Malgré sa chaleur et ses dangers, je lui conférais une vertu protectrice.

Les années avaient eu beau passer et ma peur du noir s'estomper, mon Maître continua d'user du sortilège. J'ignorais s'il me croyait toujours effrayé ou si la simple habitude était à elle seule la raison de la continuité de notre accord. Mais ce soir-là, pour la toute première fois, les ténèbres régnaient à nouveau sur le château. Je ne m'y étais pas attendu un instant et, durant l'espace d'une minute, je fus paralysé. Baissant les yeux, je traversai le hall d'un pas raide et rapide, réalisant que la peur était finalement toujours là. Je n'avais pourtant jamais craint le noir des sous-sols, mais le château m'angoissait d'une manière inexplicable.

À l'étage, la porte de la chambre était entrebâillée, je la poussai alors avec une appréhension qui me saisit littéralement les entrailles.

— Maître ? soufflai-je à mi-voix.

Je jetai un regard vers le lit et fus surpris de ne pas l'y trouver comme le flash me l'avait indiqué. J'entrai dans la pièce doucement et un sanglot happa mon attention. Je tournai la tête vers la gauche et baissai les yeux sur mon Maître. Il était assis à même le sol, les jambes serrées contre lui, blotti dans le coin de la pièce. Sur le coup, je me sentis comme frappé d'horreur : je ne le reconnaissais plus. Son visage était baigné de larmes, ses yeux rouges et son regard terrifié. Affolé, je repoussai la porte et me précipitai dans sa direction. Je m'arrêtai alors à tout juste un mètre de lui, puis, avec hésitation, je m'agenouillai.

— Maître..., murmurai-je. Est-ce que... est-ce que vous allez bien ?

— Tu vois bien que non, idiot, rétorqua-t-il tout en s'essuyant les yeux.

De nouvelles larmes remplacèrent les premières et je déglutis avec appréhension. C'est vrai que j'étais bien idiot de poser une telle question, mais que dire d'autre ? Ma culpabilité remonta brutalement à la surface, un peu comme une vague, me donnant la nausée.

— Pardon..., soufflai-je tout en baissant les yeux.

— Ce n'est rien, répondit-il au bout de quelques secondes, la voix cassée.

Un silence affreusement lourd s'installa dans la pièce. Je me sentais bien impuissant et je me demandais quel pouvait être mon devoir en cet instant ? Devais-je me retirer et le laisser seul reprendre contenance ? Probablement pas, sinon il ne m'aurait pas appelé. Mais en tant qu'esclave, tout ce que je pouvais dire n'avait que peu d'importance. Alors que faire ? Simplement rester là et...

attendre ? Jamais mon Maître ne me posait de questions sérieuses, jamais il ne me consultait lorsqu'il devait faire face à un souci ou un choix. Il était bien vrai qu'il m'en faisait souvent part, mais j'avais dans l'idée qu'il ne voulait qu'exprimer à haute voix les pensées que son esprit s'amusait à agiter. Je devenais alors une sorte de miroir, un reflet de lui-même muet, qui ne lui renvoyait que sa simple perception de sa propre personne.

— Dites-moi quoi faire, Maître. J'ai besoin que vous me disiez ce qui doit être fait, en cet instant, pour vous.

Il me regarda un instant et ses lèvres tremblèrent violemment. La peine marquait tant ses traits, que j'eus l'impression d'être face à une personne toute autre que celle avec qui j'avais grandi toutes ces années. C'était un peu comme si le masque qu'il avait porté depuis ses neuf ans venait de se craqueler sous mes yeux.

— Comment est-ce possible, Luhan ? cria-t-il d'une voix peinée. Comment une telle chose a-t-elle pu arriver ? Pourquoi ? Je n'ai jamais fait de mal à personne, pourquoi suis-je ainsi puni ? Ma mère et maintenant... mon père ! Le sort existe-t-il seulement pour nous faire endurer les pires tourments ?

— Je...

Il me fixa avec rage et j'eus le sentiment qu'il put lire mon inconfort ainsi que mon impuissance sur mon visage. Il détacha son regard du mien et secoua la tête, comme s'il se rappelait brusquement je n'avais pas la moindre réponse à ses interrogations. Ses joues étaient ravagées par les larmes et ses pleurs me déchiraient le cœur. Ma vue se brouilla tandis qu'il serrait ses poings avec colère.

— C'est injuste ! Injuste ! De telles choses ne peuvent pas arriver sans raison...

Mal à l'aise, je baissai les yeux, craignant un peu qu'il réalise que je n'étais pas le modèle d'honnêteté auquel il aurait pu s'attendre. Mais rien ne sembla l'alerter. Il resta silencieux et il finit par se prendre la tête entre les mains. Sa peine me blessa profondément ; j'avais l'impression qu'il souffrait terriblement, que son cœur et son âme étaient scindés en deux. Ses pleurs semblaient provenir du plus profond de son être et leur simple écoute suffit à me faire pleurer à mon tour.

— Ils sont morts, Luhan... ils sont morts..., gémit-il. Je suis tout seul maintenant... je n'ai plus personne... plus personne... sauf toi.

Il releva les yeux vers moi et je me forçai à ne pas ciller.

— Je veux que tu me fasses une promesse.

— Tout ce que vous voudrez, Maître.

Il secoua la tête et essuya ses joues. Bien que cela ne stoppât pas le flot de larmes incontrôlable, il parut reprendre un peu contenance.

— Je ne veux pas que tu me le promettes par obéissance, je veux que tu me le promettes par choix.

Mon regard s'écarquilla. Un choix ?

— Tu comprends ? me dit-il d'une voix faible.

Incapable de prononcer un mot, je me contentai alors d'acquiescer sans le quitter du regard. Mon cœur battait une chamade effrénée et je commençais à craindre de faire un nouveau malaise avant même d'avoir entendu l'objet de cette promesse.

— Je veux que tu me promettes...

Il baissa un instant les yeux et je crus voir son visage se tordre de douleur. Était-il emprunt d'une souffrance physique ? Non, certainement pas. Il inspira et reposa ses yeux larmoyants sur moi.

— Je veux que tu me promettes que quoi qu'il arrive, jamais tu ne me quitteras. Nous serons toujours ensemble, jamais tu ne t'éloigneras, ni me m'abandonneras. Tu es tout ce qui me reste, Luhan. Je ne veux pas être seul... je ne veux pas... j'ai besoin de toi à mes côtés.

J'étais pétrifié, parfaitement incapable de bouger ou même de respirer. Je sentais chaque parcelle de mon corps avec une minutie jusque lors inconnue. Je savais mes yeux écarquillés et voilés, j'étais conscient de fixer mon Maître d'un air mi-peiné, mi-terrifié et j'entendais avec distinction mon sang battre à mes oreilles. C'était comme si j'avais été projeté en dehors de mon corps.

Il me regarda avec intensité et pour la première fois, je vis quelque chose sur son visage que je ne connaissais pas : la demande. Il me demandait quelque chose et il m'appartenait de lui répondre favorablement ou non. Le souhait qu'il était en train d'exprimer me transperçait de part en part, mais ce n'était rien comparativement au fait qu'il me réclame quelque chose non pas en tant qu'esclave mais en tant que... personne ? J'avais du mal à comprendre ce que j'étais en train de devenir en cet instant même. Mon esprit se vrilla en des centaines de questions auxquelles mes émotions répondirent par un affolement démesuré. C'était tout aussi déroutant qu'effrayant mais une part de moi-même restait hermétique à cette pagaille qu'était devenu mon esprit. J'étais certain d'une chose, peut-être même la seule chose au monde que je pouvais prétendre savoir sans le moindre doute. Ce qui était sûr, c'était que jamais personne n'avait plus compté au monde que mon Maître à mes yeux. Pas même Lynn.

— Je vous le promets, soufflai-je. Jamais je ne vous quitterai, ni ne vous abandonnerai. Je serai toujours à vos côtés, quoi qu'il arrive.

Alors que de nouvelles larmes roulèrent sur ses joues, ses lèvres laissèrent échapper un gémissement à peine audible. Il hocha simplement de la tête et, dans un geste qui me donna l'impression de lui être affreusement difficile, il se laissa tomber sur le côté et s'allongea. Il ferma les yeux et resserra ses genoux au plus près de sa poitrine.

— Maître, il faut vous mettre au lit, ne restez pas allongé par terre, tentai-je de lui dire.

Il ne fit pas même l'effort de me répondre. Sa respiration était irrégulière et des spasmes parcouraient son corps. Avait-il froid ? Sur l'instant, je ne sus réellement pas quoi faire. Partir ?

Rester à ses côtés, par terre ? Cela semblait mieux ; je venais à l'instant de lui promettre de ne jamais le quitter. Pourtant, il allait avoir froid ainsi, prostré sur le sol. Je devais veiller à sa santé malgré tout. Il était sans doute trop mal pour s'en soucier de lui-même maintenant, et je le comprenais pleinement.

Je me relevai donc et me dirigeai vers le lit. Mes jambes me donnaient la sensation d'être molles et engourdis. Je n'étais pourtant pas resté bien longtemps agenouillé. Je saisis alors la couverture blanche et moelleuse sur le matelas et la tirai vers moi. Je la pris entièrement dans mes bras et la ramenai au côté de mon Maître. Je le couvris précautionneusement et il me sembla que ses spasmes s'amoinèrent légèrement.

Le temps s'écoulait doucement, chaque seconde s'apparentait à un petit grain de sable tombant à terre et j'avais le sentiment que la fin de cette nuit abominable ne viendrait jamais. C'était un peu comme si j'attendais que ces petits grains que j'imaginais chuter recouvrent entièrement le sol de la chambre. Une éternité en somme. Au bout de quelques temps, les sanglots de mon Maître s'évanouirent et son corps se détendit. Le sommeil avait finalement pris possession de son esprit et je ne pouvais en être que ravi : au moins il allait passer quelques heures loin de toute sa tristesse... c'était du moins ce que j'espérais, mais son visage restait malgré tout crispé. Peut-être était-il en proie à de mauvais rêves maintenant. J'étais un idiot, j'aurais dû aller me faufiler dans le bureau de Monseigneur Denoir et y récupérer une de ses potions de sommeil. Mon Maître aurait alors dormi sans le moindre tourment. Monseigneur Denoir... j'avais du mal à croire que je ne le reverrais plus, ni ne l'entendrait me rabrouer ou même me sermonner de son regard intransigeant.

Mon jeune Maître se crispa légèrement et je déglutis nerveusement en retour. Il resta toutefois assoupi et je finis par sentir mes yeux s'alourdir à leur tour. J'ignorais l'heure qu'il pouvait bien être, mais sans doute la nuit était-elle bien avancée. Je jetai un regard vers la fenêtre et aperçus la pleine lune juste en face de moi. Elle était magnifique, pas même obscurcie par le moindre nuage, et elle apportait une lueur bleutée à la chambre que je trouvais douce et apaisante au milieu de toute cette souffrance et de tous ces malheurs.

J'étais perdu. De grands arbres m'encerclaient, tous identiques et terrifiants. Ils étaient hauts et sombres, et leurs branches crochues me griffaient durant ma course. Je fuyais quelque chose... quelque chose d'effrayant et de violent. Je courais, courais et soudainement, je sentis ma jambe être agrippée. Je baissai alors les yeux et je reconnus sans peine l'étrange créature que j'avais vue pour la première fois au marché des esclaves ; l'Etumos. Je revis son visage laid, sa peau vieille et fripée, tandis que ses mains à sept doigts me tenaient la cheville.

D'un bond je me redressai et secouai ma jambe vivement. Apercevant mon Maître encore allongé à mes côtés, je compris que je n'avais fait qu'un terrible cauchemar. Je posai alors ma main sur ma poitrine, espérant ainsi calmer les battements de mon cœur. Un raclement de gorge sec manqua de m'achever. À tout juste un mètre de moi, se tenait un homme. Je ne l'avais jamais vu, mais je savais d'un simple regard qu'il s'agissait d'un sorcier. Sa posture droite, ses vêtements riches et propres, son air hautin, tout en lui le trahissait au premier abord. Il me fixa d'un air affreusement neutre et je ne pus d'aucune façon déterminer à quelle émotion s'apparentait son humeur. Ses yeux étaient noirs, tout comme ses cheveux qu'il portait mi longs.

Je restai quelques secondes figé, moitié perturbé par la présence de cet inconnu – *comment diable était-il entré ici ?* – moitié intimidé. Il me fixa d'un regard écrasant et je baissai les yeux. Je vis alors qu'il portait une cape marron foncée qui s'arrêtait au niveau de ses chevilles. Reprenant enfin mes esprits, je me relevai d'un bon et m'inclinai. Je restai le dos vouté, ne sachant quel comportement adopter. C'était bien la première fois que j'étais éveillé ainsi par un inconnu. Le sorcier se racla la gorge une nouvelle fois.

— Réveille ton Maître.

Sa voix, proche du murmure, me destabilisa. Rien ne laissait transparaître dans son intonation la sévérité que son faciès exprimait.

Un peu gêné, je m'agenouillai près de mon Maître et posai une main hésitante sur son épaule.

— Maître... Réveillez-vous, Maître..., chuchotai-je.

Il remua légèrement.

— Je suis désolé, il faut vous réveiller, Maître.

— J'espère pour toi qu'il est au moins dix heures, grogna-t-il.

— Maître...

— Il est même dix heures vingt-cinq, me coupa le sorcier.

Mon Maître ouvrit immédiatement les yeux et je vis une lueur de surprise s'éteindre au fond de ses pupilles bleu océan. Il se redressa d'un bond, ne manquant pas de me jeter un regard singulièrement noir. Sans doute n'était-il pas content que je l'aie laissé ainsi rester par terre pour se retrouver surpris par cet homme. Qui était-il d'ailleurs ? Mon Maître s'assit et dévisagea l'inconnu.

— Lord Rowner ! Que vous amène-t-il ici ?

« Les émotions humaines constituent les armes les plus dévastatrices envers nous-mêmes. Elles détiennent notre esprit, notre cœur et notre âme à leur portée et peuvent les réduire à néant.

J'ai cherché le moyen de me libérer de la souffrance, mais aucun sentier ne m'a conduit au bonheur...

Néanmoins, à travers le chemin que j'ai d'ores et déjà parcouru, j'ai compris que rien n'était permanent.

Tout change et rien ne reste. »

Luhan

Mon sang se glaça. Lord Rowner ? Le Lord Rowner qui m'avait acheté au marché des esclaves ? Ce même sorcier présumé responsable de la mort de Madame ainsi que de Monseigneur ?

Durant une fraction de seconde, je ne ressentis rien d'autre qu'un atroce sentiment de panique. Était-il là pour me récupérer ou pour achever ce qu'il avait commencé et assassiner le dernier descendant de la famille royale ? Dans tous les cas, rien de ce qui allait se produire ne pouvait être bon. Comment pourrais-je le protéger ? Il n'était même pas conscient de la menace que représentait ce sorcier à son égard ! Instantanément, des dizaines de questionnements s'imposèrent à moi ; comment était-il monté ici ? Devais-je m'attendre à retrouver tous les miens morts, dans les sous-sols ? Je sentis les larmes me brûler les yeux. Je voulais voir Lucille, être sûr qu'elle était en vie.

— Mes condoléances pour votre perte, jeune homme.

La voix – *affreusement neutre et glaciale* – de Lord Rowner me pétrifia. Sur l'instant, je n'eus plus le moindre doute : je devais lui dire ce que je savais et maintenant ! Si jamais ce sorcier était là pour terminer ce qu'il avait commencé, je ne pouvais pas me permettre de rester ainsi muré dans le silence. Au diable les conséquences...

— Maître, je...

— Silence ! s'écria-t-il sèchement.

Son hurlement résonna à mes oreilles comme un écho des réprimandes de Monseigneur Denoir. Je tressaillis tandis que son regard me foudroya.

— Ne prends pas la parole ainsi sans ma permission ! Va-t'en, mal élevé !

Il se releva d'un bond, laissant tomber la couverture à ses pieds. Je restai pour ma part un bref moment statique, partagé entre ma crainte de désobéir et celle de le laisser seul avec cet homme. Son regard noir suffit alors à anéantir tout le courage qui subsistait en moi et je me relevai, tête baissée. Je m'inclinai alors rapidement sans un mot et partis en courant de la pièce, évitant soigneusement le regard du sorcier, bien que je le susse braqué sur moi. Mon ventre se serra ; la bête en moi n'était pas satisfaite. Encore une fois, j'avais perdu tous mes moyens d'un simple haussement de voix : preuve incontestable de ma lâcheté. Lynn avait raison, j'étais bien incapable de me rebeller contre les sorciers et la bête en moi n'était sans doute qu'un pitoyable reflet de mon égo, me laissant croire que je n'étais pas ce que j'avais pourtant toujours été : un moins que rien, doublé d'un esclave docile.

Affreusement mal, je décidai de rester derrière la porte, bien que conscient que si Lord Rowner était à l'instant en train d'assassiner mon Maître, je l'aurais laissé faire tout en me tenant trois mètres plus loin. Je tendis l'oreille, mais je n'entendis rien : ni cris, ni bagarre, ni parole. Que se passait-il à l'intérieur ? Je perçus néanmoins le grincement de la porte des sous-sols au rez-de-chaussée et une voix inconnue m'alerta.

— Dépêchez-vous un peu, je n'ai pas que ça à faire !

Étonné par la présence d'un autre inconnu au château et curieux, je quittai le battant de la chambre et m'avançai vers les escaliers. En bas, la porte d'entrée était grande ouverte. J'aperçus monsieur Michel et mademoiselle Eleonore se faire pousser par un homme, un sorcier. Durant un bref instant, je crus, ou plutôt j'espérai simplement, être inconscient quelque part dans le château. Ainsi, je me serais forcément réveillé de ce terrible cauchemar. Je connaissais la tenue que ce sorcier abordait. J'avais déjà vu ce pull bleu marqué à l'épaule gauche d'un triangle noir traversé en son centre par une sorte de vague. En une fraction de seconde, je me revis au marché de Fanthom, tremblant dans ma cage, trempé des pieds à la tête. Je fus alors frappé d'horreur : je venais de comprendre quelque chose. Pour la première fois depuis plusieurs heures, mon esprit produisait du sens ; il mettait en lien les différentes images qui défilaient sous mes yeux. Monseigneur était mort, Madame également. Mon jeune Maître n'était qu'un enfant et il ne pouvait rester seul ici, sans parent ni tuteur. Lord Rowner était-il là dans ce but ? La présence de sa Majesté Passil s'imposa au milieu de mes réflexions. La plus proche famille de mon Maître n'était autre que le Roi lui-même... Cela signifiait donc peut-être que ce dernier avait envoyé son fidèle Conseiller, son homme de confiance, quérir l'enfant qui serait désormais à sa charge ; le dernier héritier.

Mon regard se posa à nouveau sur le sorcier en bas. Pourquoi donc était-il là, lui ? Je ne comprenais pas ou tout simplement je ne voulais pas comprendre. La réponse était coincée dans ma gorge et je refusais de l'avaler, même si cela devait me conduire à l'étouffement.

— Toi, tu restes.

Je sursautai brutalement et me retournai d'un seul bloc. Lord Rowner était devant moi, bras derrière le dos. Il me toisait d'un regard que je n'avais jamais vu chez un sorcier dont les yeux s'étaient posés sur moi. J'avais le sentiment qu'il m'observait avec attention, comme une bête curieuse.

— Monsieur, articulai-je maladroitement tout en m'inclinant.

— Va aider ton Maître à faire sa valise, nous quittons le château.

Je déglutis, ne voulant admettre que les mots qui franchissaient ses lèvres étaient réels.

— Je... mais... que fait ce sorcier en bas ? murmurai-je craintivement.

La question s'était formulée malgré moi, jamais je n'aurais dû me permettre d'interroger plutôt que d'obéir instantanément, mais je ne pouvais davantage refreiner la bête en moi. J'avais peur, terriblement peur. Je ne voulais pas croire qu'il fût possible que ce sorcier, cet employé du marché d'esclaves de Fanthom, fut là pour ce que je pouvais imaginer. Il devait y avoir une autre explication.

Lord Rowner me fixa un moment et je crus bien me faire sermonner de mon insolente réplique, alors que je n'aurais dû me nourrir que d'obéissance.

— Ton Maître et toi allez venir avec moi à la cité royale, m'expliqua-t-il, comme s'il s'était adressé à un sorcier. Là-bas est votre place désormais.

Je me sentis ouvertement trembler. Alors que l'idée de me rendre à la cité aurait dû engendrer en moi

des tonnes de sentiments vastes et contradictoires, je ne pensais qu'à mes frères et sœurs de cœur.

— Mais..., soufflai-je d'une voix effrayée.

— Il y a bien assez d'esclaves là-bas et ton Maître n'aura plus besoin d'eux. Ils vont donc être envoyés au marché où ils seront probablement revendus.

Le sol s'effondra sous mes pieds. C'était impossible, ils ne pouvaient pas nous séparer !

— Nous sommes une famille, répondis-je sans réfléchir.

— Vous êtes des esclaves, rétorqua-t-il d'une voix bien plus froide que précédemment. Vos états d'âme importent peu. Maintenant, ressaisis-toi et va préparer les affaires de ton Maître. Il n'est pas question de faire attendre sa Majesté.

Il fit un pas de côté, se dégageant du chemin conduisant à la chambre de mon Maître. Il désigna la porte de la main mais je ne pus me résoudre à obéir. Je sentis mon cœur se briser. Lucille, je ne pensais qu'à Lucille. Sans hésiter, je fis volte-face et descendis les marches en courant, et sautai les quatre dernières marches d'un seul bond.

— Arrêtez-le ! s'écria Lord Rowner.

Je vis le sorcier en tenue de travail relever le regard vers l'étage et, au même instant, monsieur Edward sortir des sous-sols. Nous nous retrouvâmes face à face et les larmes me montèrent aux yeux.

— Monsieur Edward..., sanglotai-je.

— N'aie pas de regret, crevette. C'est bon pour les sorciers ça, marmonna-t-il d'un regard bien moins sévère que de coutume.

— Eh ! Toi, là ! m'interpella le sorcier. Viens ici, compris ?

Je tournai un regard paniqué vers Monsieur Edward qui sembla lire dans mes pensées.

— Elle est encore en bas, chuchota-t-il.

Le sorcier parcourut les quelques mètres qui nous séparaient et, à l'instant où il allait saisir mon bras, monsieur Edward s'interposa, l'agrippant par le poignet. Le visage du sorcier se décomposa.

— Lâche-moi tout de suite, sale chien !

— Luhan, file !

Sans réfléchir, je partis en courant. J'eus tout juste le temps d'entendre le sorcier prononcer un enchantement et s'ensuivit le hurlement de douleur de monsieur Edward. Cette fois-ci, les larmes roulaient sur mes joues pour de bon et troublaient ma vue au point que je manquai de tomber dans les escaliers. Je ne pouvais pas croire qu'ils allaient nous séparer. Pas comme cela. Pas même sans nous

laisser le droit de nous dire au revoir, de nous serrer les uns les autres dans les bras. Pourquoi mélangeaient-ils tout ? Être esclave ne nous amputait en rien des émotions humaines ! J'aimais Lucille, mademoiselle Eleonore et tous les autres ! Même monsieur Edward. Je ne voulais pas les quitter, je ne pouvais pas les imaginer au milieu des cages d'esclaves, pataugeant dans la boue.

— Lucille ! Lucille !

— Luhan ?

Je la vis, le visage ravagé de larmes, sortir de la cuisine en courant. Je me jetai alors dans ses bras, fondant en sanglots bruyants. Mon cœur était en train de se briser en deux morceaux et la douleur était inqualifiable : rien n'avait été plus abominable que cet instant au cours de ma vie.

— Je ne veux pas que tu partes ! Je ne veux pas que tu partes, Lucille ! Je ne veux pas !

Elle me serra fort, plus fort que jamais, plus encore que lorsqu'elle me crut condamné à mon retour du marché.

— Il faut être courageux, tu n'as pas le choix. Nous devons obéir. Tout ira bien, tu dois continuer ton chemin auprès de ton Maître, Luhan.

Sa voix tremblait et j'avais beau l'entendre parler, je ne parvenais pas à saisir le sens de ses mots. J'avais le sentiment qu'elle s'exprimait dans une langue étrangère et qu'une part de moi refusait catégoriquement d'en traduire le sens.

— Ils n'ont pas le droit ! Ils n'ont pas le droit ! criai-je.

Elle resserra ses bras autour de moi sans un mot et contrairement à ses paroles précédentes, son silence s'avéra éloquent en mon esprit. J'avais tort... bien sûr qu'ils avaient le droit. Nous n'étions rien d'autre que des objets, des êtres que les sorciers utilisaient durant le temps qui leur paraissait utile et dont ils se débarrassaient sans scrupule une fois ce dernier écoulé. Peu importait que nous eussions un cœur ou non, peu importaient nos sentiments car dans le fond, tout se résumait à notre condition d'esclave. Nous pouvions bien être les meilleurs serviteurs au monde, les plus fidèles ainsi que les plus obéissants, la case finale était toujours la même : nous ne sommes que des déchets et il n'y a pas de manière douce de se débarrasser de ce qui est devenu encombrant. Notre crime le plus sévère depuis la Grande Guerre, cette folle guerre, était de loin, en mon sens, d'avoir gardé malgré tout notre part d'humanité et ce quoi qu'en disent nos maîtres.

J'entendis la porte des sous-sols grincer suivie d'un juron peu sympathique envers ma race. Je ne reconnus pas la voix mais elle ne pouvait être que sorcière pour s'exprimer ainsi. Mon corps trembla et je crus redevenir un petit garçon de huit ans à peine. C'était ici même, devant la cuisine, que Lucille m'avait serrée dans ses bras avant ma première rencontre avec mon jeune Maître. Sans que je ne comprenne le pourquoi, ma bonne Lucille me lâcha. Elle s'abaissa légèrement et posa ses mains sur mes joues. Son visage était à tout juste quelques centimètres du mien et son regard me choqua au plus profond de mon âme. Pour la première fois : j'y vis la trace d'une terreur profonde au travers de laquelle je ne percevais aucun espoir.

— Luhan, chuchota-t-elle d’une voix chevrotante. Écoute-moi attentivement.

Sans même m’en rendre compte, je retins ma respiration. Elle secoua la tête et quelques larmes roulèrent sur ses joues puis achevèrent leur chute sur le sol.

— Je suis tellement désolée... Je n’avais pas le droit de t’en parler, il me l’avait interdit.

— Parler de quoi ? Qui...

— Chuuut. Le temps presse, me coupa-t-elle.

Ses doigts se crispèrent sur ma nuque alors qu’elle jetait un regard à l’escalier où les pieds et le haut des jambes du sorcier devinrent visibles ; il arrivait. Elle m’attrapa la main et m’entraîna dans la cuisine.

— Nous n’avons que quelques secondes, Luhan ! Il y a un peu plus de quinze ans, une myrienne prénommée Lumen a voulu croire en la libération du peuple myrien. Elle disait avoir des visions et ce malgré les entraves sorcières à ses pouvoirs, et ces visions lui montraient un monde où l’esclavage n’était plus qu’un triste souvenir. Elle ne pensait qu’à se révolter et qu’à se battre pour retrouver ce que nous avons perdu au temps jadis. Les sorciers l’ont attrapée et elle a subi les pires tourments, tu ne peux imaginer, crois-moi...

Les lèvres de Lucille tremblèrent et je ne sus plus si c’était par peur de ce qui était sur le point de lui arriver ou la pensée des châtiments qu’avait enduré cette myrienne.

— Je n’ai pas le temps de t’expliquer toute l’histoire mais on raconte qu’avant de mourir, elle a laissé, quelque part à la cité des sorciers, ce qu’elle nommait « la clé ».

— Je... ne comprends pas, répondis-je d’un air perdu.

— Je suis désolée, tellement désolée. J’aurais dû t’en parler plus tôt et je n’aurais peut-être pas dû essayer de t’empêcher d’être ce que tu veux... mais j’ai eu peur, tellement peur, Luhan ! Tu étais comme elle, dès ton plus jeune âge tu ne voulais que la liberté et j’ai cru que tu allais connaître le même sort funeste ! J’ai pris soin de toi comme si tu étais mon fils et je voulais que tu aies une chance d’être heureux malgré tout ! Une vie d’esclave assagi me semblait être la meilleure chose pour toi... j’ai peut-être eu tort.

— Lucille, je ne comprends rien. Je t’en prie, arrête !

— Tu dois trouver cette clé, Luhan ! Tu dois la trouver, elle est là pour toi.

— Quelle clé ? Pour faire quoi ? Où ? Pourquoi moi ? Je...

Mon regard se perdit dans le sien avec incompréhension. J’étais effrayé, Lucille n’était jamais ainsi habituellement. Elle si calme, si douce, si bonne... la voir dans cet état de panique et de stress me plongeait dans une insécurité terrassante.

— Monseigneur Denoir n’a pas..., commença-t-elle.

Les bruits de pas du sorcier nous firent sursauter dans un même mouvement. Lucille m’agrippa et se mit à chuchoter.

— C’était ta mère, Luhan ! Lumen était ta mère et elle disait que les visions venaient de toi. Tu comprends ce que je dis ? Tu n’as pas ces yeux-là pour rien, tu n’es pas le fils de n’importe qui. Est-ce que tu comprends ce que je te dis ?

Elle tenta de me secouer mais mon corps s’était instantanément raidi. Ma... mère ? Elle jeta un regard à la porte de la cuisine rapidement.

— Interroge Jude !

Mon visage se décomposa. Jude ! Encore ce nom... il s’agissait finalement bel et bien d’une personne et Lucille savait qui elle était ! L’envie de me gifler me saisit avec force. J’avais été stupide ! Je n’avais même pas pensé un instant à interroger un myrien autour de moi. À croire que mon esprit avait de lui-même écarté l’idée qu’un myrien puisse avoir les réponses que je cherchais. J’avais réfléchi presque comme un sorcier et mon envie de gifler se décupla soudainement à cette pensée. Au moment où j’allais enfin articuler quelques mots, le sorcier que monsieur Edward avait courageusement défié pénétra dans la pièce, le regard mauvais.

— Qu’est-ce que vous foutez encore là !

Il agrippa sauvagement Lucille par le bras, la faisant gémir de douleur. Impulsé par un violent sentiment de rage, je tentai de m’interposer entre eux deux, tel un courageux guerrier. Le sorcier me gifla du revers de la main – *finallement je l’aurai eue ma gifle !* – et je me retrouvai à terre. Il entraîna Lucille vers la porte.

— Les apparences sont souvent trompeuses, Luhan ! Parfois les gens témoignent de sentiments qui ne veulent pas forcément dire ce que l’on imagine ! me cria-t-elle.

Le sorcier, visiblement agacé, la jeta à l’extérieur de la pièce sans scrupule. Je me relevai péniblement, bien que tout mon corps fût fébrile. J’étais incapable de penser quoi que ce soit mis à part que cet homme allait emmener ma Lucille loin de moi, et pour toujours. Il la tira vers les escaliers et je ne pus que le regarder faire avec effroi, comme si une force invisible m’avait intimé l’ordre de rester en arrière. Au dernier moment, elle se tordit comme elle le put et me regarda de cet air tendre et aimant que j’avais toujours connu et que je n’avais jamais imaginé possible de disparaître. Instantanément, je réalisai que c’était la toute dernière fois que nos regards s’accrocheraient, la dernière fois que son amour m’encerclerait, la dernière fois que sa voix résonnerait à mes oreilles.

— Je t’aime, Luhan.

Le sorcier gloussa avec mépris et la poussa contre la porte qui grinça. Elle disparut de sous mes yeux et je n’entendis plus, l’espace d’un instant, que ma respiration saccadée. Que se passait-il ? Ce ne

pouvait être que le plus abominable de tous les cauchemars. Revenant brutalement à la réalité, je me mis à courir vers l'entrée des sous-sols.

— Lucille !

Mais à peine avais-je passé la porte qu'une poigne ferme m'agrippa. J'eus tout juste le temps de la voir passer le pas de l'entrée. À cet instant, toutes mes pensées convergèrent sur cette même phrase qui martelait mon esprit « je ne veux pas qu'elle s'en aille sans que je lui aie dit que je l'aimais aussi ». Je tentai alors de me tirer de la poigne qui me serrait sans même m'intéresser à son investigateur.

— Lucille ! Lucille !

J'étais néanmoins bien incapable de me défaire de mon bourreau. Lord Rowner me plaqua contre le mur avec une force incroyable, au point que je cessai tout mouvement.

— Tu as deux secondes pour monter à la chambre et faire ce que je t'ai dit ou je te jure que tu le regretteras !

Le visage jusqu'à présent si neutre de Lord Rowner prit une teinte colérique que je trouvai effrayante, presque... dangereuse. Allait-il me tuer ? Je ne percevais dans son regard qu'une seule et même menace : la mort. Je n'avais jamais lu cela à mon égard sur le visage d'aucun sorcier, mais d'instinct, je sus interpréter ce qui brillait au fond de ses iris noirs. Il me lâcha simplement, comme convaincu qu'il ne me viendrait pas un instant à l'esprit de défier à nouveau son autorité. Ce fut par ailleurs le cas : je montai quatre à quatre les marches des escaliers, mais préparer les affaires de mon Maître était bien loin de mes préoccupations. J'ignorais s'il allait bien, s'il acceptait l'idée ou non de quitter la demeure où il avait grandi, mais rien de tout ceci ne parvenait à me préoccuper.

Une fois devant la chambre, je poussai la porte sans frapper et trouvai mon Maître en train de jeter un vêtement dans un sac qu'il avait déniché je ne savais où. Il releva un regard sévère dans ma direction, probablement plus que contrarié par mon absence à ses côtés ainsi que son obligation de préparer de lui-même ses affaires. Je manquais incontestablement à tous mes devoirs. Toutefois, son air menaçant s'effondra dès l'instant où ses yeux croisèrent les miens. Il fit simplement un pas de côté, m'invitant clairement à reprendre le relais. Baissant les yeux, j'obéis. Je passai devant lui en silence afin d'ouvrir son armoire et je pris sans réfléchir une journée d'habits. Je retournai ensuite devant le lit et entrepris de plier les vêtements ainsi que de remplir le reste de la valise. Je sentais son regard sur moi mais je ne pouvais me résoudre à le regarder. J'avais mal, terriblement mal. Ma poitrine était serrée et je ne cessais pas d'entendre cette petite voix dans ma tête qui me soufflait « elle est partie, plus jamais tu ne la reverras, plus jamais ! Elle va probablement mourir dans une cage en regrettant d'avoir un jour croisé la route des Denoirs et la tienne ! ». Soudainement, je sentis de l'eau tomber sur mes mains qui s'afféraient à mon travail. Il me fallut quelques secondes pour réaliser qu'il s'agissait de mes larmes ; je pleurais sans même m'en rendre compte. Je m'arrêtai alors, me sentant épuisé et démoralisé. Mon cœur était brisé.

— Je ne peux rien faire, me chuchota mon Maître.

Ces quelques mots résonnèrent en moi comme une sentence abominable douloureuse. Avec espoir, je

me tournai vers lui.

— Je vous en prie, suppliai-je.

Il me dévisagea un instant et la compassion que j'avais cru sceller dans sa voix ne se fit en aucun cas écho sur son visage.

— Fais-toi une raison. Tu ne les reverras plus jamais, inutile d'espérer. Maintenant dépêche-toi de préparer les affaires avant que Rowner ne me pique une crise.

Il détourna le regard, me donnant l'impression de contenir tous les sentiments qu'il éprouvait, quels qu'ils fussent.

— Tout est terminé de toute façon.

« Jamais le monde ne m'avait semblé si hostile... et pourtant je ne pouvais qu'avancer. Reculer n'était finalement qu'un simple concept illusoire.

On imagine avoir le choix, pouvoir revenir en arrière d'une manière ou d'une autre et lorsque nous le voulons, finalement les choses reviennent toujours au même.

Subir était ma seule réalité. »

Luhan

J'errais. J'avais l'abominable sensation d'avoir été propulsé, arraché même, de mon propre corps. Je n'avais rien demandé à qui que ce fût et pourtant, tout mon univers venait de voler en éclats. Depuis des années maintenant, je ne rêvais que de liberté certes, mais aussi de changements et d'inconnu. Ma vie d'esclave assagi avait toujours été calme : servir mon Maître, éviter Monseigneur Denoir, écouter monsieur Edward, ne pas décevoir Lucille et rêver de Lilly avaient constitué mon quotidien. Lilly... la belle myrienne d'à côté me semblait désormais bien loin de mes pensées et de mes préoccupations. C'était un peu comme si elle appartenait à une vie qui n'existait plus. J'avais été vendu par Monseigneur Denoir et l'ensemble de ma vie avait été quant à elle bouleversée, me conduisant sur des chemins que je n'aurais jamais songé emprunter, me poussant sur des voies que je n'aurais pas cru exister. J'avais dû me battre pour revenir au château où j'avais grandi et ce ne fut finalement que pour être aux premières loges d'une série de désolations et de souffrances. Madame était morte et son sang avait marqué mon Maître à tout jamais. Je ne pourrais plus repenser au majestueux hall d'entrée sans y revoir cet instant abominable... Avaient suivi le deuil, la peine, la souffrance et l'angoisse oppressante de l'impuissance. Monseigneur Denoir était à son tour décédé, et malgré tout le mal qu'il avait pu faire à mon jeune Maître, son cœur s'était brisé une nouvelle fois. Il avait alors fallu gérer le doute, l'incompréhension et la paralysie. Et voilà que le fameux Lord Rowner avait fait son apparition, détruisant tout sur son passage : ma famille, ma maison, mes repères...

Le château de Monseigneur Denoir était loin, terriblement loin maintenant. Cela faisait un nombre incalculable d'heures que j'étais assis à même le sol de la calèche de Lord Rowner. Ce dernier était confortablement installé sur une banquette habillé d'un tissu vert semblait-il on ne peut plus soyeux. Mon Maître se tenait sur la banquette similaire qui lui faisait face. Aucun mot n'était prononcé et moi, par terre entre eux deux, je ne parvenais pas à réaliser qu'il était ne fût-ce qu'envisageable que je fus en train de vivre ce que l'on nommait « la réalité ». Je ne pouvais être que prisonnier d'un abominable cauchemar... interminable et sans répit.

— Quand arrivons-nous ?

La voix de mon Maître me parut étrangement grave. Sans réfléchir, je relevai la tête dans sa direction, quelque peu inquiet pour lui malgré ma léthargie. Sa peau était pâle, bien plus pâle que de coutume, et ses yeux boursoufflés.

— Demain... et tard dans la nuit seulement, répondit Lord Rowner sans même quitter la porte-fenêtre du regard.

Il était visiblement subjugué par le décor qui défilait au dehors. Je ne voyais rien du monde extérieur en étant assis par terre ainsi, mais pour la première fois, je n'en ressentais pas même l'envie. J'avais toujours rêvé de découvrir et d'appréhender ce monde qui ne m'appartenait pas et chaque tentative s'était soldée par la mort d'un être cher à mon Maître et finalement par la disparition de la seule famille que je n'avais jamais eue. Je n'étais plus réellement certain de ce que je voulais ou de ce en quoi je croyais. Mais si tout cela s'avérait être une forme de punition pour ma curiosité insolente, j'étais bien disposé à ne plus jamais lever les yeux vers le soleil. Mon cœur se serra en écho à mes pensées ; en vérité, rien ne m'aurait plus réchauffé le cœur qu'un peu de chaleur et de lumière mais il

n'y avait ni l'un ni l'autre autour de moi. Je chassai ce désir immédiatement, au risque que quelque chose d'autre se brise autour de moi.

— Je ne verrai mon oncle que le lendemain matin alors ?

— C'est fort probable, même si sa Majesté a hâte de vous retrouver.

L'air de rien, j'entourai de mes bras mes deux jambes repliées contre mon torse et déposai ma tête contre leur flanc. Je fermai les yeux, faisant mine d'être fatiguée. Pourtant, mon esprit tournait à une vitesse que je ne parvenais plus à maîtriser. J'avais toujours su que la noble famille Denoir descendait de la lignée royale, mais j'ignorais jusqu'à cet instant ce que le roi des sorciers représentaient réellement pour eux. Jamais il n'était évoqué au château et jamais mon Maître n'avait mis les pieds à la cité royale. À croire presque qu'ils n'avaient pas le moindre point commun... mais si le roi des sorciers s'avérait être l'oncle de mon jeune Maître, cela signifiait, sauf erreur de ma part, que ce dernier était le frère de Monseigneur Denoir.

Le ricanement de mon jeune Maître me fit rouvrir les yeux. Lord Rowner détourna le regard de la fenêtre et le tourna dans sa direction.

— Ai-je énoncé un quelconque propos susceptible d'attiser votre humour ? questionna-t-il à mi-voix, l'air on ne peut plus statique.

— Non, lord Rowner, vous n'avez pas fait preuve d'humour, croyez-moi, rétorqua mon Maître sèchement.

— Alors pourquoi avoir émis ce subtil mais pour le moins auditif ricanement ?

Les deux sorciers semblèrent se défier quelques secondes du regard. La menace que représentait Lord Rowner reprit un peu de poids dans mon esprit même si j'avais dans l'idée qu'il n'allait sûrement pas assassiner sauvagement mon Maître devant témoin alors qu'il n'avait, a priori, pas pris la peine de se salir les mains avec Monseigneur et Madame Denoir. Enfin, s'il était réellement derrière tout cela car je n'avais toujours aucune preuve mis à part les allégations de sa Majesté Passil et... mon étrange rêve à propos de Lynn.

— J'ai du mal à croire que sa Majesté, mon oncle, soit si impatient de retrouver un neveu qu'il n'a qu'entrevu une seule fois en seize années, lors d'une cérémonie. Cérémonie où mon père n'a pas voulu s'attarder, malgré son prestige.

— Vous êtes un membre de sa famille, le fils de son frère, qu'il vous voie chaque jour ou pour la première fois, il n'y a aucune différence, aucune importance.

— Comme il importe peu les circonstances de nos fameuses retrouvailles, je présume..., souffla-t-il tout en se laissant tomber contre son dossier.

— Je sais que vous n'avez certainement pas le cœur à de sentimentales accolades. Les différends qui opposaient votre père et sa Majesté vous ont conduit loin de la cité royale, mais votre place y est quoi qu'il arrive. Croyez bien que sa Majesté regrette qu'il ait fallu d'aussi terribles tragédies pour

que votre retour se fasse. Vous devez...

— Père ne voulait pas que je vive à la cité comme un prince, coupa mon Maître d'un regard noir.

— Il a voulu vous maintenir loin de la vie royale, certes, répondit Lord Rowner tout en hochant de la tête.

— Il ne voulait que me protéger.

— En vous enfermant dans un grand château ? Avec des dizaines d'esclaves prêts à satisfaire le moindre de vos caprices ?

Mon Maître se redressa si brutalement, que je sursautai craintivement. Ils me regardèrent tous deux un instant avant de détourner leur attention de moi, se rappelant probablement que ma présence n'avait pas la moindre valeur.

— Je vous interdis de me juger ! Et de juger ma vie ou même mes parents ! cracha-t-il. Vous ne me connaissez pas et je n'ai aucun compte à vous rendre !

Lord Rowner ne sembla pas le moins du monde affecté par le regard noir et furieux de mon Maître, que j'avais pourtant toujours craint tout particulièrement.

— Vous savez que le roi ne peut avoir d'enfant...

Mon Maître croisa les bras et se laissa retomber contre le dossier de la banquette. Pour ma part, je sentis mon sang ne faire qu'un tour. Mon Maître était bel et bien le dernier descendant vivant du roi des sorciers.

— ... et de ce fait, vous êtes l'héritier du trône. Un jour, la cité vous appartiendra et chaque sorcier et sorcière seront vos sujets. Vous êtes appelé à devenir le Maître suprême de cet univers. Quel honneur peut être plus grand ? Sa Majesté ne sera pas éternelle et elle compte sur vous, et ce depuis le jour de votre naissance, pour reprendre les rênes du monde.

— Mon Père ne voulait pas que je sois cette personne, vous le savez, répondit-il d'une voix beaucoup plus calme, presque éteinte.

— Mais vous a-t-il dit pourquoi ? interrogea Lord Rowner.

Mon Maître se contenta de baisser les yeux, ce qui était on ne peut plus déstabilisant à mon égard. Il secoua la tête de gauche à droite lentement, faisant tourner sa bague sorcière avec nervosité. Lord Rowner désigna la bague du doigt un bref instant.

— Pourquoi a-t-il pris la peine de vous raconter tant de choses tout en omettant une partie de l'histoire ? Quel intérêt ? Vous savez, je crois qu'il y a sûrement bien des points qui n'ont probablement pas été abordés. Mais quoi qu'il en soit, lorsque le roi vous a félicité pour votre animal, vous souvenez-vous des quelques mots qu'il a pu vous souffler avant l'intervention de votre père ?

— Qu’il n’y a eu que les quatre plus grands sorciers de notre ère qui ont porté le dragon à leurs côtés depuis l’extinction de la race, récita-t-il.

— Ses mots n’étaient pas anodins, ils ne le sont jamais.

— Qu’en savez-vous ? soupira-t-il, peu aimable.

— Je suis à ses côtés depuis plus de quinze ans maintenant... je sais ce que je dis.

Lorsque nous nous arrê tâmes pour le dîner, j’étais assoiffé, mais j’étais également bien conscient que je ne mangerais rien ou presque ce soir. Lord Rowner était venu sans même avoir été accompagné d’un myrien ce qui était on ne peut plus rare pour un sorcier, surtout lors d’un voyage aussi long. C’était définitivement une preuve de malchance pour moi, étant donné qu’il aurait pu s’agir de Lynn... le voyage aurait sans doute été bien différent.

À l’arrière de la calèche était accrochée une grosse valise marron ornée de quelques filaments dorés. Il l’ouvrit de son propre chef et en sortit une marmite en cuivre. Un peu mal à l’aise d’être là, à regarder un sorcier faire ce qui devrait incomber à un esclave, je jetai un coup d’œil à mon Maître. Il était assis sur un tronc d’arbre couché sur un lit d’herbe jaunâtre. Nous étions au beau milieu d’un bois effrayant. Les arbres étaient tous morts et ceux qui tenaient encore debout n’avaient plus la moindre feuille, ni parcelle de couleur. L’air était acerbé et lacérait par son froid mes mains ainsi que mes joues. Les terres que nous traversions me semblaient hostiles et sèches, comme si le mal les avait ravagées sans laisser le moindre espoir d’un retour à la vie. Je me sentais tendu et peu serein... Mon Maître me regarda un instant, semblant lire dans mon esprit. Il haussa les épaules, visiblement peu gêné que je sois là à rien faire tandis que son ascendant s’affairait au travail.

— Luhan, ramène les morceaux de bois secs là-bas, lança Lord Rowner subitement.

Il n’avait pas relevé les yeux dans notre direction mais j’avais l’impression qu’il avait capté notre échange silencieux. Les sorciers n’avaient toutefois pas le pouvoir de lire les pensées... sans doute devenais-je paranoïaque. Après avoir lancé un regard interrogateur à mon Maître, j’obéis alors qu’il me faisait signe de ne pas traîner. Je revins avec les bras chargés, je n’avais eu qu’à me pencher pour récupérer l’objet de ma recherche : tout ce qui se trouvait sur cette terre était sec. Je fus d’ailleurs bien content de ne pas avoir à m’éloigner davantage que sur quelques mètres ; je n’étais réellement pas rassuré. Lord Rowner enflamma les morceaux de bois d’une simple incantation. Il se plaça devant le chaudron et releva son couvercle. Me tenant debout à côté de lui, je pus voir qu’il était à demi-plein d’un liquide verdâtre que mon Maître allait très certainement renifler avec dédain. Monsieur Edward n’aurait eu aucun mal à faire bien mieux que cela. Une vague de tristesse me saisit brutalement et je sentis les larmes me monter aux yeux. J’étais blessé, énormément blessé. Je chassai comme je le pus mes pensées et retournai discrètement m’asseoir aux côtés de mon Maître, baissant la tête afin de cacher mon trouble.

— Vous me devez 1800 sem, annonça Lord Rowner à mi-voix alors qu’il s’affairait à tourner, à l’aide d’une grande cuillère en bois, sa mixture.

Une vague odeur d’épinard et de chou-fleur remonta jusqu’à mes narines.

— Pardon ?

Mon Maître, toujours assis sur son morceau d'arbre mort, regarda le sorcier avec bien peu d'amabilité.

— C'est le prix que j'ai payé pour votre esclave ainsi que son voyage... enfin supposé voyage jusqu'à la cité.

— 1800 sem ? Une fortune pour un esclave ! Mon père n'en a certainement pas tiré autant en l'envoyant à Fanthom.

— Il fallait bien l'emmener jusqu'à moi, se contenta-t-il de répondre, concentré sur sa soupe.

— Vous auriez dû le téléporter.

Mon Maître avait lancé ces mots avec une désinvolture quelque peu blessante. Il était clair qu'il n'avait jamais subi un tel phénomène. Je restai néanmoins et bien évidemment muet.

— Sur une telle distance ? questionna-t-il tout en relevant un regard sceptique dans sa direction.

Mon Maître haussa les épaules avec indifférence.

— Prendre le risque de tuer mon bien fraîchement acquis n'aurait pas été judicieux, vous en conviendrez.

Il reporta son attention sur la marmite et mon Maître soupira, l'air ennuyé. Pour cette fois-ci, je trouvais Lord Rowner on ne peut plus sympathique.

— Et puis je trouve ce moyen de transport quelque peu cruel.

— Est-ce là de la compassion pour les myriens ?

Lord Rowner cessa un instant de remuer sa cuillère avant de reprendre sa tâche.

— Seulement un peu d'humanité.

Le silence se fit et je me sentis à deux doigts de me lever et de taper du pied en criant « bon sang mais vous êtes un tueur sans scrupule ou le seul sorcier doté d'un cœur ? Choisissez ! ». J'étais perdu. J'en arrivais finalement à la triste conclusion que j'étais tout le temps perdu et maintenant que je venais d'être arraché au peu de repères que je n'avais jamais eu, je devais m'attendre à ce que les choses allassent de mal en pis. Quoi qu'il en fût, un nouveau sentiment prenait naissance en moi : et si, en définitive, sa Majesté Passil avait tort ? Et si Lord Rowner n'avait rien à voir avec la mort de Madame et de Monseigneur Denoir ? Les accidents, cela arrive et la maladie emporte des vies depuis la nuit des temps. J'étais terriblement déchiré : l'idée que Lord Rowner pût ne pas être l'investigateur d'un plan machiavélique visant à éliminer la lignée royale sorcière me séduisait à de nombreux niveaux. Autant le fait que cela impliquerait que tout ce que j'avais vécu lors de mon périple avec Lynn fût vide de tout sens me paraissait impensable. Quelques elfes survivaient dans une

des nombreuses forêts de notre monde, cachés aux yeux de tous, réceptacles d'une prophétie mystérieuse et incroyable. Une prophétie dont je faisais l'objet, même si encore maintenant je ne comprenais pas sincèrement le sens de tout ceci. Pourquoi aurais-je croisé la route de sa Majesté Passil si ce n'était en conclusion qu'une erreur ? Je ne voulais pas croire que le destin puisse s'être à nouveau moqué de moi, que rien de toute cette histoire n'avait de sens.

— Vous a-t-il raconté ce qui s'est passé, au marché des esclaves ?

Le fil de mes pensées s'estompa et mon attention se concentra sur Lord Rowner. Je me sentais en alerte soudainement, comme si je percevais une forme de danger potentiellement dirigée vers moi. Mon Maître ne m'accorda pas la moindre attention, me conférant un caractère parfaitement invisible.

— Je ne le lui ai pas demandé, répondit-il d'une voix catégorique.

J'étais en présence de deux sorciers qui semblaient se battre à coup d'expressions statiques. Globalement, j'avais du mal à voir si leur conversation était calme ou proche de la joute verbale. Lord Rowner laissa échapper ce qui paraissait être un ricanement.

— Il s'est pourtant passé quelque chose d'étrange. Quelque chose que je n'explique pas.

Mon Maître ne répondit pas et j'ignorais s'il s'avérait intéressé par les propos de son interlocuteur. Pour ma part, j'étais un peu inquiet de ce qui allait suivre.

— Cela ne vous intrigue pas ?

Lord Rowner se dirigea vers la grosse malle à l'arrière de la calèche. Elle était toujours ouverte. Il en sortit deux bols en bois avant de retourner vers la marmite.

— Racontez votre histoire si cela vous chante. Je n'ai rien à faire ici de toute façon.

Lord Rowner ne releva pas, a priori, le cynisme de sa voix. Il lui apporta son bol.

— Merci.

Mon Maître l'attrapa et jeta un regard dédaigneux à la mixture.

— Votre grimace m'honore, commenta Lord Rowner.

Sans m'en rendre compte, je réprimai tout juste un sourire. Éduqué pour détecter le moindre de mes faux pas, mon Maître me lança un regard courroucé. Je baissai les yeux.

— Vous auriez bien pu apporter un esclave ou deux pour cuisiner.

— Pour deux repas ? Vous avez déjà tout d'un prince, mon bon seigneur.

— Ne m'appellez pas ainsi, Rowner !

Ce dernier hochait simplement de la tête ce qui parut agacer mon Maître un peu plus encore. Il grogna et me tendit son assiette.

— Tiens, mange ça, toi !

Sans me faire prier, je le remerciai et pris le bol entre mes mains. J'étais affamé, vraiment. Lord Rowner se servit à son tour ; il paraissait aussi affamé que moi.

— Je dispose d'une myrienne... comment dire ? Caractérielle.

Mon Maître ricana tout en secouant la tête de gauche à droite. Lord Rowner ne s'en formalisa pas et alla s'asseoir sur son propre tronc d'arbre mort.

— Il y a quelques temps de cela, elle s'est enfuie de la cité et a été récupérée par un sorcier qui l'a envoyé au marché des esclaves...

— ... et maintenant elle est morte pour son insolence. Elle nous mène où votre histoire, Lord Rowner ?

Ce dernier leva un doigt, faisant signe de patienter.

— J'y viens. J'ai acheté votre jeune myrien et demandé à ce qu'il soit amené à la cité royale avec ma myrienne, qui se porte très bien d'ailleurs, merci de vous en soucier. Au cours de leur voyage, les deux sorciers qui les conduisaient ont... brusquement perdu connaissance.

Il lança un regard insistant vers mon Maître, l'air un peu moqueur. Pour ma part, je déglutis, me faisant le plus petit possible. Qu'est-ce que Lynn avait pu raconter comme histoire à son maître lorsqu'elle s'était présentée à lui à son retour ?

— Insolation ? suggéra mon Maître, non sans ironie.

— Peu probable, le soleil n'était pas au rendez-vous, comme rarement au mois d'avril. L'un a raconté que son collègue est monté dans la cage située à l'arrière de leur calèche après que votre esclave l'ait provoqué. Après être entré, il est tombé dans un sommeil profond.

Il claquait des doigts de sa main gauche tandis que sa voix neutre me fit frissonner. Je ne parvenais pas à comprendre où il voulait en venir, ni à déterminer ce qu'il pouvait imaginer de toute cette histoire. Il me semblait froid et statique, au point que je commençais à douter d'être face à un être humain. Les émotions lui étaient étrangères et les quelques-unes qu'il laissait transparaître étaient visiblement feintes, forcées ou contrôlées.

— Le second sorcier est entré à son tour et s'est effondré comme un insecte, exactement comme son collègue. À leur réveil, votre esclave avait disparu.

— Et pas votre myrienne ?

— Elle était toujours là, oui. Qu'en pensez-vous ?

— Je pense que votre myrienne est plus stupide que mon myrien.

Mon Maître sourit avec provocation et le sorcier ne parut ni amusé, ni contrarié.

— Je pense que ce point de vue se discute, néanmoins ce n'est pas vraiment le débat que je souhaite susciter. Vous ne trouvez pas étrange que deux sorciers s'effondrent sans raison ?

— Vous n'avez pas demandé d'explication à votre myrienne ?

— Si. Elle prétend avoir réussi à chaparder au marché des esclaves une potion de sommeil lorsqu'elle s'est retrouvée face à Tom Fanth à son arrivée. Elle l'aurait mis dans la nourriture des sorciers lors de leur halte du midi. La connaissant, c'est entièrement possible. Elle est rapide et facilement voleuse.

— Pourquoi est-elle restée dans la cage alors ?

— C'est exactement la question que je lui ai posée, rétorqua-t-il tout en se dirigeant vers la marmite. Je ne vous propose pas de reprendre de ma soupe ?

Il se servit en silence et je ne voulais qu'une chose : rentrer sous terre. J'allais être mis au pied du mur et j'avais intérêt à être suffisamment inventif pour ne pas me faire prendre.

— Eh bien alors, qu'a-t-elle répondu ?

— Qu'elle ne voulait pas que votre esclave entre à mon service et qu'elle avait fait cela pour qu'il disparaisse. Elle voulait rentrer à la maison et ne pas... l'avoir dans les pattes. Elle l'a qualifié de peu malin.

J'aurais probablement dû être vexé, mais bizarrement, j'imaginais très bien Lynn parler de moi en ces termes.

— Où voulez-vous en venir ?

— Je pense qu'elle a menti et qu'il s'est passé quelque chose qui fait qu'elle est restée dans cette cage et que votre myrien soit reparti de son côté, seul. J'aurais aimé, avec votre consentement, avoir sa version de la situation.

— Lorsque Luhan ment, ce qui n'est pas courant, et que j'exige la vérité, il obéit. Votre myrienne n'est pas éduquée ?

— Attendez de la rencontrer, vous allez l'apprécier. Du moins je pense. Nous en parlerons plus tard mais... disons qu'elle a quelque chose de spécial, un peu comme votre myrien.

Mon Maître se tourna vers moi, l'air un peu étonné.

— Elle est vraiment spéciale cette myrienne ?

Un peu hésitant, j’acquiesçai.

— Unique, Maître.

— Oh voilà qui est clair, répondit-il tout en faisant à nouveau face à son interlocuteur. Je suis intrigué.

Il me regarda à nouveau.

— Alors Luhan, est-ce que c’est ce qui s’est passé ?

— Oui, Maître. Les deux sorciers se font effondrés dans la cage et... je me suis enfui. Elle ne voulait pas me suivre, alors je suis rentré.

Bien que ma voix s’avérât légèrement hésitante, je m’étais forcé à ne pas détourner les yeux. Je ne pouvais pas me permettre d’insinuer le moindre doute dans l’esprit de mon jeune Maître. Il tourna la tête vers Lord Rowner et écarta les bras. Je décidai de tout miser sur la confiance naturelle qu’il avait pour moi, je m’arrangerai avec ma culpabilité un peu plus tard.

— Satisfait ? lança-t-il, l’air ouvertement ennuyé.

Lord Rowner acquiesça et avala le reste de sa soupe en silence. Mon Maître se leva et s’éloigna un peu plus loin parmi les ruines de ce qui avait sans doute été une sublime forêt. Je le suivis du regard, quelque peu inquiet.

— C’est intéressant.

Sursautant légèrement, je quittai l’horizon des yeux afin de porter mon attention au sorcier.

— Monsieur ?

— L’incident s’est produit sur les terres d’Elria, annonça-t-il tout en se servant à nouveau un peu de soupe. Ce sont de très vieilles terres et, tu l’ignores probablement, elles appartenaient autrefois à ton peuple. Ce qui m’étonne c’est qu’elles se situent très loin à l’ouest de ce qui était auparavant le domaine des sorciers, là où nous sommes actuellement, là où le manoir de ton Maître s’élève.

Il me fixa quelques secondes et je retins ma respiration, concentrant toute mon énergie à rester aussi impassible que lui et ce qui était on ne peut plus clair en cet instant, c’était que j’étais loin d’atteindre son niveau.

— J’ai été contacté trois jours après ton départ du marché par le père de ton Maître. Il m’a dit que tu étais chez lui depuis la veille. Si mes calculs sont exacts par rapport à la date et l’heure de départ du marché et ton retour chez tes maîtres, tu as mis approximativement un jour, un jour et demi à regagner ton point de départ. Apparemment tu marches très vite.

Il avala le reste de son repas sans même me quitter du regard. Mon cœur s’arrêta de battre et je ne pus cacher ma surprise ainsi que mon inconfort.

— Je...

— Oh oui, un cheval avait disparu de la calèche de vos transporteurs, exact.

Je le fixai d'un air interdit. Un cheval disparu ? Je savais que ce ne pouvait en aucun cas être l'une des deux montures des sorciers qui m'avaient conduit au château de Monseigneur Denoir. Le mien avait une belle robe grise et il m'avait paru noble et hors norme, bien loin des chevaux ternes et fougueux des sorciers. Cette disparition était sans doute une idée de Lynn ou bien de sa Majesté Passil, histoire de brouiller les pistes.

— Mais là encore, c'est quelque peu troublant. À grand galop, il aurait fallu compter deux jours de route et je ne parle pas du temps que pourrait mettre un esclave qui n'a très certainement jamais monté de cheval auparavant.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler, monsieur, soufflai-je simplement.

— Il n'y a rien à dire, mais c'est intéressant. Tu ne crois pas ?

Un léger sourire se dessina sur ses lèvres et je sus dès cet instant, que mes ennuis ne faisaient que commencer.

« L'avenir ne m'a jamais semblé si incertain. Je n'ai plus le moindre repère, plus d'espoir de jour meilleur, et pourtant, son simple regard me réchauffe le cœur. »

Luhan

Je m'ennuyais. De ma Lucille, du château, de mon ancienne vie, de ce trajet interminable, mais aussi du silence. Lord Rowner et mon Maître n'échangeaient pas le moindre mot et le calme qui régnait dans la sordide calèche me saisissait la poitrine avec violence. J'avais envie de me lever et de crier aussi fort que possible, rien que pour rompre un bref instant cet épais voile de mutisme qui s'était déposé tout autour de moi. Bien évidemment, je restai immobile et silencieux, il m'aurait été bien impossible d'agir ainsi sans craindre de sévères représailles et je n'avais très certainement pas besoin de cela à l'heure actuelle ; les choses allaient bien assez mal ainsi.

J'ouvris les yeux brusquement, alerté par une secousse. À entendre le juron que mon jeune Maître prononça, il avait sans doute été extirpé de son sommeil. Nous étions encore en route et la nuit était tombée. L'air était un peu frais et je ne pus réprimer un claquement de dents.

— Nous sommes proches, annonça Lord Rowner.

Toujours par terre, je relevai les yeux vers la porte-fenêtre. Je ne voyais que le ciel et, au milieu des étoiles, s'élevait une magnifique pleine lune. Sa couleur argentée me paraissait douce, mais suffisamment lumineuse pour nous éclairer et je sentis mon corps se réchauffer à cette simple idée. Sans vraiment réfléchir, je quittai le coin qui m'était attribué pour atteindre la porte-fenêtre ; je voulais ressentir sa chaleur avec plus d'intensité. Bien malheureusement, m'approcher de quelques centimètres ne changea rien mais la vue qui se dessina sous mes yeux me coupa souffle. Nous progressions sur un sentier sinueux et je percevais au loin de hautes montagnes et, nichée en leur centre, je la découvris enfin : la cité des sorciers. Sur l'instant, mon regard se fixa simplement sur les milliers de petites lumières qui scintillaient dans la nuit. La cité était surélevée et baignée d'une source lumineuse resplendissante. J'avais l'impression qu'il s'agissait de flammes, qui flottaient tout autour de la haute bâtisse. Je voyais d'ici une grande, très grande tour, dépassant le sommet des montagnes qui la bordaient. À sa tête brûlait un feu ardent, dont l'éclat devait être discerné bien au-delà de ces lieux. Il perçait ce qui semblait être une brume, dont l'épais duvet cachait partiellement le haut de l'édifice. Le pied de cette tour se déclinait en un impérieux château dont la stature imposante s'élevait sur plusieurs mètres. Les points lumineux qui se dessinaient par milliers me donnaient l'impression que notre calèche se dirigeait droit vers le ciel étoilé. C'était magnifique, et tandis que le sentier montait vers notre destination, gagnant ainsi de l'altitude, je découvris que les petites lumières poursuivaient leur chemin par-delà le château ; une lueur orangée se distinguait faiblement, m'indiquant que la cité s'étalait encore bien après cette première vision titanesque. Je mourais d'envie de voir ce qui se cachait de l'autre côté.

— Maître..., soufflai-je. Regardez, il faut que vous voyiez cela !

Je quittai avec regret la cité des yeux pour me tourner vers mon Maître. Je surpris un regard s'échanger entre les deux sorciers. Un regard que je ne sus pas interpréter. Sans crier gare, mon Maître m'agrippa par le bras et me tira sèchement vers le coin où j'étais assis depuis une éternité. Je relevai un regard d'incompréhension dans sa direction et il me foudroya des yeux.

— Tu vas te tenir tranquille, oui !

Même si je n'aurais certainement pas dû, je me sentis vexé. Un esclave ne devait certainement pas ressentir ce genre d'émotion mais malgré tout, je ne pouvais pas m'en empêcher.

— Mais...

— Tais-toi maintenant ! Tu me fatigues à t'extasier d'un rien ! Et qui t'a permis de bouger ? tonna-t-il froidement.

J'avais visiblement face à moi la réplique même de Monseigneur Denoir, encore une fois. Ce qui était étrange c'était que depuis mon entrée au service de mon Maître, il avait toujours eu ces poussées d'autorité. J'aurais dû donc y être habitué. Pourtant, plus le temps passait et plus l'envie de me rebeller était présente. La bête en moi grogna, peu satisfaite de se faire rabrouer. J'étais persuadé que son comportement était forcé et j'en étais agacé. Néanmoins, j'allais devoir travailler suffisamment sur moi-même pour ravalier mon amère impression car j'étais loin d'avoir ne fût-ce que le droit de penser ainsi.

— Vous n'êtes pas curieux, jeune prince ?

— Ne m'appellez pas ainsi, Rowner ! articula-t-il sèchement, ne manquant pas de lui lancer un regard meurtrier.

— Vous devriez vous y faire. Les habitants de la cité sont au courant de votre venue et chacun sait que vous êtes l'héritier du trône.

— Vous allez arrêter avec tout ça !

Un silence s'imposa l'espace de quelques secondes.

— La cité est illuminée du coucher du soleil à sa levée le lendemain. C'est quelque chose à voir.

— Je n'ai pas l'intention de m'extasier sur un stupide sortilège de feu pas plus que je n'ai l'intention d'être prince ! cracha-t-il avec véhémence.

Lord Rowner hocha simplement de la tête et, pour ma part, je me recroquevillai dans mon coin. Visiblement ce n'était pas le moment de contrarier mon Maître. Sa colère était définitivement palpable et je n'arrivais pas à déterminer si cela résultait de tous les événements qui venaient de submerger sa vie ou de son antipathie visible pour Lord Rowner, ou bien de cette simple idée de devenir prince des sorciers.

Il ne nous fallut que dix minutes pour remonter le sentier menant à l'entrée de la cité. J'avais envie de regarder au-dehors et je me tordais avec autant de discrétion que faire se peut pour percevoir quelque chose. Nous passâmes un haut portail de bois que je n'avais pas particulièrement distingué un peu plus tôt. Je voyais les lumières de près maintenant ; c'était de petites flammes qui se consumaient dans l'air. Un sortilège, comme le soulignait mon Maître plus tôt. Les chevaux s'arrêtèrent et je sus que j'allais enfin quitter ce plancher antipathique. Lord Rowner se leva, ouvrit la porte-fenêtre et descendit, suivi de mon jeune Maître. Je me redressai à mon tour et je vis un homme, un myrien, s'incliner au plus bas.

— Permettez-moi d'exprimer mon plaisir de vous revoir, Maître.

Lord Rowner lui tapota l'épaule ; un geste quelque peu affectueux qui m'étonna. Monseigneur Denoir n'aurait pas même relevé les yeux vers moi si je lui avais annoncé mon contentement de le revoir au château. Peut-être aussi parce qu'il en aurait saisi le manque de sincérité... Je me demandai tout à coup comment il pouvait se comporter avec les esclaves de son château. Eux aussi avaient sans doute été traînés au marché de Fanthom. Mon estomac se retourna et j'inspirai un grand coup dans l'espoir de chasser la nausée qui accompagnait ce tour de manège. Je descendis à mon tour et regardai enfin autour de moi, tandis que j'entendais ce même myrien saluer mon propre Maître. Nous étions aux pieds du château et la tour était à ma droite. Je suivis du regard son mur de pierres et je me sentis petit, si petit. J'étais déjà convaincu que grimper en haut de cette immense tour me permettrait de toucher le ciel. Les sorciers étaient à l'image de dieux vivants ; ils pouvaient gagner les cieux. Quelque chose de dérangent s'éveilla en moi. Le sentiment d'être finalement bel et bien l'insecte que l'on me disait être. Je déglutis et chassa mon sentiment d'infériorité en détournant la tête de l'objet de ma première contemplation. Je fis un tour d'horizon, un autre myrien emportait déjà les chevaux et la calèche à l'écart, vers une étable un peu à l'écart. Le château, quant à lui, était précédé d'une éminente arcade ouvrant sur une rue pavée puis une porte arquée trois fois plus grande que moi.

Lord Rowner ôta son manteau et le donna au myrien qui l'avait salué à son arrivée.

— J'imagine que le roi s'est retiré dans ses quartiers ?

— Oui, Monseigneur. Il est plus de trois heures du matin désormais.

— Ce n'est rien, je m'en doutais. Nous allons l'imiter et nous coucher à notre tour, la journée de demain promet d'être longue. Venez, jeune prince.

Mon Maître grogna et se mit en marche. Je les suivis quelques pas en arrière. Les flammes s'écartaient d'instinct sur notre chemin et je mourais d'envie de les toucher afin de savoir si elles pouvaient brûler, s'il s'agissait de feux réels. Je restai néanmoins le plus sage possible : autant me préserver d'éventuelles représailles. Nous passâmes sous l'arcade et un nouvel univers visuel s'offrit à moi. Nous progressions sur une rue pavée et en face, se tenait la porte arquée que j'avais remarquée un instant plus tôt. Nous étions bordés par deux cours d'eau qui semblaient contourner le château. Ils devaient sans aucun doute passer derrière. Lord Rowner, qui ouvrait la marche, écarta les bras, levant les mains vers le ciel et la porte arquée se scinda en deux dans un grondement. C'était finalement deux portes qui s'ouvraient par le centre, offrant un passage vers l'intérieur. Nous nous retrouvâmes dans une vaste pièce plongée dans l'obscurité. Soudainement, des vasques tout autour de nous s'embrasèrent, me faisant par ailleurs sursauter ; j'étais affreusement nerveux. Dans ce hall d'entrée, il faisait froid, mais la chaleur des flammes ne tarda pas à se faire ressentir. La pièce était parfaitement ronde et ses murs ornés de somptueux tableaux aux couleurs chatoyantes. Il y avait tant à voir, que je ne parvenais pas à me fixer avec attention sur quelque chose de précis. Je voyais des visages, beaucoup de visages, des animaux, d'autres châteaux... Sur la droite, contre le mur, un escalier menait vers le premier étage. Je suivis des yeux la rampe en bois verni, puis la barrière délimitant le couloir de l'étage, protégeant d'une éventuelle chute. De l'autre côté, j'entrevis un morceau d'escaliers ; il y avait visiblement un second étage. Je réalisai que le rez-de-chaussée était

en définitive une très grande salle de réception habillée d'une longue table en bois rectangulaire entourée par de magnifiques chaises finement taillées de leurs quatre pieds à leurs dossiers arrondis teintés d'une couleur rougeâtre. Au bout de la salle se trouvait une autre table rectangulaire mais placée perpendiculairement à la première. La chaise du milieu avait un siège dont le dossier était plus haut que tous les autres, tel une sorte de trône. De grands et splendides vitraux tout autour d'eux laissaient pénétrer la lumière des flammes en suspens dans l'air à l'intérieur de la salle. Je levai les yeux vers le plafond, perplexe.

— Montons à l'étage, je vais vous conduire à votre chambre, avait dit Lord Rowner.

Il amorça sa marche vers l'escalier, mais avant cela il fit un signe de tête au myrien qui était toujours avec nous. Mon jeune Maître le suivit en silence et, au moment où j'allais en faire de même, une main me saisit. Elle était ferme, mais non hostile. Surpris, je relevais la tête vers le myrien qui, sans me lâcher, me désigna une petite porte cachée dans un renfoncement que je n'avais jusqu'alors pas remarquée. Je regardai alors mon Maître, qui n'avait pas vu que j'étais resté à la traîne. Le myrien commença à me tirer vers la porte et je tentai de me défaire de sa prise.

— Maître ! appelai-je.

Il se retourna et écarquilla les yeux.

— Lâche-le, toi ! Qui t'a permis ?

Le myrien n'ôta pas sa main de mon bras mais s'inclina légèrement.

— Il ne fait que m'obéir, coupa Lord Rowner. Aucun esclave ne dort dans les étages.

— Je renverrai Luhan quand je l'aurai décidé, vieil homme ! s'énerva-t-il.

— Vieil homme ? répéta Lord Rowner, l'air quelque peu moqueur.

— Oui ! Vieil homme ! Je ne suis pas fatigué et je ne vais pas préparer seul mes affaires ! Il doit monter, un point c'est tout.

— Il y a des esclaves là-haut qui s'occupent de tout. Luhan doit aller dormir aussi, avec les autres. Il sera là à votre réveil, je vous le garantis.

— Mais...

— Vous allez me faire un caprice ? interrogea-t-il tout en haussant démesurément les sourcils.

Silencieux, je regardai le visage de mon Maître se décomposer de colère. Lord Rowner prenait des risques à se moquer ainsi sans savoir de quoi était capable sa victime. Je vis le poing de mon Maître se serrer et, dans un dernier élan d'autorité, il me lança un regard noir.

— Va avec lui, ordonna-t-il.

— Mais Maître vous m’avez...

— Obéis !

Je cessai alors de parler. J’avais pourtant promis de ne jamais le laisser un instant seul. Que pouvais-je faire si ses ordres allaient à l’encontre même de la promesse qu’il m’avait fait prononcer quelques heures plus tôt ? Résigné, je fis demi-tour et suivis l’autre myrien. Il ouvrit la porte et je pris un instant pour regarder vers les escaliers ; mon Maître montait à l’étage avec Lord Rowner.

— Dormez bien, murmurai-je avant de passer la porte.

J’étais dans un long couloir fade et oppressant, avec à l’autre bout, une porte. Le myrien relâcha mon bras et posa une main, visiblement amicale, sur mon épaule.

— Je te souhaite la bienvenue à la cité royale. Je m’appelle Raphaël. Je suis le myrien responsable ici, au service de Maître Lord Rowner.

— Le myrien... responsable ?

— Je dirige tous les myriens qui travaillent au château de sa Majesté.

— Vous... dirigez ? répétai-je avec incompréhension.

— Il y a près de deux cents myriens dans ce château. Dont cent-quatre-vingt-sept appartenant à son altesse royale. Il n’a pas le temps de s’occuper de tout le monde. Je suis au service de mon Maître, Lord Rowner, et mon devoir est de veiller à ce que chaque myrien ici ait un rôle auprès de son altesse et s’y tienne.

— Je n’appartiens pas au roi des sorciers, répondis-je, un peu gêné.

Raphaël me regarda un instant, l’air un peu étonné. Son regard fixa le mien un long moment et je finis par baisser les yeux.

— Que tu fasses partie des quelques myriens au service de quelqu’un d’autre ici ne te dispensera pas de faire ce que je te dis.

Sa voix n’était ni sévère, ni froide. Il paraissait juste... catégorique.

— Je vous obéirai si mon Maître m’en donne l’ordre.

Raphaël esquissa un sourire et hocha de la tête.

— Auras-tu suffisamment confiance en moi pour cette nuit ?

La question m’étonna, je m’étais plutôt attendu à me faire rabrouer. Je trouvais l’ambiance étrange ici, comme dérangement. Un esclave dirigeant d’autres esclaves ? Voilà un concept quelque peu amusant et surtout affreusement sorcier.

— Oui, bien sûr, monsieur.

— Appelle-moi Raphaël.

Il déplaça sa main de mon épaule à mon dos, me poussant un peu vers l'avant.

— Je te réveillerai dès cinq heures, je pense que ton Maître voudra te voir.

— Il dormira, répondis-je.

— Oui mais toi tu auras besoin de prendre connaissance de tes nouvelles attributions.

— Nouvelles attributions ?

Fronçant les sourcils, je me dégageai poliment de la main de Raphaël et fit un pas de côté, me retrouvant dos au mur.

— Le jeune prince va être énormément occupé désormais et il va y avoir beaucoup de myriens à son service ici. Tu n'auras pas besoin d'être avec lui continuellement et aucun d'entre nous ne reste une partie du temps à se tourner les pouces ici. Un myrien qui ne travaille pas est un esclave inutile.

— Je dois rester auprès de mon Maître et tout le temps. Personne ne nous séparera.

Raphaël me regarda un instant et je me sentis stupide ; il n'était pas le moins du monde convaincu par mon élan. Il sourit, l'air aimable.

— La vie à la cité risque d'être bien différente de ce que tu as connu jusqu'à présent.

— Mais...

— Il est tard. Tu dois être épuisé, il faut aller dormir, pour le peu de temps qu'il reste. Quel est ton prénom ?

J'avais envie de voir mon Maître. Mon cœur battait vite, désagréablement vite, et j'en avais terriblement marre que tout autour de moi change et se transforme. Je ne voulais pas rester ici.

— Luhan, articulai-je d'une voix tremblante.

Quelques larmes inondèrent mes yeux sans que je puisse les masquer, mais je tentai de rester neutre.

— Je dois faire un dernier tour de garde. Passe la porte en face et tu vas trouver d'autres myriens qui s'occuperont de toi.

Résigné, j'acquiesçai et me dirigeai d'un pas trainant vers le bout de cet interminable couloir. J'étais effrayé et tout allait mal. J'étais pris dans une spirale infernale sans avoir le moindre contrôle, la moindre possibilité d'action, le moindre repère. C'était affreux, je voulais rentrer chez moi, revenir en arrière. Le château me manquait et Lucille, où était Lucille ? Son sourire doux, son rire

chaleureux, ses bras réconfortants. J'avais besoin d'elle, je me sentais seul et terrifié. Pourquoi tout devait changer ? Pourquoi rien ne restait ?

La porte que je fixais s'ouvrit brutalement et je sursautai de surprise. Mon regard s'écarquilla et mon cœur s'emballa tant, qu'il en devint douloureux au creux de ma poitrine.

— Lynn..., soufflai-je.

Pieds nus, elle portait une robe blanche, tombant sur ses jambes de manière irrégulière, comme si elle était habillée de plusieurs voiles posés les uns sur les autres. Ses cheveux étaient relevés mais de nombreuses mèches tombaient sur son visage, me rappelant son côté sauvageonne. Son regard était doux et brillant. Elle me fixa dans un premier temps avec surprise et je vis ses lèvres s'étirer en un sourire ; un sourire mi-triste, mi-touché. Je souris à mon tour, faiblement. Je sentis quelque chose reprendre vie en moi, une chaleur que je croyais définitivement éteinte. Je retrouvais une partie de moi et tout mon être était perturbé. Tout en elle était beau et hors du commun et la voir était incontestablement le salut dont j'avais besoin en cet instant.

D'un bond, elle lâcha la poignée de la porte et courut dans ma direction. Elle se jeta dans mes bras et je me mis à la serrer de toutes mes forces. Je ne voulais pas lui faire mal, mais j'avais simplement peur qu'elle disparaisse brutalement. Je sentis ses mains serrer autour de mon cou et j'eus le sentiment qu'elle ressentait la même chose que moi. Elle me relâcha au bout de quelques secondes et me regarda. Son visage était à seulement quelques centimètres du mien et ses yeux étaient baignés de larmes.

— Je t'attendais, chuchota-t-elle.

Je ne sus pas quoi répondre. Nous ne nous étions pas promis de nous retrouver pourtant. Au moment où sa Majesté Passil nous avait séparés, il n'était pas certain que nos routes se croisent à nouveau. Quelques jours auparavant, je n'aurais pas imaginé un instant être en cet endroit, à cet instant.

— Je vais avoir souvent mal à la tête avec toi, je le sens, ajouta-t-elle.

Elle rit et ses larmes quittèrent ses yeux pour rouler sur ses joues blanches. Je souris, un peu bêtement je devais l'avouer. Elle me regarda quelques secondes et ses lèvres s'approchèrent des miennes. Je retins mon souffle et elle m'embrassa. Je sentis ses lèvres humides contre les miennes, elles étaient douces. Instinctivement, je lui rendis son baiser, sans doute bien maladroitement ; je n'avais jamais embrassé qui que ce fût dans ma vie. Nos lèvres se séparèrent et elle passa lentement sa langue sur les siennes.

— Bienvenue à la cité royale, Luhan.

Elle m'embrassa de nouveau et je commençai à prendre goût à cette sensation pleine de chaleur et de douceur. Je n'avais jamais ressenti quelque chose comme cela auparavant. Lynn portait en elle assez de force et de vie pour me ramener moi-même à la surface. Elle était forte, plus forte que moi, et

ça, je le savais pertinemment.

En cet instant, je ne voulais plus revenir dans le passé : le moment présent méritait d’être vécu, pour la toute première fois depuis bien longtemps.

Je me sentais à nouveau en vie.

Vous pouvez également soumettre votre manuscrit en passant par notre site internet.

La chance est à quelques clics.

www.valentina-e.asso.st

- [Partie 1](#)
- [Les sang-mêlés](#)
- [Partie 2](#)
- [Errance](#)